


VE RI
TAS

PAUL BOURGET

Outre-Mer

(NOTES SUR L'AMÉRIQUE)

TOME SECOND

2



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL
NEW-YORK, 13 WEST, 24th STREET

M DCCC XCV

Outre-Mer



VII

CEUX D'EN BAS

II. FERMIERS ET COWBOYS

Pour calculer avec plus d'exactitude la force révolutionnaire du socialisme international aux États-Unis, il faudrait savoir de quel côté tournerait, en cas d'un conflit décisif, l'immense population agricole de l'Ouest : — ces fermiers, qui produisent du blé, de quoi nourrir toute l'Amérique et toute l'Europe, ces éleveurs qui alimentent d'un si continuel afflux de bêtes les gigantesques abattoirs de Chicago. Ici, l'élément étranger se retrouve bien, mais profondément enveloppé, pénétré, corrigé par l'élément national. Quand un Américain de l'Est va dans l'Ouest, c'est rarement pour se faire ouvrier. Il préfère courir les chances de

fortune plus rapide et d'indépendance que comporte la culture de la terre si fertile, l'élevage des chevaux si productif*, et aussi la recherche de l'or. Il se fait fermier, *cowboy* ou mineur. Ainsi s'explique cet abandonnement, dont j'ai déjà parlé, des petites maisons rurales de la New-England. Mais s'il est malaisé de deviner la pensée vraie d'un ouvrier, même quand on connaît le programme des associations desquelles il relève, les journaux qu'il lit, les discours qu'il tient et qu'il écoute, les chefs dont il subit l'influence, combien plus impossible encore est-il de pénétrer l'âme du chercheur d'or à son *placer*, du cavalier à son bivouac, du fermier surtout avec sa vie toute locale, ses longues méditations, l'obscurité presque végétative de sa propre conscience? C'est ce dernier qu'il faudrait à tout prix connaître, car il constitue le fond même de cette immense population. Mais par quels procédés d'enquête? On sait que sa destinée est dure, qu'elle est épuisante et meurtrière. Les voyageurs qui ont suivi le laboureur du Kansas, du Missouri ou du Iowa dans son *log-house*, s'accordent à le peindre comme un des plus éprouvés parmi les éprouvés de ce dur Nouveau-Monde... Ce *log-house*, cette petite maison qu'il s'est construite en poutres mal équarries, se dresse dans un des coins de cette prairie, solitaire domaine qu'un torride soleil brûle en été, que la neige arrose en hiver. Le principal

* Les moyennes de naissances, qui ne dépassent pas 50 °/₀ à l'état de civilisation, atteignent 70, 80 et 90 °/₀ sur la prairie. *(Chiffres communiqués par M. Auzias-Turenne, directeur du haras national à Montréal.)*

ornement de la salle d'en bas est une gravure représentant la mort de Lincoln, — dernier épisode d'une existence commencée de même, et qui est allée, suivant le jeu de mots populaire, *from the loghouse to the White House,* d'une masure pareille au petit palais blanc de Washington, à travers tant d'âpres efforts, de luttes continues, d'amertumes toujours renouvelées! Le fermier, lui, ne nourrit pas cette ambition, même pour ses fils. Il voudrait vivre « et que la terre payât ». Il s'use à cet effort et sa femme y meurt. Longtemps la courageuse créature a tu les battements qui lui déchiraient le cœur quand elle montait dans la chambre d'en haut, par les froids matins, le craquement de ses jointures quand elle soulevait quelque fardeau, les fièvres frissonnantes de ses insomnies*. Le médecin habite à plusieurs milles, et chaque visite coûte de cinq à dix dollars. Elle s'acharne, essayant d'empiriques remèdes recommandés par le journal, prenant conseil des voisins, cachant surtout ces misères à son homme, jusqu'à ce qu'elle tombe et qu'elle s'en aille, le laissant seul avec les enfants sur le petit domaine couvert d'hypothèques. Et pourtant ces fermiers qui peinent dans ces dures conditions, ont-ils une fois l'occasion de manifester leurs sentiments intimes, ils apparaissent comme aussi sages, comme aussi respectueux des droits d'autrui que les grévistes de

* Le *Scribner's Magazine* de Mars 94 a donné un tableau saisissant de cette existence : « *The Farmer in the North.* »

l'Illinois ou de Californie étaient insensés et féroces. La grande association par laquelle ils défendent leurs communs intérêts, *the Grange,* s'est toujours tenue soigneusement en dehors de tout mouvement politique. Elle prétend, et son nom l'indique, être au service, non pas seulement des ouvriers de la classe agricole, mais de la classe tout entière : « *the Grange, or the patrons of husbandry,* — la Grange, ou les *patrons* de la culture ». Pour tout dire d'un mot, elle a mérité que, dans un livre déjà cité, les Aveling écrivissent sur elle cette phrase significative : « *It may in time become leavened with the leaven of the general working-class movement : but as it is at present constituted, the Grange is more likely to be a hindrance to that general movement than a help...* — Il se peut qu'un jour ou l'autre cette société de *la Grange* soit soulevée par le levain qui remue toute la classe ouvrière. Constituée comme elle est aujourd'hui, elle doit probablement nous être un obstacle plutôt qu'une aide... » Que conclure sinon que la terre a une fois de plus accompli là son œuvre de moralisation ? Elle a enseigné à l'homme la grande, l'unique vertu, en lui apprenant à *s'accepter,* comme il accepte l'ordre des mois, la poussée lente des moissons, la pluie, la neige, le vent, le soleil, toute l'apparente et nécessaire iniquité des saisons.

Un trait de ces fermiers de l'Ouest se démêle au premier contact, c'est une soif, un appétit, presque une fièvre de connaître, une intense, une violente passion pour les choses de l'intelligence, qui explique

comment tant d'hommes remarquables des États-Unis sont des fils d'agriculteurs. C'est là une nuance de caractère si complètement inattendue chez ces rudes hommes, que l'on n'y croit pas d'abord, quand les Américains vous l'affirment, ceux-ci pour s'en plaindre, ceux-là pour l'admirer. Les premiers déplorent cet excès de sérieux dans les mœurs nationales qui aboutit, prétendent-ils, à un excès constant de travail, à une incapacité absolue de jouir de quoi que ce soit, *to enjoy himself*. Les autres y voient le présage de cette souveraineté dans la civilisation, rêve secret de tous les Yankees de vieille souche. Qu'on en tire une conclusion ou bien une autre, la remarque est exacte. J'ai pu m'en convaincre, non pas une fois, mais vingt, mais trente, rien qu'à étudier la foule qui se pressait, à Chicago, autour de ces bâtiments de l'Exposition, aujourd'hui brûlés. — La démolition en eût été trop lente ! — Ils étaient, quand je les visitai, dans la splendeur de leur peinture blanche et de leur gloire passagère. Avec leurs chapiteaux copiés de Rome et d'Athènes, leurs dômes sveltes, le chaotique mélange de leurs architectures combinées, ils donnaient l'idée d'une cité de rêve, d'une ville de vision apparue soudain sur le bord de ce lac, vaste comme une mer, dont l'eau glauque et vivante se soulevait dans l'entre-colonnement d'un gigantesque portique. Oui, c'était vraiment un décor de gloire, par les beaux jours du commencement de l'automne, et comme dressé à souhait pour le divertissement de cet immense peuple

de travailleurs, appelé à ce rendez-vous de joie et de repos. Mais non. Cette cohue dispersée dans ces allées et sur ces pelouses était surtout saisissante pour un Parisien, par l'absence totale de cette joie et de ce repos. Ces gens n'étaient ni distraits ni gais. Ils allaient, regardant l'intérieur et l'extérieur de cette exposition, avec une espèce d'avidité stupéfiée, comme s'ils se fussent promenés au milieu d'une colossale leçon de choses. « Je ne me soucie pas de voir des gens, je vois assez de gens chez nous. Je suis venu voir ce que l'on fait dans le monde*... » Cette phrase, entendue et rapportée par un chroniqueur de cette étrange fête, tous les promeneurs la prononçaient mentalement. Ils étaient, pour la plupart, des fermiers justement, venus des quatre coins de cette immense plaine qui s'étend du Montana au Kentucky et de l'Arizona au Wisconsin. Vers deux heures, assis par terre autour du bâtiment de leur État, ils mangeaient lentement, avec leur famille, quelque morceau de viande froide, pris dans une boîte en bois blanc. Les étoffes plus rudes de leurs habits, leurs teints hâlés, cette façon même de déjeuner sans table et avec l'aisance de gens habitués à prendre leurs repas en plein air, entre deux séances de travail, tout en eux révélait les indélébiles habitudes de l'existence rurale. Ce lunch fini, ils recommençaient indéfiniment, infatigable-

* « I kin see folks to home. I came to see what's made in the world... »
(Scribner's, Mars 1894.)

sités inconscientes! Jamais cet éléphant gigantesque, le souverain, dépossédé aujourd'hui, de notre planète, a-t-il regardé une autre créature du regard intellectuel dont l'enveloppaient ce fermier et ses fils?... Ils recommencèrent de causer, sans quitter des yeux l'admirable animal, et je pus entendre au passage qu'ils parlaient de la Bible et qu'ils prononçaient le nom de Noah. Il existe donc même aujourd'hui, ce *squatter,* pareil à ceux d'il y a cent ans, qui s'enfonce dans la Prairie avec le vieux *Livre* cher aux Puritains pour compagnon de sa solitude, de son travail et de sa rêverie.

Il était dit que je retrouverais une autre fois les visages sérieux de ce père et de ses deux fils, et que je recueillerais, ce même jour, des documents sur la vie de l'Ouest, bien inattendus et plus significatifs encore. Ces vastes foires, qui s'appellent du titre pompeux d'Expositions Universelles, et dont le succès apparent aboutit en général à l'appauvrissement et à la dépravation des villes où elles se tiennent, ont du moins un avantage : elles provoquent de ces rencontres partout ailleurs impossibles, et naturelles là, dans ces étonnantes Babels d'individus de toute provenance. Aussi raconterai-je simplement l'une et l'autre de ces rencontres, sans essayer d'atténuer leur caractère de pur hasard, d'au-

ébauches des monstres, ses contemporains : — le Plésiosaure, l'Ichtyosaure, le Mégathérion ? Que disait au pensif colon ce témoin des siècles lointains, ce passant des forêts de fougères géantes ? Le fils s'était tu, et les trois hommes restaient là, sans plus échanger un mot. La grave physionomie du père ignorant, les physionomies presque aussi graves des deux jeunes garçons plus instruits se tendaient dans une égale expression de curiosité insatiable. Éprouvaient-ils, à l'état rudimentaire, cette stupeur devant l'énigme du monde, moins étrangère aux âmes primitives que ne l'imagine notre orgueil, puisqu'elles ont créé les mythes, la poésie des légendes, et, pour tout dire d'un mot, les religions ? Se demandaient-ils pourquoi ce rythme éternel de création et de destruction qui nous emportera nous-mêmes, après avoir emporté d'innombrables espèces ? Pourquoi ce monde avant le nôtre, ces prises, ces reprises de cette nature, s'essayant, s'acharnant comme un artiste jamais satisfait, à des recommencements où la puissance indéfinie de produire alterne sans cesse avec l'impuissance à conserver ? L'homme lui-même est-il le terme de cette évolution ? Il y plonge par toutes ses racines, il en est si distinct par les plus hautes parties de son être ! L'idée, la parole, le problème moral, quel abîme sépare ces choses des autres ! Le simple étonnement de la pensée la plus incertaine devant le mystère du sort, quel miracle ! Quelle nouveauté dans cet univers des instincts aveugles et des néces-

ne paraissait percevoir davantage l'étonnant contraste qu'il y avait entre la ferveur si vraie, si simple, si recueillie, et les tréteaux du fond, où l'on eût dit qu'il se jouait une scène de théâtre, une espèce de parade sacrée, — si le mot n'était pas malgré tout trop injuste, — en face d'un gigantesque appareil de photographie installé de l'autre côté de la salle!

Ce fut en effet, en dépit de ma bonne volonté, cette première sensation qui s'imposa à moi aussitôt que, de la foule, je détournai les yeux vers cette estrade où se tenaient les orateurs. En lisant le compte rendu des discours prononcés depuis le commencement de la session, j'ai reconnu que j'avais été, sur le moment, trop frappé de détails purement extérieurs. Mais quel passant, entré là en simple curieux, ne l'eût été comme moi?... Trente personnes siégeaient là par ce matin, l'un des derniers de cette session : un Japonais, d'abord, en paletot mastic, mufle de chien avec des lunettes sur son nez aplati, des moustaches noires sur une peau luisante et jaune. Il coupait des brochures activement et sans écouter, tandis qu'auprès de lui, un Indien vêtu de blanc, avec des yeux très doux et très bruns, dans un teint basané jusqu'à en être brûlé, souriait vaguement à des visions d'un demi-sommeil. Un Chinois, en robe bleue, le torse pris dans une veste de soie violette, coiffé d'une calotte noire à bouton rose, tournait de tous côtés une petite face chafouine, pâle et maigre, le nez pas très droit. Un archevêque Grec se carrait, superbe, sa longue

barbe brune étalée sur une robe grise, presque havane. Par-dessus, il drapait une toge noire, et l'or de la chaîne où pendait sa croix pastorale brillait entre les deux étoffes. Il tenait à la main une longue canne à pommeau d'argent, et ses prunelles impassibles de magicien brillaient dans un large visage d'une chaude pâleur mate à la Léonard de Vinci, que surmontait une haute toque de professeur. A côté de lui était assis un de ses prêtres, un pappas aux longs cheveux mal tenus, à la barbe inculte, au masque fin, sensuel et ironique. Un autre Indien venait ensuite, de vingt ans peut-être, glorieux de jeunesse et d'ardeur, avec une robe violemment rouge et un turban violemment jaune; et c'était, autour de ces Orientaux, une rangée de pasteurs Anglais, rasés et rosés, des faces d'Allemands, toutes barbues, avec des yeux aigus sous des lunettes d'exégètes. Un personnage de physionomie Française, au profil délicat, mais mince et usé, croisait ses jambes, montrant des pieds élégamment chaussés de souliers vernis et de guêtres blanches en coutil. Deux femmes se tenaient dans un coin : une toute grisonnante, de cinquante ans, avec un air abstrait et modeste d'institutrice pauvre; l'autre, jeune et belle, très brune, la joue bistrée sous le fard, portait sur ses épaules un châle de soie mêlé de nuances éclatantes. De larges anneaux d'or tintaient à ses poignets. Et, pour achever en vulgarité ce que cette exhibition composite avait de presque forain, un homme de quarante-cinq ans, gros et familier, étalé sur le devant,

se fourrageait le nez avec les doigts, pendant qu'un *chairman,* à voix de Barnum, se levait, entre deux mesures d'orgue, pour donner la parole aux orateurs, avec des boniments d'impresario.

Oui, j'avais tort de voir ainsi par le menu les trivialités de réalisation d'une grande idée, et mes fermiers de l'Ouest avaient raison comme les autres assistants de voir, eux, cette idée en dehors et au travers de ces trivialités. A un moment ils penchèrent leurs trois têtes en avant avec plus d'attention. Un orateur venait de se lever, un pasteur célèbre de l'Église Anglicane. C'était un petit homme d'environ cinquante ans, très maigre et très sanguin. Le noir de sa redingote sans revers et le blanc de son col tout droit, sans cravate, rendaient plus rouge le pourpre de son teint. Il commence d'une voix basse que l'on entend à peine. Par un geste monotone et comme automatique, il élève et il abaisse son bras tour à tour, — infatigablement. A mesure qu'il parle, il s'échauffe; son corps se tend, son pied frappe la terre, son teint s'empourpre davantage, sa voix se creuse. Pour moi aussi, les cocasseries de l'estrade s'évanouissent. Voici la passion et l'éloquence religieuses, cette ferveur de conscience qui a créé le protestantisme avec ses innombrables sectes. Quand les mots : *Church of England,* — l'Église d'Angleterre, — passent dans son discours, l'être entier de l'orateur frémit d'une inspiration intime. On l'entend, on le voit vibrer jusqu'à l'extrémité de ses pieds sur lesquels il se dresse : — « Non! » s'écrie-t-il à un moment,

« ce n'est pas la nation Anglaise qui a fait l'Église d'Angleterre, c'est l'Église d'Angleterre qui a fait la nation Anglaise. » Cette phrase, jetée avec une affirmation forcenée, répond sans doute chez les assistants à une idée préalable, à cette conviction que la vie nationale emprunte sa force à la vie religieuse, car elle déchaîne une tempête d'applaudissements. Je me tourne du côté du père et de ses deux fils. Je les vois battre des mains, — de leurs énormes mains, qui auraient sans aucun doute, voici deux cent cinquante ans, applaudi de même le Lord Protecteur, et, il y a trente ans, Lincoln, quand il jetait au peuple des États-Unis cette phrase étrange, annonçant que la guerre durerait : « *until every drop of blood drawn with the lash, shall be paid by another drawn with the sword*... Jusqu'à ce que chaque goutte de sang versée sous le fouet ait été payée par une autre versée par l'épée... » Cette tragique vision des justices divines, émanée directement de la Bible, ces hommes au visage si concentré la subissent sans aucun doute. Elle seule explique la sorte d'application anxieuse et sérieuse qu'ils avaient l'autre jour, au souvenir du déluge, et qu'ils ont aujourd'hui devant les représentants de leur foi. S'ils sont beaucoup à sentir ainsi, les athées du socialisme peuvent conquérir les villes, ils n'auront jamais de prise sur les campagnes de l'Ouest.

Ma curiosité à l'égard de ces trois hommes était si vive que je les aurais, je crois, suivis pour essayer de les aborder, si moi-même, au moment où tout le

monde se levait au son de l'orgue, une main ne m'avait saisi par le bras au passage. Je me retourne. J'avais en face de moi un des grands médecins de Paris. J'aurais pensé, si on m'avait prononcé son nom, qu'il était partout, sauf à Chicago : dans son appartement somptueux du boulevard Haussmann, dans sa salle de clinique à l'hôpital Lariboisière, dans son laboratoire de la Faculté. Le prétexte officiel d'un congrès d'hygiène l'avait décidé à franchir l'Atlantique, afin de regarder des yeux de sa tête cette civilisation Américaine, l'objet chez nous de tant de commentaires fantaisistes. Il m'explique son voyage en deux mots, et il me présente un grand garçon de trente-cinq ans peut-être, un Français aussi, qui l'accompagnait, et que je pris, à son maigre visage rasé, à sa tenue un peu raide, à la décision de son regard, pour un officier en civil. Je n'avais pas fait cinq cents pas avec mes deux compatriotes, que j'étais intéressé par ce jeune homme, au point de ne plus regretter le contre-temps qui m'avait fait perdre de vue mes amis du musée d'anthropologie et du Parlement des Religions. Je venais d'apprendre du docteur que j'avais justement devant moi un de ces audacieux aventuriers de l'Ouest, comme je désirais tant en rencontrer un depuis quelques semaines. — Je désignerai ce jeune homme sous un nom qui respecte sa volonté d'anonymat. Je l'appellerai M. Barrin-Condé, petite discrétion qui n'enlèvera rien de leur valeur documentaire aux pages suivantes, non plus que les quelques touches d'inexactitude volon-

tairement données pour la même cause à trois ou quatre détails d'un ordre trop personnel. — Donc M. Barrin-Condé avait quitté la France quatorze ans auparavant, pour venir fonder un *ranch* dans les Montagnes Rocheuses. Il y avait vécu huit années consécutives. Le hasard d'une fugue de carnaval l'ayant, au cours de cet exil, conduit à Toronto dans le Canada, il y avait rencontré une jeune fille dont il s'était épris. Pour l'épouser, il avait changé sa vie, liquidé son exploitation du Nord Dakota, et pris racine dans la ville de sa fiancée, maintenant sa femme. Il y avait fondé une compagnie de bateaux à vapeur, qu'il administrait avec la même supériorité de bon sens et d'énergie qu'autrefois son ranch, et qui accaparait déjà la majeure partie du trafic des grands lacs. Il est si rare et il est si doux de rencontrer à l'étranger un Français en qui survive un esprit d'entreprise égal à celui des Anglo-Saxons, on aime tant à se convaincre, par cette présence, que notre race a gardé les mêmes qualités d'en-avant qui firent d'elle jadis la grande conquérante, enfin, causer d'un pays avec un homme qui en a vu les dessous par lui-même, est d'un intérêt si puissant ! Bref, je ne quittai pas le docteur et son compagnon de tout le jour. Je ne pouvais me lasser d'interroger ce dernier sur sa vie à *Fer de Lance*, — ainsi s'appelait son ranch, à cause du signe dont étaient marqués les chevaux, — sur les gens avec lesquels il y vivait, sur leurs mœurs, sur leurs idées, sur ses idées à lui. Il me répondait tranquillement, simplement, avec cette

justesse du mot propre aux hommes d'action. Il y avait dans le « quant à soi » de ses manières quelque chose de la dignité un peu sauvage que Cooper a donnée à son Bas-de-Cuir. Mais c'était un Bas-de-Cuir au courant de notre littérature, ayant gardé à travers sa rude existence un souci de ne pas déchoir d'intelligence. Je me souviens que nous terminâmes cette journée, qui n'avait été de ma part qu'une longue interrogation, et de sa part qu'une longue réponse, par une séance à l'orchestre d'un des grands théâtres de Chicago. Pour que cet emploi de soirée fût en parfait contraste avec celui de ma matinée, le hasard voulut que nous assistâmes à *Tartufe,* donné par Coquelin et par sa troupe. J'avais été fier de mon pays en causant avec M. Barrin-Condé, je le fus de nouveau en voyant cette admirable pièce jouée comme elle fut jouée, — quoique devant une salle à moitié pleine, et quels spectateurs! Presque tous suivaient la comédie dans la traduction, et à la même seconde on entendait les feuillets de la brochure se tourner tous à la fois. Mais qu'importait à Coquelin? Le grand artiste paraissait ignorer qu'il existât même un public. Visiblement il jouait pour lui-même, avec le scrupuleux souci de son art qu'il eût déployé sur la scène de la rue de Richelieu et à ses débuts. Il étudiait, il s'étudiait. Il s'appliquait à serrer de plus près encore l'anatomie morale de son personnage, et, dans ce Chicago de toutes les outrances, de toutes les improvisations, *Tartufe* apparaissait plus beau que jamais, par la simplicité

forte et juste, par ce génie de mesure et de finesse qui se maintient sans cesse à hauteur d'homme, si l'on peut dire, ni en deçà, ni au delà. Il y a du Philippe de Champagne chez Molière, de ce peintre vigoureux mais sobre, ardent mais judicieux, dans les portraits duquel vous trouvez toujours à admirer plus, sans qu'il y ait jamais lieu d'en rien rabattre à la réflexion. Quoique le docteur et moi nous eussions vu trente fois cette pièce, et au moins dix fois Coquelin dans le rôle, nous avions été pris par ce dialogue et par ce jeu comme à la première rencontre. Quant à « l'ancien *cowboy* de *Fer de Lance* », — comme il s'appelait lui-même, — durant toute la durée du spectacle, y compris les entr'actes, il cessa complètement de parler.

— « Vous ne savez pas, » nous disait-il en sortant, tandis que nous regagnions à pied *Michigan Avenue*, « non, vous ne savez pas combien cette excitation intellectuelle du théâtre manque d'une façon presque douloureuse à ceux qui vivent comme j'ai vécu, et le prix pour moi d'une soirée telle que celle-ci... Tenez, » ajouta-t-il en se tournant vers moi, « vous me demandiez par plaisanterie, cet après-dîner, si je n'avais pas un peu dévalisé les trains dans l'Ouest, et je ne vous ai pas répondu... C'est qu'en effet, mes amis et moi, nous n'avons rien moins essayé que d'enlever un jour, ou plutôt une nuit, dans un des grands express continentaux, devinez qui?... Sarah Bernhardt elle-même... Elle n'en a d'ailleurs jamais rien su... »

— « Et combien étiez-vous pour une pareille expédition ? » demandai-je.

— « Oh ! très peu ; mais ne vous imaginez pas qu'il soit malaisé d'arrêter un de ces grands trains. Quand nous méditions ce beau projet, nous avons essayé, — comme on répète. Passez-moi ce mot, puisqu'il s'agit d'une reine du théâtre. Nous avions appris que Sarah devait passer à Green River, dans le Wyoming, une semaine plus tard. Nous voulions savoir s'il était possible d'immobiliser le train assez de temps pour exécuter notre enlèvement. Nous étions onze cavaliers de *round up*, comme on dit là-bas, tous bien montés, tous ayant cette passion du danger que donne si aisément l'abus de la force durant la jeunesse. Nous nous postâmes en plein jour dans un endroit où la ligne faisait des courbes telles que l'express marchait très doucement. Il paraît. Un de nous se met à galoper à côté de la locomotive, la carabine à l'épaule, tenant en joue le mécanicien, tandis qu'il guidait son poney avec ses genoux. J'en fais autant de l'autre côté. Le mécanicien s'arrête. Nos camarades descendent de cheval et ils traversent tout le train d'un bout à l'autre, en s'écriant : « *Hands up,* » le revolver au poing. C'était un coup à risquer une effroyable bagarre, s'il s'était rencontré là un homme de cœur et qui eût lui-même tiré son arme. Par bonheur il n'y en avait point. Tandis que les voyageurs terrifiés ouvraient leurs valises précipitamment pour acheter leur liberté, les faux bandits étaient déjà remontés

à cheval, et tous partis en déchargeant leurs fusils ou leurs pistolets en l'air... »

— « Et la police? » interrogeai-je.

— « Elle était représentée, » reprit M. Barrin-Condé, « par un shériff qui habitait à quatre-vingts milles de là. Je crois bien qu'il instruit encore. Et puis, car tout est vraiment fantastique dans cet Ouest, et cela semble si naturel quand on est emporté par cette existence, nous étions masqués ou du moins nous avions des mouchoirs sur le visage. Quoique cette expérience eût réussi, nous en comprîmes le danger : celui que je viens de vous dire. Nous voulions bien faire une plaisanterie que j'abandonne à vos qualificatifs, nous ne voulions pas risquer de tuer et d'être tués. Nous décidâmes donc d'enlever Sarah Bernhardt à la gare même. Son train devait s'arrêter à Green River vers onze heures cinquante. Nous devions envahir son compartiment, l'emmener de vive force, la jeter dans un buggy et partir au galop. Quelques-uns des nôtres auraient protégé notre retraite avec leurs revolvers. Un de nous, un certain Sarlat, maintenant capitaine aux Chasseurs d'Afrique, s'était chargé de monter dans le train à la station précédente. Il était convenu qu'il agiterait un mouchoir à la porte du salon où la grande actrice se trouverait, car il fallait agir vite et bien. Une telle opération est toujours un peu dangereuse dans un village. Il partit donc, comme convenu. Pour nous, rangés à cheval autour du buggy, nous attendions à la gare patiem-

ment. Peut-être, si vous aviez écouté nos propos, admettriez-vous que ce déraisonnable coup de main était encore plus naïf. Sans doute notre visiteuse se débattrait, elle aurait une crise de nerfs. Il nous faudrait l'attacher, mais une fois au *ranch*, nous nous ferions pardonner notre brutalité à force de respect. Elle serait reçue comme une impératrice. Nous obtiendrions notre pardon, et nous revivrions quelques jours de France en lui demandant de nous réciter les plus beaux morceaux de son répertoire. Le train n'arriva qu'à minuit. Nous vîmes Sarlat descendre sans mouchoir à la main. Sarah Bernhardt avait passé une heure plus tôt par l'express de Salt Lake City !... »

Cette extraordinaire histoire avait été racontée si naturellement, elle traduisait des mœurs si spéciales, elle attestait chez le narrateur un si curieux mélange de civilisation délicate et de vie sauvage, que je n'eus pas de repos avant de lui avoir arraché la promesse de m'envoyer ses notes sur son séjour à *Fer de Lance,* — son journal, s'il l'avait tenu, quelques souvenirs à tout le moins. Il promit, et plusieurs semaines se passèrent sans que je reçusse les feuilles demandées, ni même aucune nouvelle du jeune homme. Il était retourné chez lui, et moi je continuais de voyager à travers la vaste République. J'étais persuadé que les documents annoncés d'une manière si inopinée ne m'arriveraient plus jamais. Ils m'arrivèrent pourtant quand je ne les

attendais plus. Fut-ce le plaisir de cette déception à rebours? — Elles sont si rares! — Fut-ce réellement l'originale saveur de ces confidences? Elles me parurent mériter d'être transcrites telles quelles et sans commentaires. Quelle analyse remplacerait le témoignage de l'homme d'action qui a vu ce dont il parle, non pas à travers les livres comme un savant, non pas même à travers le dilettantisme d'une excursion comme le voyageur, mais à travers le besoin? Peut-être aussi l'endroit où me fut remis le paquet au timbre de Toronto me rendit-il plus sensible au pittoresque de ces pages. C'était en Octobre et dans un paisible hôtel désert parmi les feuilles tombées, au bord de ces chutes du Niagara, qui demeurent, malgré les déclamations des guides, un des plus nobles, un des plus saisissants spectacles de ce monde. Tout ce que les hommes ont pu construire autour d'elles, de ponts, d'escaliers, de balustrades, tout ce qu'ils ont tracé de sentiers ou collé d'affiches n'a pas touché à l'intacte et farouche beauté des deux énormes cascades. Que j'en ai aimé la lente, la presque molle glissade, — cette monotone tombée du formidable courant sur l'arête du roc qui fait un brusque angle droit! Que j'en ai aimé la plainte profonde, la gémissante rumeur, — tant de tristesse dans tant de puissance, — et la vapeur souple, ce nuage d'humide encens qui flotte au-dessus de la chute dernière, et qui s'élève, transparent de blancheur, au-dessus de la grande masse glauque! Que j'en ai aimé aussi, dans cette saison de

l'année, l'automnale douceur, les bois de *Goat Island*, tout en or, sans un oiseau, avec ce sanglot unique pour les remplir et pour dire l'irrévocable fin de l'été, — symbole de l'irrévocable écoulement de la vie! Et puis je regrettais, en parcourant ces bosquets déshonorés par les réclames, que l'homme blanc fût ici, ce civilisé plus destructeur que les sauvages. Je songeais à ces cruels mais simples Indiens, à ces guerriers jaunes et tatoués qui respectaient cette nature, qui ne la mutilaient point. Je maudissais les civilisés d'avoir construit dans ce paysage admirable des tuyaux d'usine qui poussaient leur noire fumée vers le ciel, des tours en fer forgé où montaient des ascenseurs. J'avais le besoin d'évoquer là, dans ce cadre de grandeur, une existence plus libre, plus hardie, plus conforme à la mystérieuse et tragique beauté de ce large fleuve, précipité d'un coup dans ce gouffre. La confession de l'aventureux colon de *Fer de Lance* s'accordait sans doute à ce besoin. En la relisant à froid, je pense néanmoins qu'elle aurait pu se passer de cet accompagnement, et je n'hésite pas à la copier, comme je le disais tout à l'heure, sans presque en rien modifier. Le lecteur* jugera si des hommes soumis à l'atmosphère de danger et de conquête qui s'exhale de ces notes certainement

* Les personnes curieuses de détails plus complets sur les mœurs de l'Ouest, en trouveront dans le livre si vaillant et si vivant de M. de Mandat-Grancey, *la Brèche aux Buffles*. Un autre livre, celui de M. d'Haussonville, *À travers les États-Unis*, contient en particulier deux excellents chapitres sur les *Mormons*, qui éclairent d'un jour singulièrement vif la vie religieuse de cette partie des États-Unis.

sincères, doivent être faciles ou difficiles à entraîner du côté de la révolution. Il se rendra mieux compte aussi, me semble-t-il, des raisons pour lesquelles l'énergie et la volonté se développent ici jusqu'à l'hypertrophie. Peut-être enfin l'incohérence des circonstances où ces pages me parvinrent, incohérence que j'ai reproduite, comme j'avais le droit d'en reproduire, au risque de briser l'unité apparente de ma propre analyse, donnera-t-elle une image assez exacte de ce que la vie Américaine a réellement de chaotique et de juxtaposé. On visite une exposition où des monstres d'avant le déluge sont éclairés à l'électricité. On assiste à des séances où l'exaltation religieuse alterne avec le charlatanisme. On voit jouer devant un public de barbares des pièces de Molière par des acteurs de génie, à deux pas d'un autre théâtre où se jouent des pièces de Shakespeare avec des acteurs Anglais. On se heurte pêle-mêle à des fermiers du Kansas et à des Parisiens. On gagne en Pullman-car des coins de nature célébrés par Chateaubriand, — et toutes ces impressions d'un ordre follement complexe finissent par se grouper autour d'une confession qu'un ancien volontaire d'un an, jadis garnisonné dans quelque petite ville de province Française, vous fait de ses aventures au fond d'une des vallées perdues des Montagnes Rocheuses!

Confession d'un Cowboy.

« Ma famille est originaire de Florence, d'où elle émigra vers 1270 en Dauphinois avec plusieurs autres familles Gibelines. Nous nous appelions alors Barberini, — sans que nous eussions jamais rien eu de commun avec les nobles Romains de ce nom. De Barberini nous devînmes Barberin, puis Barrin, je ne sais comment. Vers la fin du XVII[e] siècle, un certain Raymond Barrin réunit une troupe de jeunes gens pour donner la chasse à quelques brigands qui infestaient le Comtois. « Il s'est battu comme un Condé, » dit-on partout. Cet héroïque sobriquet lui en est, nous en est resté. Est-ce d'avoir trop entendu parler de cet ancêtre dont je porte le prénom? Est-ce l'héritage d'une race inquiète et faite pour l'action? Toujours est-il que j'ai commencé, encore adolescent, à rêver d'aventures. Quand, au sortir du régiment, je me retrouvai dans la maison paternelle, ayant pour seule perspective de vieillir là, oisif et inutile, l'appréhension d'un pareil avenir me devint physiquement insupportable. J'aimais les miens pourtant, j'aimais la maison, j'aimais le Dauphiné, ses âpres montagnes, son ciel frais, ses paysages, son accent et surtout ce qu'il me représentait du passé. J'ai toujours été un homme d'autrefois, un dévot dans tous les sens que vous voudrez donner à ce terme. Vous auriez pu me voir, la veille de mon

départ pour les États-Unis, entrer au cimetière de mon village, m'agenouiller sur notre tombeau de famille et y ramasser des cailloux. Je les ai encore. Rien pourtant ne prévalut contre cet appétit d'action dont j'étais dévoré, et qui me jeta, si jeune, au delà des mers. Il faut ajouter que, royaliste par tradition et par conviction, de servir la République dans un emploi quelconque m'eût paru une félonie, que je n'avais aucune connaissance du commerce, que les capitaux me manquaient pour monter une industrie, et que rêver à une héritière répugnait à ma fierté. Que faire, sinon essayer du Nouveau-Monde vers lequel un étrange pressentiment m'avait toujours attiré? Bref, en Novembre 188., je revenais de mon volontariat. En Décembre, ma résolution était prise : j'irais chercher fortune en Amérique. En Février, je m'embarquais à Liverpool avec un de mes amis d'enfance, un Anglais, l'Honorable Herbert V***, que j'avais décidé à m'accompagner. Nous amenions quatre étalons : deux percherons, deux arabes, et, pour nous servir, mon brosseur du régiment. Nous allions créer un petit haras dans les *Black Hills*, les montagnes noires du Dakota. Nous nous étions mis en correspondance avec un *ranchman* de ce pays-là, nommé Johnson. L'appui de cet homme que les parents d'Herbert se trouvaient connaître, nos quatre chevaux et une traite de trente mille francs composaient notre mise de fonds. J'oubliais notre jeunesse et notre énergie. Beaucoup ont commencé plus malheureusement.

« Le paquebot que nous avions choisi, par économie, marchait à la vapeur et à la voile, en sorte que nous mîmes dix-sept jours à gagner New-York. La traversée fut assez rude, mais je ne souffre pas en mer. Comme j'avais à soigner d'une part mon camarade et mon brosseur, tous deux très malades, et de l'autre mes chevaux, je n'eus pas trop le loisir de me livrer aux mélancolies d'un début d'exil. La première impression déchirante d'expatriement me saisit dans le tumulte de la grande cité Américaine, parmi cette foule dont je ne comprenais pas la langue et que du premier coup j'éprouvai si rude, si hostile, si différente surtout. Nous étions descendus à Brooklyn, sur le conseil du capitaine du bateau, pour avoir de bonnes écuries près des gares. Nous passâmes quelques jours à visiter la ville qui me fit, avec ses maisons hâtivement bâties, les unes si hautes, les autres si basses, avec ses chemins de fer élevés et la fièvre de sa populace, l'effet d'une chose hagarde et monstrueuse. Pour comble de misère, notre auberge était un véritable repaire d'ivrognerie et de prostitution, où nous faillîmes laisser notre peau, dès cette semaine d'arrivée. Voici à la suite de quelle sotte aventure.

« Nous avions passé, Herbert et moi, nos quatre premiers soirs au théâtre. Le cinquième, résolus à nous coucher de bonne heure, nous descendîmes, pour fumer un peu après notre dîner, dans le bar

de l'hôtel. Des filles s'y tenaient déjà et quelques hommes. Un d'entre eux, un grand diable de soudard, au poil roux, à l'œil vairon, au mufle de dogue, s'avisa de parler très haut à une de ces filles en nous regardant. Un gros rire suivit qui aurait suffi à m'énerver, quand bien même Herbert ne m'aurait pas, sur ma demande, traduit l'imbécile plaisanterie du personnage qui avait tout simplement dit à la créature :

— « Faites-vous donc emmener par ce Français. Ce doit être un..... Ils le sont tous... »

« Je vous passe le mot ordurier dont il s'était servi. Je me levai, en me débarrassant violemment d'Herbert qui voulait me retenir. Je marchai droit à l'homme, qui, me voyant venir, mais confiant dans sa force, se mit à me narguer d'un sourire où je vois encore briller une dent d'or qu'il avait là, sur le côté gauche. Je lui allongeai en plein dans le visage un coup de poing d'une force telle que le *claret* en coula, comme on dit en Amérique, c'est-à-dire que le sang lui inonda la figure. J'avais travaillé la boxe au régiment et j'étais très leste. J'eus la chance d'éviter sa riposte, — il était un peu ivre, — et de le frapper d'un second coup de poing dans l'estomac et d'un coup de pied dans la jambe qui le jetèrent par terre. Je m'attendais à une rixe, et je me reculais pour faire face aux autres, quand ils émirent, à ma stupeur, un murmure d'approbation. Cet étrange public de souteneurs applaudissait à mon talent de *pugiliste*. Ils emportèrent leur ami, mais le propriè-

taire de l'hôtel dit laconiquement à Herbert, le soir même :

— « Le *gentleman* fera bien de changer de quartier. Jim Russel n'est pas homme à supporter cela sans se venger... »

« Quoique Herbert et moi n'eussions pas la peur très facile, l'idée de nous attarder au début de notre entreprise à des colletages de bouge nous parut si imbécile, que nous décidâmes, non pas de changer de quartier, comme nous le conseillait l'hôtelier, mais de partir. Dès le lendemain matin, nous montions, nous et nos chevaux, dans l'express continental des marchandises. Il nous fallut sept jours — une pleine semaine — pour gagner ainsi la ville de Sydney, en Nebraska, où nous avions notre rendez-vous avec Johnson. Il nous eût été facile d'expédier nos bêtes par cette voie, et de prendre nous-mêmes l'express des voyageurs. Mais notre première impression de la vie Américaine avait été si affreuse, que nous nous considérions comme en pays sauvage, et nous ne voulions ni nous séparer l'un de l'autre, ni perdre une minute de vue nos étalons. Nous fîmes donc tout le trajet dans la même voiture qu'eux. Ce moyen de locomotion était si dur que nous ne prêtâmes aucune attention au paysage des États que nous traversâmes ainsi. Je ne me rappelle rien de ce fantastique voyage à travers cette portion de l'immense continent, grande comme la moitié de l'Europe, sinon qu'à Chicago nous dûmes résister de force à quatre *tramps*, qui envahirent notre

wagon pour se cacher derrière nos chevaux et « chiper un déplacement », c'est leur terme, *to steal a ride.* Ils ont l'habitude, ces chemineaux des États-Unis, de franchir ainsi des distances incroyables, couchés sur le plancher d'une voiture de marchandises. Ils descendent à l'entrée des villes, — on n'est pas *tramp* sans être un peu gymnaste, — et ils remontent dans quelque autre train à la sortie, ayant, s'il se peut, joint à leur « vol de déplacement » quelque rapine plus productive. La plupart du temps ces malheureux sont inoffensifs. Mais, n'étant pas initiés au pittoresque du vagabondage Américain, nous prîmes ces loqueteux qui escaladaient des trains en marche pour de dangereux bandits. Je ris encore au souvenir de la dégringolade qu'ils exécutèrent sur le remblai de la voie, devant les six revolvers que nous braquâmes sur eux. Nous nous serions crus imprudents, si nous n'avions eu qu'une seule arme chacun.

« Johnson, prévenu par télégramme, nous attendait bien à la gare de Sydney, mais ce n'était là qu'une étape vers le but réel de notre voyage, Custer City, à deux cent cinquante milles plus loin. Il fallait faire ces milles à cheval, et les sept jours de wagon nous avaient tellement brisés que nous n'eûmes pas le courage de partir sur-le-champ. Sydney passait alors pour un des coupe-gorges les plus dangereux des États-Unis. Les cinq cents habitants de cette ville — véritable champignon de la voie ferrée qui eût disparu avec elle — passaient leur

temps à soutenir de véritables batailles, à coups de fusils et de revolvers, les uns contre les autres. Nous l'ignorions. Mais notre nouvelle expérience de Chicago avait achevé de nous rendre si défiants, que nous résolûmes de coucher sur la paille en travers de la porte de l'écurie où logeaient nos arabes. Les gens les avaient trop regardés quand on les avait amenés là. Bien nous prit d'avoir eu cette précaution. Vers minuit, et malgré ma lassitude, je fus réveillé par un bruit étrange. Je fis craquer une allumette, et je vis distinctement l'extrémité d'une scie en train de couper le bois autour de l'énorme serrure qui verrouillait la grange. J'enveloppai une de mes mains avec un mouchoir et j'empoignai l'extrémité de la scie en armant mon revolver de l'autre main et poussant le seul juron Anglais que je connusse. Vous devinez lequel. La scie resta immobile, et de l'autre côté de la porte résonna un bruit analogue au déclic que je venais de produire avec mon arme. Je réveillai Herbert et mon domestique. Nos trois voix firent comprendre aux voleurs que nous étions en force. Nous entendîmes des pas s'éloigner. Nos chevaux étaient sauvés. Mais comment nous rendormir après cette nouvelle alerte? Notre anxiété fut si aiguë que nous prîmes le parti de quitter Sydney comme nous avions quitté Brooklyn, et non pas le lendemain matin, non pas dans une heure, mais tout de suite. Nous sellâmes nous-mêmes nos montures, nous tirâmes de la remise le chariot de Johnson, nous y chargeâmes notre bagage, nous

attelâmes ses chevaux. C'est dans cet équipement que nous vînmes l'appeler de la rue et le réveiller de son premier sommeil. Il avait joué au poker toute la nuit en buvant du whiskey. Ayant par bonheur gagné plusieurs centaines de dollars, il fut plus accommodant que nous ne l'espérions. D'ailleurs, il avait, comme beaucoup d'Américains, un sentiment d'hospitalité nationale. Il eut honte pour son pays du guet-apens que nous lui racontâmes. Il accepta de nous suivre, et avant l'aube, nous étions en route.

« Cette chevauchée à travers la Prairie dura deux longues semaines. Je lui dus les premières impressions douces que j'eusse éprouvées depuis mon départ du Dauphiné. Cette portion du large territoire qui s'étend entre Sydney et les Montagnes Rocheuses n'était pas alors la contrée civilisée qu'elle est devenue. Aujourd'hui, plusieurs lignes de chemins de fer la sillonnent. Les fermes y abondent et les embryons de grandes ou de petites villes. A cette époque, la vaste Prairie du Nebraska ne présentait, à partir de Sydney, d'autre trace de vie humaine que le passage des *cowboys* en train de pousser quelque troupeau épars devant eux. Les *ranches* succédaient aux *ranches* sans qu'aucune route tracée allât de l'un à l'autre. Cette immense étendue déserte où cheminait notre cavalcade nous saisit, par une sorte de charme farouche dans lequel entrait pour beaucoup le sentiment de notre jeunesse et de l'avenir illimité. Cette solitude désolée nous exalta au lieu de

nous attrister comme avait fait le premier contact avec la foule étrangère. Nous ne sentions plus la fatigue, et nous buvions même avec gaieté les eaux abominablement alcalines que nous recueillions à même les ravinements du sol, — les *creeks,* comme on dit là-bas, — pour arroser nos conserves. Cette exaltation grandit encore avec le voisinage des montagnes, lorsque nous commençâmes d'entrer dans les belles forêts de pins Douglas. Les premières fleurs du printemps pointaient dans les herbes. Partout les eaux vives et transparentes jaillissaient des fissures du quartz. Le ciel était bleu et léger sur nos têtes, et puis nous approchions de Custer City, de cette ville dont Johnson nous célébrait depuis notre départ les magnificences. Nous l'attendions, comme les Hébreux la Terre Promise. Bien des années ont passé depuis, de ces années d'âpre combat qui comptent double et triple. Aucune de leurs sensations n'a effacé celle qui m'étreignit par l'après-midi d'avril où le brave homme gravit au galop une colline, pour nous montrer avec orgueil ce terme de notre dur pèlerinage. Il arrêta son cheval, il nous fit signe d'arrêter aussi les nôtres. Il étendit le bras et il dit :

— « Voilà Custer City... *Here is Custer City!...* »

« Je regardai, le cœur battant d'espérance. Pourquoi aurais-je honte d'avouer cette minute de lâcheté, la seule que j'aie connue dans mon existence de la Prairie? Des larmes me jaillirent des yeux subitement, qu'il me fut impossible de contenir, —

larmes non plus d'espérance, mais de désespoir larmes arrachées par le soudain écroulement du haut de mon rêve et par l'atroce désillusion! Un misérable camp minier apparaissait de l'autre côté de la vallée, plus pauvre que le plus pauvre hameau des Alpes. Et c'était pour vivre là, parmi ces masures, dans ce coin perdu du monde, pour y lutter, pour y mourir peut-être, que j'avais laissé à trois mille lieues derrière moi notre petit château du Dauphiné, avec sa tour en équerre et son donjon carré, et dans ce château, ma mère, mes sœurs, tout ce que j'aimais, tout ce qui m'aimait!...

« Je regardai Herbert et j'eus honte d'avoir, moi Français, donné ce spectacle de ma faiblesse à cet impassible Anglais, qui allumait sa courte pipe de bois avec le plus beau sang-froid, quoique je visse bien au tremblement de sa main que le choc était rude pour lui aussi. Je vous ai dit que j'avais toujours été un peu dévot. J'appelai à mon secours les forces profondes de mon âme. Je fis mentalement une prière d'actions de grâces à Dieu, pour m'avoir protégé depuis mon départ. Je lui demandai de me protéger encore. Je me mis entre ses mains comme un petit enfant... Mon cheval, *El Mahdi,* grattait le sol du pied en hennissant. C'était sa manière à lui de prononcer son *Here is Custer City*. Je ramassai les rênes, et serrant les genoux, je le lançai à fond de train sur la cité, en sèchant mes larmes enfantines au vent de cette course folle.

« C'est ainsi, par un admirable coucher de soleil, au pied du mont Calamity Jane, que mourut le *tenderfoot** Raymond, fraîchement débarqué d'Europe. Et à sa place naquit le cowboy Sheffield, — ainsi dénommé à cause de son visage en lame de couteau, celui qui écrit ces souvenirs.

. . . .

« A quelque temps de là, un mois environ, j'étais tranquillement à déjeuner dans le bar de Miller, situé lui-même au milieu de la rue principale, — *Main Street,* — lorsqu'un mineur bien connu, le gros Browne, se prit de querelle avec un cowboy en rupture de ranch : Eddie Hutts. Tous les deux tirèrent leur revolver et firent feu au même moment. Browne tomba raide mort. La balle de son ennemi lui avait traversé la tête. Sa balle à lui manqua Hutts et m'arriva droit dans la mâchoire. Elle brisa l'os et s'arrêta près de l'artère. Miller, qui professait pour Browne une estime particulière, a souvent essayé depuis de justifier son ami auprès de moi en m'affirmant que le malheureux avait déjà bu ce matin-là quelques *corpse-revivers* de trop. Les Américains ont un joli lot de synonymes pour désigner les différents mélanges alcooliques dont ils s'empoisonnent avec délices : *a widow's smile,* — un sourire de veuve, — *a sweet recollection,* — un doux souvenir, — *an eye*

* *Tendre-pied,* — et par conséquent novice. C'est un surnom donné aux gens inexpérimentés; on dit aussi d'eux qu'ils ont les *green hands,* *les mains vertes.*

opener, — un ouvreur d'yeux. Le plus énergique est celui qu'employait Miller, ce *réveilleur de cadavres.* Il avait quelque ironie dans la circonstance, puisque l'intempérance de cette brute de Browne faillit causer deux morts, la sienne et la mienne.

« Je m'étais levé en me sentant touché. Je n'eus pas la force de faire un pas. Il me sembla que tout tournait autour de moi, et je tombai, comme assommé. La connaissance me revint très vite, avec cette espèce d'attention lucide et inefficace qui est celle des rêves. J'étais par terre, et tout près du corps de Browne. En étendant le bras, je l'aurais touché. Une dizaine de visages, remués comme automatiquement par la mastication de la chique, me regardaient avec curiosité, sans que personne songeât à me secourir. Mon sang continuait de couler sur les dalles et je souffrais cruellement. Je demandai un prêtre, en Français, et personne ne me comprit. D'ailleurs le plus proche était à cent cinquante milles de là, et qu'avais-je besoin d'un prêtre pour mourir comme Browne? — Un homme de plus, un homme de moins! Est-ce que cela compte dans la Prairie? — Voyant qu'aucun des spectateurs rassemblés autour de moi ne changeait même sa chique de joue, tant mon appel les laissait indifférents, j'eus l'idée de crier, de râler plutôt, les noms de Herbert et de Johnson. Un quart d'heure plus tard, mes amis arrivaient tous les deux, escortés d'un personnage de basse mine, en redingote, avec une barbe de dix jours, un cha-

peau à haute forme, roux et délavé, une cravate blanche rayée de crasse. Mais des boutons de diamant brillaient aux boutonnières, d'ailleurs déchirées, de sa chemise. C'était le célèbre M. Briggs, le principal médecin de Black Hills, opérateur assez adroit, quoique jugé par les Américains eux-mêmes un peu trop friand du couteau, — *he is rather fond of the knife, you know,* — et généralement ivre à partir de dix heures du matin. Par bonheur, il en était neuf. J'eus tout le loisir de détailler le pittoresque délabrement de son costume, car m'ayant fait étendre sur la table du billard, il commença de sonder la plaie, très légèrement, je dois en convenir, tandis que les gouttes du tabac qu'il mâchait me tombaient sur la figure.

— « Well! » conclut-il avec un flegme peu rassurant, « le gentleman l'a échappé belle. La balle a glissé près de l'artère qui bat dessus. Les os se remettront vite. Quant à la balle, s'il la garde, elle peut, à la longue, user l'artère, qui se rompra tout d'un coup. Alors il y aura épanchement interne et mort subite. S'il préfère que je l'enlève, je peux essayer, mais je ne réponds de rien. C'est à lui de choisir... »

« Herbert me traduisit ce diagnostic.

« Je fis mentalement mon acte de contrition, et je dis qu'on enlevât la balle. Briggs avait renvoyé tout le monde, excepté Johnson et Herbert, pour sonder la plaie. Il appela par leur nom six des gens qui attendaient à la porte, et qui se ran-

gèrent, indifférents et graves, autour de la table de billard.

— « Pourquoi ? » demandai-je à Herbert qui continuait de faire l'interprète entre le docteur et moi.

— « Well, » répondit Briggs, « ces gentlemen sont des notables de la ville qui témoigneront qu'il n'y a pas de ma faute si la mort survient au cours de l'opération... »

« C'est sur ce mot que je m'endormis, dans l'arome douceâtre du chloroforme. Quand je me réveillai, j'avais une grande couture dans la gorge et je tenais la balle dans ma main. Les notables disparurent, enchantés d'avoir eu ce petit *excitement* pour leur matinée. Le docteur reçut trois cents dollars. Un mois après, ma mâchoire était guérie. Mais je me suis ressenti pendant des semaines d'avoir perdu tant de sang. Quant à Briggs, m'ayant rencontré trois ans plus tard à Rapid City, lors d'une élection chaudement disputée, il m'entraîna sur sa plate-forme, il m'exhiba, moi et ma cicatrice, à quinze cents badauds et remporta une éclatante victoire sur son adversaire. J'étais, paraît-il, le seul de ses opérés qui eût jamais survécu !

. . . .

« Cet échantillon des mœurs alors régnantes à Custer City vous fera comprendre que ce séjour de paresse, d'ivrognerie et d'assassinat ne nous ait point retenus longtemps. D'ailleurs, nous y gagnions à peine notre vie, quoique nos étalons nous rapportassent *quarante dollars* par jument qu'on leur ame-

nait. Mais les moindres objets de première nécessité coûtaient horriblement cher, comme dans toute ces villes voisines des placers. Par exemple, à Custer, on ne savait pas ce que c'était que de rendre ou de demander la monnaie d'un nickel. La pièce de cinq sous était l'unité de dépense. Vous ne soupçonnez pas les ravages que de pareilles misères font dans de petits budgets comme était le nôtre. Nous résolûmes donc de reprendre notre premier projet, et de nous choisir un *ranch*, de grands pâturages arrosés par de fraîches eaux vives, où nous pussions nous livrer à l'élevage. Nous eûmes la chance de trouver presque aussitôt l'endroit que nous cherchions, et nous appelâmes notre petit établissement *Fer de Lance*, parce qu'en creusant nous-mêmes les fondations de notre maison, nous découvrîmes en effet une pointe de fer, sans doute échappée, bien des années auparavant, à la flèche de quelque Indien. Avec des poutres à peine dégrossies, des planches mal rabotées et des chevilles en bois, — les clous manquaient dans le pays, — nous parvînmes à mettre debout une espèce de baraque pour nous, et, pour nos chevaux, une écurie. Ce travail ne nous prit pas moins de six mois, durant lesquels nous fûmes trop absorbés pour nous occuper du *ranch* lui-même. Additionnez maintenant : quinze jours de voyage, cinq à New-York, sept en chemin de fer, quinze dans la Prairie, font plus d'un mois. Un mois d'expectation, un mois de maladie, un mois de convalescence font trois mois. Ajoutez-y

les six mois consacrés à notre bicoque. Il y avait près d'un an que nous avions quitté, Herbert le Derbyshire, moi le Dauphiné. Durant cette année, j'avais failli mourir, nous avions entamé le capital commun, et notre seule acquisition était ce *log-house*, cette masure, bâtie de nos propres mains! Encore sa propriété ne nous était-elle garantie qu'à la condition de la défendre. Le ruisseau et le pâturage où nous campions avait appartenu à un premier propriétaire, Bob, un voleur de chevaux bien connu, dénommé *Yorkey* Bob à cause de sa ville d'origine. Ce scélérat avait perdu tous droits sur la propriété, puisqu'il s'était en allé. Ce n'était pas une raison pour qu'il n'essayât pas de rançonner les nouveaux occupants, et, de fait, étant retourné à Custer City, il dit très haut dans le *saloon* de Miller :

— « Je leur réglerai leur compte à ces deux *tenderfoot* d'Européens. Je leur apprendrai à s'emparer de ma succession avant ma mort!... »

« Ce rassurant propos nous fut aussitôt rapporté par le docteur Briggs, qui ne nous prodiguait pas ses visites. Quand mon « sauveur », comme il s'appelait volontiers lui-même, nous eut donné cette soi-disant preuve de sa sympathie, Herbert et moi nous nous regardâmes. Nous lûmes dans les yeux l'un de l'autre une envie folle de monter à cheval immédiatement, et d'aller, nous les premiers, régler son compte à ce bravache de *saloon*. On en arrive vite, dans la Prairie, à cette conception du droit de légitime défense : attaquer d'abord, pour n'être pas attaqué. Fort heu-

reusement nous ne donnâmes pas cours à cet accès d'indignation préventive. Herbert eut la présence d'esprit d'imaginer une épreuve qui devait nous prémunir à jamais contre les menaces de ce genre. Il était et il est encore un tireur de pistolet de beaucoup au-dessus de la moyenne. Il avisa un innocent pigeon qui roucoulait sur le toit de l'écurie, à cinquante pieds, et il l'abattit d'une balle de son revolver :

— « Vous pouvez raconter à Yorkey Bob ce que vous venez de voir, » dit-il à Briggs, « et ajoutez que, si jamais je le rencontre, où que ce soit, dans un bar, dans une rue, ou dans la Prairie, je lui en ferai tout autant... »

« Et il tourna le dos au digne docteur. Ce dernier resta une minute interloqué, puis cracha loin. C'est là, pour un Américain, le signe d'une impression profonde. J'ai toujours pensé que cette démarche avait pour but de proposer aux nouveaux propriétaires du ruisseau, au nom de l'ancien, un bon et solide traité d'alliance, — moyennant espèces sonnantes. En tout cas, si les deux brigands étaient complices, le coup de pistolet d'Herbert et son petit discours suffirent à décourager cette conjuration. Mais, deux mois durant, nous restâmes sur le qui-vive, couchant hors de notre maison toutes les nuits, de peur d'une surprise. Quant aux précautions du jour, nous n'aurions pas pu les augmenter. L'époque était si troublée que deux cavaliers ne s'apercevaient pas sur la Prairie, à cinq milles de distance, sans galoper, l'un sur la gauche, l'autre sur la droite. Étrange

désert que l'homme cherchait à rendre plus désert encore, et où il ne redoutait rien plus que son semblable! C'était le temps où la malle de Deadwood était mensuellement dévalisée, le temps où la voiture du receveur de Lead City, malgré ses six gardes à cheval, était arrêtée, et les cent cinquante mille dollars qu'elle transportait — sept cent cinquante mille francs en lingots d'or — dispersés aux quatre coins du Dakota et du Wyoming. Un flot d'aventuriers se précipitait sur Deadwood où un nouveau filon d'or venait d'être découvert, l'écume de tout pays et de toute race. La vie humaine, dont les Yankees aiment à dire qu'elle est à très bon marché parmi eux, — *very cheap*, — était réellement à si bon marché, qu'habiter les Black Hills, c'était faire campagne tous les jours, à toutes les heures. On se fait vite à des conditions en apparence si extraordinaires. Il est étonnant comme on s'habitue à l'idée de la mort violente. C'est l'autre mort, celle par maladie, à laquelle l'imagination n'arrive jamais à s'accoutumer, — du moins la mienne.

« Yorkey Bob, lui, pensait sans doute autrement sur ce sujet, car il eut grand soin, après la preuve d'adresse donnée par Herbert, d'éviter les deux *tenderfoot* d'Europe. Il était écrit qu'il serait tué, mais autrement. Il vola de nouveau tant de bêtes dans les environs de Custer City, et près de nous, que les *cowboys* décidèrent de débarrasser la ville d'un si dangereux coquin. Un soir qu'il buvait tranquillement dans le bar de Miller, un traître lui

jeta son lasso par derrière, tira vivement et passa le bout de la corde à un cavalier qui attendait devant la porte. Ce dernier partit ventre à terre. Bob fut étouffé en quelques secondes. Il avait eu l'instinct et la force de saisir son revolver gauche (lui aussi en portait un de chaque côté), et malgré les effroyables secousses de cette course affolée à travers la plaine, ses doigts n'avaient pas lâché son arme. Il fallut les briser pour la lui arracher. Le hasard voulut que nous assistâmes à cette mort de notre ennemi. Je ne puis mieux vous expliquer la métamorphose accomplie en nous par cette terrible première année qu'en vous disant que cette exécution sommaire nous laissa indifférents. Bob ne fut regretté que par une seule personne, une femme-bandit, qui tenait un hôtel à Custer et dont il était l'amant. Cette créature était d'une adresse à la carabine bien autrement remarquable que celle d'Herbert. Je l'ai vue, non pas une fois, mais dix, percer une gourde à cent mètres en envoyant sa balle par le trou déjà préparé pour le bouchon, sans effleurer seulement le rebord. On remarquait dans chaque chambre de son hôtel l'inscription suivante, tracée par elle-même en énormes caractères rouges : « *Don't lie on the bed with your* « *boots on. Don't spit on the blankets. Be a man...* — Ne « vous couchez pas sur votre lit avec vos bottes. « Ne crachez sur les draps. Soyez un homme... » Elle avait commis plusieurs meurtres, et, avec ses habits d'homme et ses éternelles imprécations, elle était la digne compagne de Bob, qu'elle eût certai-

nement vengé, si elle avait connu ses assassins. Mais les entreprises de ce genre s'exécutaient la face cachée par un masque ou par un mouchoir, comme je vous l'ai déjà dit à propos des arrêts de trains. — Vous pouvez d'ailleurs le constater par tous les faits divers des journaux. — Cette justice sommaire valait mieux que la justice légale, telle que nous la connûmes ensuite, avec ses magistrats et ses avocats. Ils nous coûtèrent beaucoup plus cher que des comités exécutifs du genre de celui qui nous avait débarrassés de Yorkey Bob, et, somme toute, cette justice officielle fut aussi beaucoup moins juste.

. . . .

« A la suite de cette nouvelle expérience, nous résolûmes de vivre de plus en plus sur notre *ranch*. N'allant plus dans les villes que par exception, et de loin en loin, nous finîmes par n'avoir d'autre société que celle des *cowboys,* des *grangers* et des *miners*. Tous les habitants de la Prairie se distribuent dans ces trois classes. Elles se ressemblent par une égale aversion pour la vie civilisée, par l'énergie de leurs entreprises et par l'habitude du péril. Leurs ambitions diffèrent au point de les rendre ennemies par moments. Elles ont chacune leurs héros, dont la légende va se répétant et se compliquant sans cesse. Buffalo Bill est celui des *cowboys,* Mackay celui des mineurs, Lincoln celui des *grangers* à cause de ses commencements. Elles forment l'avant-garde de l'Amérique, entre la marée montante de l'immigration, d'une part, et de l'autre les derniers Peaux-

Rouges. Elles la formaient plutôt, à l'époque toute récente, et pourtant lointaine, dont je parle. Car chaque année les Indiens reculent et disparaissent, les territoires vides se peuplent. Dans un quart de siècle, si je dure jusque-là, je verrai certainement se dresser d'immenses cités dans cette Prairie que j'ai connue si vaste et si libre.

« La limite des réserves Indiennes, — voilà aujourd'hui encore le domaine propre des grands *ranches*. Le *Home-Ranch*, avec ses maisons en bois et ses écuries en terre, s'élève près d'une source. Une vingtaine d'honnêtes bandits vivent là, sous l'autorité d'un chef, d'un *foreman*, le plus fort et le plus adroit d'entre eux, naturellement. Je ne dis pas le plus courageux. Ils le sont tous à un égal degré, sans quoi ils ne mériteraient pas d'être des *cowboys*. Cinquante mille chevaux, vaches ou bœufs, errent en liberté sur les pâturages de l'oncle Sam, que ces garçons passent l'année à compter, à marquer, et à expédier sur Chicago par chemin de fer. Ce n'est pas un travail commode que de conduire ainsi à travers la Prairie un troupeau de trois à quatre mille bêtes. Des cavaliers précèdent la marche, d'autres surveillent les flancs, d'autres ramassent les traînards. Il faut éviter les voies ferrées, où des paniques se produisent, irréparables. Revenant du Colorado, d'où je ramenais trois cent cinquante chevaux, il m'est arrivé de déboucher sur une ligne, au moment où un train passait. Nos che-

vaux n'avaient jamais vu de locomotive. Une terreur les saisit qui les emporta de tous côtés dans une circonférence de cent milles. Il me fallut cinquante-cinq jours pour les réunir à nouveau. D'autres fois, c'est un orage qui s'élève, — une de ces tempêtes de la Prairie, pareilles à des cyclones. L'énorme masse vivante est réunie en un seul groupe autour duquel tourbillonnent les *cowboys* au galop. Il s'agit de mettre en rond les bêtes littéralement affolées par le tonnerre et les éclairs. On y réussit à coups de revolver tirés par dizaines sous les mufles dressés. Si ce mouvement giratoire était brisé, le colossal troupeau, fonçant d'un seul côté, — jadis les bisons sauvages faisaient ainsi, — briserait, foulerait, comme autant de pailles, les hommes et les chevaux.

« Un pareil métier dans un pareil milieu veut des hommes d'une énergie invincible et décidés à tout. Autant dire que la composition d'une équipe dans un *ranch* ressemble à celle d'un bataillon dans la Légion étrangère de France. Le rebut du monde civilisé se trouve échoué là. A *Fer de Lance,* nous avions un cuisinier Allemand, un *cowboy* Italien, deux *cowboys* Français, et, parmi les Américains, des déclassés tels que Billy, le fils d'un pasteur de Chicago. Ce dernier nous faisait rire aux larmes, le soir, en nous racontant les souvenirs de son adolescence, passée tout entière dans un de ces collèges mixtes qui font chez nous l'objet d'études sérieuses de la part d'écrivains venus ici en mission.

J'eusse voulu qu'un de ces graves constructeurs d'articles écoutât Billy nous décrire la classe de dessin, et ses voisines occupées à crayonner de magistrales académies masculines, tandis que lui-même se livrait de préférence à la reproduction de l'anatomie féminine! Il y avait aussi parmi nous des personnages énigmatiques qui ne parlaient jamais de leur passé : un autre Français par exemple, dont, encore aujourd'hui, j'ignore le vrai nom. Il se faisait appeler Jean Bernard. C'était le plus habile lanceur de lasso de la Prairie. Il avait réellement, lui, la passion, presque la folie du danger. Un jour, et pour être sûr de ne pas lâcher un cheval indompté, il s'attacha les poignets aux rênes par des nœuds coulants, et le voilà parti à fond de train. Il eut les deux bras cassés à deux endroits et il y serait resté, si Herbert n'avait arrêté le cheval d'une balle dans les poumons. Je n'ai pas su davantage le nom d'un Hollandais que l'on appelait Frank tout court. Ivre de whiskey, un soir, dans une petite ville de l'Ouest, il s'avisa de chasser de l'hôtel une vingtaine de voyageurs en les menaçant de son revolver. Il se barricada dans la maison, où il soutint un siège en règle. Le thermomètre marquait vingt degrés au-dessous de zéro, en sorte qu'ayant voulu continuer de boire pour se réchauffer, il tomba enfin derrière la porte, comme une bête écrasée. Cette extravagante équipée s'acheva de la sorte, et ne coûta pas une goutte de sang. Frank l'eût payée cher, s'il n'eût été, à jeûn, le meilleur garçon du monde, et surtout l'intime ami d'un autre personnage, qui

jouissait d'une autorité légendaire, le comte de La Chaussée Jancourt. Ce gentilhomme belge, perdu de vue depuis longtemps par sa famille, me rencontra un jour au fond de la réserve Indienne. Il était à cheval avec ses deux femmes, deux véritables *squaws,* qui l'escortaient, à cheval aussi, et le fusil sur l'épaule comme lui. Il me dit, avec une expression de vanité bien singulière dans de pareilles circonstances : « Vous êtes le Français de *Fer de Lance.* « Moi, je suis le comte de La Chaussée Jancourt, ba- « chelier ès-lettres et ès-sciences... » Il avait la mine d'un détrousseur de grands chemins. Je me gardai bien de manifester le moindre étonnement. Ces trappeurs tirent tous avec une dextérité infaillible. Mais l'apparition de ce bachelier entre ces deux sauvagesses, vêtu de peaux et la face aussi tannée, aussi jaune que celle de ses compagnes, m'a poursuivi longtemps. « En arriverai-je là ?... » songeais-je, et cette étrange issue de mon aventure de l'Ouest ne me paraissait ni impossible, ni même redoutable, tant je me sentais envahi, enlacé, intoxiqué chaque jour davantage par le charme de cette vie primitive et libre, et je me répondais gaiement : « Pourquoi « pas ?... »

« Oui, un charme !... C'est encore aujourd'hui le seul mot — en le prenant dans son ancien sens — qui me vienne pour exprimer l'espèce d'ensorcellement que cette existence exerçait sur moi. Elle l'exerce toujours à travers les années. Quand je

cherche à démêler les raisons de ce tout-puissant attrait, je trouve d'abord, sentiment bien étrange dans une contrée où les revolvers partaient tout seuls, que jamais je n'ai vécu de jours où j'aie eu moins peur de l'avenir. J'ai connu là une espèce de sérénité, je dirai presque de sécurité incomparable. J'avais la pleine conscience de mon courage et de ma force. Je savais mes *cowboys* aussi fidèles que des mamelouks. Ces désespérés se découvrent, pour la plupart, une fois échappés à leur passé et à la civilisation, des vertus profondes d'honneur personnel. Un *ranch* m'avait-il prévenu par la poste, comme c'est l'habitude, que telle ou telle jument avait été aperçue à deux cents milles de *Fer de Lance?* Je n'avais qu'à faire venir Frank par exemple, et à le prier — on n'ordonne jamais dans l'Ouest — d'aller me chercher la bête égarée. Il me promettait qu'il la ramènerait et je ne me préoccupais plus de rien. Il partait avec trois chevaux de selle, sa couverture imperméable, son revolver à six coups. J'étais sûr de le voir reparaître, un ou deux mois après, et la jument avec lui. — Il m'avait donné sa parole. — Où avait-il couché pendant ce temps-là? Comment avait-il vécu? Je ne pensais même pas à me poser ces questions. Avec des hommes de cette trempe, j'avais perdu le sentiment de l'impossible. Je l'avais perdu pour moi-même, tant la fougue de la jeunesse, entretenue par le plein air et par une complète pureté, surabondait dans mon être. Les mœurs étaient violentes jusqu'au tragique dans cette exis-

tence, et dures jusqu'à la rudesse. Elles n'étaient pas corrompues et la continence y était la règle. Il arrivait bien que les *cowboys*, leur paie une fois touchée, se rendissent en troupe dans quelque village de frontière, pour y chercher une misérable vendeuse d'eau-de-vie et d'amour. Mais ces orgies étaient rares, et ces maisons de débauche, où ces garçons attendaient leur tour par douzaine dans le salon d'en bas, n'étaient point pour nous tenter. La rencontre d'une femme était si extraordinaire dans la Prairie, que les chevaux faisaient des sauts de deux mètres à la vue d'une jupe, et d'ailleurs l'excessive dépense physique ne permettait guère à l'imagination de s'exalter. La fatigue des muscles abolissait tout le système nerveux. Pour ma part, mon détachement de la vie passionnelle était si total, que je ne pouvais même plus reprendre les romans de Maupassant et les vers de Musset, adorés autrefois. Ces pages me paraissaient décrire des façons de vivre et de souffrir, invraisemblables et inconcevables. Je sentais en revanche grandir chez moi, au cours de mes chevauchées solitaires, une espèce de poésie intérieure, faite d'une communion profonde avec la nature, et intraduisible par des mots. Je m'animalisais avec les bêtes, ou elles s'humanisaient avec moi, comme vous voudrez. Je comprenais maintenant le langage des chevaux, qui parlent avec les oreilles et les naseaux, des vaches qui parlent avec les yeux, le front, la queue surtout, des chiens qui parlent avec tout le corps et dont la pensée change si vite qu'on a peine

à la suivre. J'engageais avec ces êtres, jadis muets pour moi, de véritables dialogues de signes. C'était un dialogue plus sublime et plus intime que j'engageais aussi avec l'Être immense, auteur de toutes choses et de toute créature. Lorsque au lever du soleil, assis en selle et prêt à repartir, je contemplais la Prairie onduleuse à perte de vue, — telle une mer immobilisée par un jour de faible brise, — j'éprouvais une ivresse sacrée, un ravissement extatique de vivre, de me sentir fort, d'avoir à moi cet horizon de lumière et de solitude. Presque involontairement cet appel me jaillissait des lèvres : « Notre Père, qui êtes aux cieux... » Je remerciais Dieu pour le don béni de la vie, pour la beauté de son œuvre visible, pour les faveurs de ma destinée, avec un frémissement de toute mon âme, que je n'avais jamais connu auparavant, que je n'ai jamais connu depuis. Après ce que je vous ai raconté tout à l'heure, je serais mal venu de prétendre que de pareilles effusions fussent générales chez les brutaux compagnons parmi lesquels je me trouvais jeté. Pourtant, ils la sentaient à leur manière, cette présence de Dieu, plus voisin, semble-t-il, dans la vierge nature. D'où venait l'espèce de hauteur de cœur qui apparaissait sans cesse chez les meilleurs d'entre eux, leur fidélité dans la promesse, leur solidité d'amitié, leurs vertus d'endurance et de loyauté, sinon d'une influence analogue à celle que je subissais plus consciemment ? En tout cas, c'était ma manière de sentir à moi, et je n'aurais pas donné une idée

exacte de ma vie d'alors, si je n'avais pas rapporté ces émotions aussi, à côté des autres.

. . . .

« Quand vous avez galopé des mois et des mois sur la Prairie, votre libre domaine, un jour vient où, passant près d'une source connue, vous remarquez sur le sol un renflement qui n'y était pas la veille. Tout auprès se profile un squelette de chariot. Une charrue, quelques instruments de culture et deux ou trois rosses étiques attachées à un piquet attestent qu'un immigrant est là, avec sa pauvre fortune. Vous poussez votre cheval de ce côté, et à vos vigoureux *hellos,* vous voyez se rabattre une couverture qui cachait un trou creusé dans la terre. Une tête d'homme émerge, et, par derrière, des têtes d'enfants. Au fond se dessine le visage craintif et fatigué de la mère. C'est un *granger*. Il aura passé là, l'automne dernier, à cheval. L'endroit lui aura plu. Il est allé chercher dans l'Est sa famille, sa fortune, et le voici. Ce trou de douze à quinze pieds dans la terre les abritera tous, jusqu'au jour où il aura construit son *log-house.*

— « Hello! Étranger, » dit-il, « d'où venez-vous? »

— « Et vous, mon ami? C'est plutôt vous qui êtes étranger. »

— « Je viens de Nebraska, où il y avait trop de monde pour mon goût. Ici, je serai mieux... »

« Le *cowboy* fait la grimace. Un *granger* ce n'est rien. Mais demain ils seront dix, après-demain cent, dans un an des milliers. Pourtant il descend de cheval et les deux hommes commencent de causer, froide-

ment d'abord, puis amicalement. Le *cowboy* indique à l'autre les meilleures chasses. Tous les deux, accroupis, taillent avec acharnement de petits morceaux de bois. La femme reste cachée au fond du trou.

« Que j'en ai vu se dresser sur la Prairie de ces taupinières humaines! Ces hardis pionniers d'avant-garde n'arrivent jamais d'Europe. Ce sont au contraire des Américains des États-Unis ou du Canada, que l'immigration Européenne a chassés vers l'Ouest libre. Demi-cultivateurs et demi-chasseurs, maigres et taciturnes, bronzés comme des Peaux-Rouges, à peine moins sauvages, ce qu'ils fuient c'est la vie civilisée, c'est la ville et c'est l'industrie. Ils précèdent l'armée des défricheurs et ils ne gênent guère les *ranches* d'élevage. Seulement un jour arrive où d'autres les imitent. Les meilleurs pâturages sont occupés. Partout se dressent des haies où se mutilent les chevaux des *ranches*. Ces gens s'emparent de toutes les sources. Il n'est pas rare de voir au printemps leurs vaches entourées de cinq ou six veaux, — richesse peu surprenante lorsqu'on habite tout près d'un *ranch* de cinq mille bestiaux. Enfin ils ne se gênent guère pour se nourrir de toute façon aux dépens du puissant voisin. Tant et tant que le *foreman* arrête un jour leur expulsion. Parfois ses *cowboys* recourent aux menaces, parfois au feu. Le plus souvent ils se contentent d'emmener dans la nuit le troupeau du *granger* à cent milles plus loin. Le malheureux se réveille au matin ruiné. Il comprend et il se résout à déguerpir, ou bien il part à

la recherche de ses animaux, une recherche qui ne finit jamais. Les procédés paraîtront peut-être un peu sommaires, mais il ne faut pas oublier que l'Ancien Testament sert de règle à l'Ouest, et les nouveaux venus doivent s'y soumettre. Ensuite, quand il s'agit pour un *ranch* de vie ou de mort, c'est un cas de légitime défense, et les moyens de ce genre sont permis. Du moins, ils me semblaient tels, quand j'étais là-bas. Du jour où le nombre des arrivants augmente par trop, le ranch en effet n'a qu'à céder et à se rapprocher des Montagnes Rocheuses. Il a joué son rôle d'avant-garde, et il va le recommencer, aussi loin que possible de tout *granger,* et aussi près que possible des Indiens.

« L'Indien, lui, n'est l'ennemi du *cowboy* qu'aux temps où la hache de guerre est déterrée. Elle faillit l'être, quelques mois après notre arrivée. Le *foreman* d'un des ranches avait semé sur la Prairie des quartiers de viande remplis de strychnine pour empoisonner les coyottes. Deux Sioux en mangèrent et moururent dans d'affreuses convulsions. Par bonheur, le *foreman* était l'ami de Sitting Bull, le héros du massacre du général Custer et d'un régiment de cavalerie. Ce dernier empêcha sa tribu de se soulever. A *Fer de Lance* nous nous trouvions sur la frontière de la réserve de ces Sioux du Dakota. Ce nous était un voisinage bien utile à l'époque où s'inscrivaient les taxes du comté. Nous faisions passer sur cette réserve les trois quarts de nos troupeaux,

et nous pouvions, en tout honneur, ne déclarer qu'un nombre très restreint d'animaux. J'expliquerai, plus tard, comment cette apparente indélicatesse n'était qu'un moyen trop légitime d'échapper au brigandage légal. Les Indiens se prêtaient complaisamment à cette ruse, ayant eux-mêmes beaucoup à souffrir du vol des agents gouvernementaux. Et puis, ce qu'ils redoutent, ce n'est pas le cavalier libre qui vit sur la Prairie, comme ils y vivent. C'est le colon et c'est l'ingénieur. J'ai beaucoup connu moi-même ce Sitting Bull, qui, entre parenthèses, s'étant rendu, avait reçu de l'État une maison. Il couchait toujours devant la porte, au dehors. Il n'avait jamais dormi sous un toit. Le jour où le sifflet de la première locomotive résonna dans les échos des Black Hills, je me trouvais avec lui sur une éminence. Il regarda longtemps l'étrange machine, puis il s'accroupit à terre, la tête dans ses mains. Deux heures après, comme je revenais auprès de lui, je le revis dans la même posture.

— « Sitting Bull est vieux, » fut sa seule réponse à mes questions. « Il voudrait être avec ses pères, de l'autre côté de la mort... »

« Il me fut impossible de lui arracher ce soir-là une autre parole. Avait-il deviné que ces deux rails, posés à perte de vue sur la Prairie, allaient apporter à sa tribu, dans ce dernier coin reculé de son indépendance, la civilisation et, par suite, la fin certaine? Je le crois. C'était un grand chef, et il ne tarda pas à réaliser son vœu. Il fut tué, lors du soulèvement

de 1891, et je lui souhaite toute tranquillité « de l'autre côté de la mort ». Lorsque je pense aux Indiens que j'ai connus là-bas, c'est son rude visage à la mâchoire si longue qui me revient tout d'abord, et celui d'une jeune femme, une Utah, rencontrée avec son mari aux environs de *Salt Lake City*. Ils me demandèrent du tabac et ils dévorèrent mes cigarettes, contenant et contenu. Le guerrier, mécontent d'elle, allait la tuer dans quelque endroit écarté. De fait, elle ne reparut jamais. Quoique je ne soupçonnasse pas alors le dessein de l'Ute, je me suis toujours reproché de n'avoir pas continué mes explorations en leur compagnie, de gré ou de force. L'idée m'en avait traversé la tête, par une sorte de pressentiment. J'aurais sans doute sauvé la vie à cette enfant. Sa pauvre figure, aux grands yeux doux, résignés d'avance, m'a poursuivi des années.

. . . .

« De telles rencontres sont rares, je l'ai déjà dit, et fort heureusement, car si les rivalités du sexe exaspéraient encore la férocité des querelles de jeu ou de boisson qui jonchent les *saloons* de cadavres, toute la Prairie serait bientôt dépeuplée. Une tentation n'est pas rare, en revanche : celle des mines d'or ou d'argent découvertes tout d'un coup dans votre voisinage. Vous apprenez la nouvelle par un passant. Vous n'y croyez pas. Elle se confirme. Vous vous souvenez d'avoir causé avec l'homme à qui est échue cette aubaine. Il cherchait sa mine depuis des années. Vous vous êtes moqué de lui, comme les

autres, et le voilà millionnaire. Des exemples analogues s'offrent à votre pensée et vous vous dites : « Pourquoi n'essaierais-je pas aussi?... Qui sait?... « J'aurais peut-être la même chance?... » C'est la première attaque de la fièvre de l'or. Cependant le travail du *ranch* vous rappelle à la réalité. Vous avez des chevaux et des bœufs à vendre. Il vous faut galoper des milles et des milles. L'accès s'en va. Quelques semaines plus tard vos *cowboys* causent autour du feu. Vous les écoutez. Ils s'entretiennent d'un autre mineur qui a découvert un autre filon. Vous êtes repris du même insensé désir d'aller, vous aussi, chercher cet or qui vous environne, qui se cache ici et là, tout autour de vous, sous vos pieds peut-être. Après quelques accès, la fièvre est la plus forte. Vous prenez un matin votre revolver, du lard, de la farine, et vous partez à travers les rochers, les yeux à terre, l'esprit, le cœur, la volonté à terre, dominé, traîné, hypnotisé par ce mot magique, et que vous vous répétez à vous-même sur les mauvais chemins, sous le soleil brûlant ou sous la neige : « de l'or, de l'or, de l'or!... » C'est une contagion de folie à laquelle bien peu échappent. J'en fus empoisonné comme les autres. Cet équipement du chercheur d'or, je l'ai pris à mon tour, et je suis allé. Un de mes *cowboys* venait de découvrir une mine d'argent et de la vendre dix mille dollars. C'est au lendemain de cette vente que je succombai. Je me vois encore m'engageant dans les défilés de la montagne, et fouillant, fouillant indéfiniment les pierres du regard, des

mains, de la pointe d'un pic. Les milles succédaient aux milles et les rochers aux rochers. Tout avait disparu devant le mirage de l'or : la fatigue et l'appétit, le sentiment de mes devoirs envers mon *ranch* laissé derrière moi, et ma dignité d'homme. Demain, je trouverai ! Demain, encore demain !... Pendant six jours, j'allai de la sorte. J'étais en proie. Au matin du septième jour, comme je faisais ma prière, négligée durant cette infernale semaine de possession, Dieu me fit la grâce de m'ouvrir les yeux sur mon égarement. Si je parle avec cette solennité, c'est à dessein. J'ai connu, je connais encore de bien belles intelligences, de bien grandes énergies qui s'usent lamentablement au fond des déserts, à la poursuite de cet or, sans qu'aucune déception, aucun raisonnement, aucune épreuve les guérisse de leur hypnotisme.

« Hopkins, un de ceux-là, me racontait les semaines qu'il avait passées, vivant de lard froid entre des fissures de rochers. La moindre fumée eût donné l'éveil aux Indiens qui battaient la Prairie en tout sens, à la recherche de son scalp. Il n'en avait pas moins continué, avant, pendant et après, sa chasse chimérique. Lorsque je l'ai connu, il ouvrait une mine nouvelle. Son puits descendait déjà à trente pieds : « Quelle mine riche ! Il y a des millions là-
« dessous, des millions comme ceux de Mackay dans
« la Bonanza... Il me manque des capitaux pour déve-
« lopper le filon. J'ai écrit à Chicago, ils vont venir... »
Pauvre vieux Hopkins ! Il les voyait, ses millions. Il

les touchait. Il les comptait. Il allait être riche, riche. Il aurait des machines géantes qui broieraient le métal, jour et nuit. Quel ravissement sur cette maigre et hâve figure, qui semblait avoir pris les tons de l'or à force d'y rêver, tout usée et creusée par les privations et la souffrance, et au milieu brûlaient deux yeux de flamme, des yeux de croyant et de visionnaire. Le vent de l'Ouest soufflait fort au travers de la misérable masure, dont le toit disjoint abritait ses rêveries. Et moi, qui avais connu un moment cette même fièvre, j'ai eu pitié de sa folie, et je suis parti doucement pour ne pas le rappeler à la réalité.

« Si les mineurs ne découvrent pas souvent des mines pareilles à celle de la Bonanza, ils ramassent du moins dans leurs *placers* un peu de poudre d'or, et s'ils mettaient de côté leurs bénéfices, à la manière des paysans Français, ils vieilliraient dans l'aisance. Mais l'Ouest n'est pas le pays des caisses d'épargne et des petits rentiers. C'est celui des aventuriers, des joueurs et du tout ou rien. Les chercheurs d'or n'ont pas plus tôt quelques centaines de dollars, les *cowboys* ont à peine reçu leur paie, que les uns et les autres vont dépenser cet argent dans la ville du voisinage, à cinquante, à deux cents milles. Pour nous, une fois l'an, nous nous rendions à Deadwood, et nous nous offrions le luxe de la loge unique du *Gaiety Theatre*. On y était peu confortablement, attendu que les spectateurs de l'orchestre applaudis-

saient les beaux passages, en fusillant à coups de revolver les peintures étranges du plafond. Or, j'étais payé pour savoir avec quelle facilité une balle s'égare de son but. Cette loge exerçait un attrait prestigieux sur les horribles danseuses importées de Chicago, qui nous assassinaient d'œillades, tout en exécutant leurs ronds de jambes. Quand nous leur avions lancé sur la scène un nombre respectable de dollars, elles montaient pour nous embrasser, selon la coutume, et surtout demander une bouteille d'un soi-disant Champagne qui coûtait trente francs. — Il valait bien trente sous! — Souvent un *cowboy* facétieux les enlevait au lasso dans leur passage de la scène à notre loge, et c'était parmi le public une explosion nouvelle d'applaudissements, accompagnée d'une nouvelle fusillade, dans une atmosphère si chargée d'alcool qu'il semblait que les allumettes, en mettant le feu aux cigares et aux pipes des habitués, dussent du même coup faire flamber cette salle, comme un énorme bol de punch.

« C'est entre des plaisirs de cet ordre et leur travail de forçats à la chaîne, qu'oscille toute la vie des mineurs, de ceux au moins qui sont de bonne foi dans leur illuminisme. D'autres, plus intelligents et plus rusés, arrivent à la très grande fortune par des procédés de filouterie dont l'ingéniosité exigerait des volumes. Je me contenterai de raconter l'aventure d'un certain Parker qui, en 1885, vendit une mine deux cent mille dollars comptant, à Frissel et Cᵒ, de grands banquiers d'une des grandes

villes de l'Ouest. Parker avait fusillé son *placerclaim* sur une longueur de deux milles avec de la poudre d'or. Il avait enfoui dans ces sables plus de dix mille dollars. Jamais capital ne rapporta pareils intérêts. Sur le rapport de deux savants, hommes graves, arrivés tout exprès de Boston, la mine ainsi « salée » fut reconnue pour être d'une incalculable richesse. Frissel et Cᵒ s'estimèrent heureux d'acquérir ce trésor contre le chèque d'un million de francs que Parker demandait. Les savants retournèrent à Boston, grassement payés. Parker récompensa non moins généreusement les notables dont le témoignage avait confirmé l'existence du placer. Les plus honnêtes s'étaient contentés de se taire. — « Qu'il se défende!... » Voilà le mot que chacun dit dans la Prairie, à deux pas du malheureux qu'on détrousse. Comme Frissel et Cᵒ ne se sont jamais plaints, il est probable qu'ils n'attendent qu'une occasion pour revendre le ruisseau, fusillé d'or, le double ou le triple de ce qu'ils l'ont payé, à une société qui répandra elle-même les actions à grand renfort de réclame parmi les gogos Européens. Le tout finira par une faillite où les faibles pâtiront. C'est la loi de la vie, telle que la conçoivent les Américains. Quant à Parker, cet admirable *bluff* lui a donné plus de prestige encore que de fortune. Il est maintenant un des citoyens les plus influents d'Omaha : — « *So smart a man!...* » — en passe de devenir sénateur. Il possède dans une ville nouvelle quatre blocks entiers de maisons, et il a sans doute

oublié sa propre fourberie, comme aussi ce damné Français, Sheffield, qui lui envoya un jour une balle de son colt 44 dans la cuisse, comme il vomissait en public contre les femmes de France toutes les turpitudes qu'il prétendait avoir apprises à Paris. J'avais visé bas exprès, ne voulant pas tuer mon homme, qui, lui, m'envoya sa balle au ras de l'oreille.

. . . .

« Trois mois plus tard, ce coup de pistolet faillit me coûter cher. Parker, qui m'avait perdu de vue après notre altercation, me rencontra un jour dans les rues de Custer City. Il me fit arrêter immédiatement sous l'inculpation de coups et blessures. L'affaire alla d'abord devant le juge de paix, un certain Richardson, qui se trouvait être mon épicier. Je lui devais plus de deux cents dollars. En outre, j'avais appuyé son élection. Je fus honorablement acquitté par une ordonnance ainsi libellée : « Attendu que « les sentiments du défendeur ont reçu une blessure « plus cruelle que la jambe du demandeur... » Dans d'autres conditions, j'aurais dû verser entre les mains de ce même juge une forte somme qu'il eût partagée avec Parker, et cette hypothèse m'amène à parler de ce qui domine toutes les affaires et entrave tous les succès dans cet Ouest naturellement si libre et si riche : l'implacable, l'acharné combat contre l'argent de l'étranger, et en particulier sous deux formes que nos préjugés Français nous font considérer comme des protections, les taxes et la justice.

« L'élevage des bestiaux et celui des chevaux rapportaient de mon temps trente pour cent net sur la Prairie. De bons pâturages, aussi déserts qu'il est possible, où, nouveaux patriarches, nous laissions croître et se multiplier d'innombrables troupeaux, — des *cowboys* résolus, qui n'hésitaient jamais à brancher haut et court un voleur d'animaux, ou à repousser par la force les *grangers* et les Indiens, — voilà qui nous aurait assuré soixante pour cent de nos capitaux s'il n'avait fallu compter avec ces deux sangsues. L'impôt sur le capital fait le principal revenu des États. Les déclarations tendent naturellement à le réduire, et il serait difficile de compter le nombre de faux serments donnés chaque année au printemps dans les Territoires de l'Ouest. Une commission spéciale siège ensuite, qui rectifie à son gré les trois quarts de ces déclarations. Ses arrêts se fondent sur les dénonciations anonymes qui abondent, là comme ailleurs, et principalement sur la couleur politique du contribuable. Si c'est un ami, ses déclarations sont admises du coup. Si c'est un ennemi, son estimation est doublée, triplée, quadruplée. Ensuite, il s'agit de verser par surcroît cinq à dix pour cent de ce montant, selon le déficit à combler, autant dire d'après le nombre de trésoriers qui se sont succédé à la caisse du comté. Que peut devenir un étranger qui, n'étant inféodé à aucun parti, est écorché par tous? Il ne lui reste qu'un espoir : la difficulté pour les vérificateurs de dénombrer les

troupeaux. Nous avions à *Fer de Lance* un étalon arabe qui devenait, au milieu de son haras sauvage, une véritable bête féroce. Il avait à moitié tué un passant inoffensif qui traversait la Prairie, non loin de ses pâturages favoris. Ces étalons attaquent avec les dents et les pieds de devant toutes les personnes qu'ils ne connaissent pas. La terreur répandue par cet animal nous préservait du recensement. Force était aux assesseurs de s'en rapporter à ma parole. Pour ne pas me parjurer, je faisais, comme je l'ai dit, passer mes hordes sur la réserve Indienne, à l'époque de la prestation de serment, et il ne me restait à déclarer qu'un nombre très restreint de bêtes. Malgré cette précaution, nos impôts s'élevaient à des chiffres si considérables qu'ils nous mangeaient la moitié de nos bénéfices. Car trois fois, durant ma vie de *cowboy,* le trésorier du comté disparut avec la caisse, si bien qu'il nous fallut, en fin de compte, payer des douze et des quinze pour cent de surplus, afin d'équilibrer le budget. Avais-je raison d'affirmer que la fraude en matière d'impôt devient alors un cas de légitime défense?

« Les *ranchmen,* comme on pense, ne s'en font pas faute. Je me rappelle encore la physionomie de Fyffe, le trésorier de 188., aujourd'hui au pénitencier, quand le *foreman* de la Compagnie Anglo-Américaine vint solennellement déclarer qu'à la suite des rigueurs de la saison, il ne lui restait plus qu'une seule vache laitière. Or la Compagnie possédait au delà de trente mille têtes. Il faut ajouter que

ledit *foreman* avait, lui aussi, abusé ce matin-là des *corpse-revivers*. Fyffe fut pétrifié d'admiration devant une pareille audace : « *What a pluck' !...* » s'écria-t-il, et il commença par admettre cette étonnante déclaration. Puis un fort pot-de-vin offert par une Compagnie rivale le fit revenir sur son premier avis, et d'un trait de plume il grossit l'estimation vingt mille fois, ce qui lui valut, de la part des *cowboys*, un simulacre de lynchage où il faillit laisser sa vilaine peau de concussionnaire.

« Comment se défendre contre des personnages de cette intégrité de conscience ? A qui en appeler ? A la justice ? Chaque petit village de l'Ouest compte en effet, à côté de ses deux ou trois généraux et de ses trente ou quarante colonels, un nombre égal d'avocats. Ah ! Ces avocats ! Le fléau des pays de magistrature élue ! Les pieds en l'air, le cigare aux lèvres de sept heures du matin à neuf heures du soir, ils ruminent les procès possibles. Pas une querelle, pas un différend, pas une parole un peu vive dont l'écho ne leur parvienne, et ils se précipitent chez vous pour vous offrir des services gratuits avec la perspective alléchante d'une grosse indemnité. Vous acceptez. La procédure commence. Bientôt l'embrouillement est tel que personne n'y comprend plus rien. Alors votre avocat vous prévient, l'œil larmoyant, la mine longue, que votre procès est perdu. Il vous en donne les motifs, qui sont exactement le contraire de ceux qu'il avait mis en avant

pour vous engager dans ce mauvais pas. Afin de mieux vous convaincre, il vous amène secrètement chez le juge, qui confirme les propos de l'estimable avocat. Pourtant une conciliation est possible. Vous y souscrivez pour sortir de cet enfer. Coût, deux cents, trois cents, mille dollars, suivant votre fortune. Le montant est partagé fort équitablement entre les deux avocats et le juge. J'ai vu un de nos compatriotes, coupable d'avoir exécuté un bandit qui lui avait le premier tiré dessus, ne pouvoir obtenir le plus juste des acquittements qu'en versant vingt mille dollars...

« Vous vous indignez, n'est-ce pas? Moi aussi, je me suis indigné jadis contre cette effroyable absence d'honneur professionnel. Elle souffre pourtant des exceptions, mais très rares, et, à force de la rencontrer, on s'y habitue, comme à la pluie en automne et à la neige en hiver. Il en est des magistrats dans ces petites villes de l'Ouest, comme des médecins et des dentistes. Encore quelques anecdotes avant de conclure. Herbert nous revint un jour d'Omaha, où il était allé se faire soigner les dents, la bouche perforée de petits trous que l'opérateur lui avait creusés après l'avoir endormi. Il y est retourné, tant il souffrait, et il s'est fait aurifier ces cavités, à dix dollars l'une!... Un de mes *cowboys* dépérissait à la suite d'un traitement prescrit par un docteur qui lui avait diagnostiqué une maladie d'estomac. Il lui fallait prendre un paquet par jour d'une poudre qui nous parut suspecte. Nous la fîmes analyser, et nous

apprîmes ainsi que ce prétendu remède avait pour but de prolonger l'indisposition du malheureux. Il avait déjà versé plus de cent dollars entre les mains de l'empoisonneur, — son gain de deux mois!... Ces laideurs morales, et des centaines d'autres que je vous épargne, sont la conséquence forcée du formidable conflit d'énergies et d'ambitions déchaîné sur la Prairie. Je me rendais compte de cette nécessité, alors même que j'en souffrais le plus. Quand nous nous heurtions à quelque barbarie trop forte, nous nous citions l'un à l'autre, Herbert et moi, une pittoresque annonce où nous voyions le symbole de cette civilisation commençante. Nous l'avions lue dans une gare, à l'époque d'une grève d'employés de chemins de fer : « *Passenger, this line is boycotted.* « *You'd better buy an insurance ticket, as this train will* « *be run by a green engineer...* — Voyageur, cette ligne est en interdit. Vous feriez bien d'acheter un billet d'assurance, car ce train sera conduit par un ingénieur novice... » Nous la retrouvions partout dans la Prairie, la main du *green engineer,* et moi, je songeais à la France, si belle, si douce, si complète, vraie terre d'amour jusque dans ses défauts, et qu'il suffit d'avoir quittée pour apprécier le charme d'y vivre, ce qu'un Américain a si bien exprimé un jour devant moi, comme je lui demandais ce qui l'avait le plus frappé à Paris : « *Well,* » répondit-il, « *the finish of it...* — Ce qu'il y a de « fini dans cette ville... »

« ... Et je n'y suis pas revenu dans cette chère France, et je ne sais pas si j'y reviendrai jamais. Où l'on a sa famille, on a sa patrie, et la mienne est maintenant dans cette ville Canadienne, au bord de ce vaste lac, orageux comme une mer, où je suis venu réparer les pertes que la dernière insurrection Indienne a infligées au pauvre *ranch*, aujourd'hui ruiné, de *Fer de Lance*. Et voici qu'en achevant cette confession, que je peux bien appeler posthume, puisque le *cowboy* Sheffield est mort à son tour et a de nouveau cédé la place au Français Raymond, une nostalgie me ramène vers la Prairie. Je sens à quelle profondeur j'ai aimé ce désert si triste, mais si attirant lorsqu'on y a vécu des années en pleine exubérance physique, le revolver au poing, la carabine au pommeau de la selle. Je l'ai là devant moi, ma selle de *cowboy*, et je la regarde. Il me semble entendre le vent des nuits passées au dehors, qui me disait tant de paroles mystérieuses, comme aux premiers jours du monde. Je revois l'immensité du steppe, coupée çà et là par les cañons, où se cachent à midi les biches avec leurs faons, les sources tranquilles où les pumas viennent guetter les délicates, les frêles antilopes. Je sens les sabots de mon cheval froisser les hautes herbes desséchées du Dakota. Le vent m'apporte le végétal et frais arome des sauges du Wyoming. Tout ce grand pays s'étend devant moi, — pays farouche et dangereux, mais pays libre où j'ai éprouvé que, somme toute, la vie

est moins douloureuse qu'ailleurs, — pays de hautes émotions où j'ai été si près de la nature, si près de Dieu... — Je palpe de mes doigts qui tremblent le cuir tanné de cette selle, et il me faut dompter le désir fou qui me prend d'y être assis comme autrefois, de pousser de l'éperon mon hardi cheval, comme autrefois, et d'aller, d'aller plus loin, toujours plus loin vers l'Ouest, — moi, père de trois enfants... »

VIII

L'ÉDUCATION

Lorsqu'on a regardé une civilisation dans quelques-uns de ses exemplaires pleinement développés et que l'on s'est fait une idée — exacte ou inexacte — de ses qualités et de ses défauts, de sa valeur et de son insuffisance, il reste à contrôler ces idées par une expérience instituée à rebours, si l'on peut dire. Il faut essayer de regarder la formation de ces individus, hommes ou femmes, que l'on vient de voir engagés dans l'œuvre de leur maturité. Plus simplement, l'étude de la vie d'un peuple a pour corollaire indispensable l'étude des procédés que ce peuple emploie dans son éducation. La nature de l'enseignement donné par un pays à sa jeunesse est deux fois significative. Elle

révèle d'une part les conceptions que l'éducateur se fait de l'homme, partant du citoyen, partant de la nation tout entière. Elle permet d'autre part, sinon de prévoir, au moins de pressentir ce que sera l'avenir de cette nation, une fois que les enfants et les adolescents élevés ainsi seront la patrie à leur tour. Est-il possible, par exemple, de comprendre absolument l'Angleterre sans avoir compris Oxford, et l'espèce de séminaire de *gentlemen* établi là depuis des siècles ? Vous vous asseyez sur la pelouse du jardin de *New-College,* au pied des antiques remparts de la ville, — dans l'enclos de *Wadham,* près du chevet de la chapelle bâtie par la dame Dorothée, dont la statue se voit encore, raide et sévère sous les plis de sa robe de pierre, — au bord de l'étang de *Worcester,* où rêva Quincey, — dans le parc magnifique et silencieux de *Saint-John.* Vous voyez les « jeunes barbares », comme les appelait Mathieu Arnold, jouer au tennis dans ce cadre d'une beauté qui doit tout aux morts. Vous les suivez, gagnant en costume de flanelle le canot dans lequel ils vont raser les murs vénérables des anciens cloîtres, ou bien à cheval, en train de trotter le long des verdoyants cimetières partout épars dans la ville, et tout le lendemain de cette jeunesse se dévoile à vous. Le garçon qui a traversé de pareilles sensations pendant les années influençables doit être, il ne peut pas ne pas être ce que sont en effet neuf Anglais sur dix : un homme bien portant et traditionnel, capable de toutes les endurances, de toutes les audaces phy-

siques, et profondément, intimement conservateur même quand il se croit et se veut radical, respectueux du passé dans ses plus fortes ardeurs d'initiative, parce qu'il en a trop senti, trop touché le bienfait. Vous visitez au contraire un lycée Français, avec ses bâtiments à l'aspect de caserne, ses préaux étroits et sans horizon, la promiscuité de ses dortoirs, la laideur dénudée de ses études et de ses classes. Vous en faut-il davantage pour vous rendre compte que le jeune homme élevé là doit y avoir appauvri sa physiologie, exaspéré son système nerveux, désappris la joie de la spontanéité? La discipline, trop peu individuelle pour être intelligente, n'a pu que l'asservir ou le meurtrir. Il en est sorti fonctionnaire ou réfractaire, brisé ou révolté, tout voisin du bourgeois et de l'anarchiste, ces deux types également funestes du civilisé qui avorte dans la platitude impuissante ou dans l'insanité destructrice. Tel est le terme fatal d'un système de dressage, conçu à l'inverse de la nature et de la tradition par les Conventionnels, puis par l'Empereur, et de toutes leurs œuvres néfastes la plus néfaste, la plus faite pour tarir à sa source l'énergie de notre classe moyenne et sa vertu. Ici comme partout, l'éducation explique l'histoire parce qu'elle explique les mœurs.

Cette action d'une société entière sur ses écoles, puis des écoles sur cette société, n'est pas toujours aussi facile à saisir, et aux États-Unis en particulier le caractère même rend l'éducation presque
7 impossible à définir, répartie qu'elle est sur une

immense étendue de territoire et absolument dépourvue de direction centrale. L'initiative des États, celle des villes, celle surtout des individus travaillent sans cesse à modifier les innombrables centres d'instruction, éclos spontanément sur cette terre, où il semble qu'il y ait une plasticité des forces sociales analogue à la plasticité des forces naturelles dans la jeunesse de la planète. Les chances sont grandes pour que chaque maison d'éducation y soit construite sur un type différent, car chaque éducateur est vraisemblablement un homme qui a ses idées à lui et chaque élève de même. A l'époque où j'habitais Newport, je demeurai un jour tout interloqué devant cette question du nègre qui me servait à l'hôtel, — une espèce de géant noir dont j'avais jusqu'ici admiré seulement la dextérité à soulever sur la paume renversée de sa main des plateaux chargés de six à sept dîners complets :

— « Est-il vrai, monsieur, » m'interrogea-t-il, « que vous allez écrire un livre sur l'Amérique? »

— « Peut-être, » lui répondis-je. « Mais pourquoi me demandez-vous cela? »

— « Parce que j'aimerais beaucoup en avoir un exemplaire pour l'étudier cet hiver dans mon collège. »

— « Ces nègres sont si vaniteux, » me dit un New-Yorkais, à qui je racontais en riant ce dialogue, « il aura voulu vous faire croire qu'il savait lire! » Et il ajouta : — « Puisque vous collectionnez des anecdotes sur ces *Messieurs colorés,* n'oubliez pas

celle-ci. L'autre semaine, Lord B***, un très grand seigneur Anglais, voyageait au delà de Chicago. Dans je ne sais quelle station, un des employés d'un wagon Pullman s'approche de lui et lui demande : — « Vous êtes Lord B*** ? » — « Oui, » répond l'Anglais. — « Voudriez-vous me donner la main ? » reprit le nègre. Le grand seigneur crut voir dans cette phrase une humilité touchante. C'est un noble cœur et un philanthrope. Il tendit la main à ce malheureux fils d'esclave, peut-être un ancien esclave lui-même. Que fit le noir ? Après avoir serré la main du gentilhomme : — « Vous savez, Lord B***, » dit-il fièrement, « je suis un citoyen Américain, et je me « propose de dire à tous mes compatriotes que « l'aristocratie Britannique est vraiment très bien... « *that the British aristocracy is all right.* »

Mon spirituel interlocuteur se trompait. Ce n'était point par vantardise que le garçon d'hôtel de Newport m'avait parlé de son collège. J'en eus la preuve en recevant au cours de l'hiver, et dans une petite ville du Sud où il avait appris ma présence par les journaux, une lettre que je ne peux m'empêcher de transcrire dans sa naïveté, tant elle me paraît significative : — « Je vous écris quelques lignes pour vous faire savoir que j'ai réussi à entrer au collège comme c'était mon désir. J'y suis entré le 1er Janvier, et mes études marchent assez bien. *(I am getting along very nicely with my studies.)* Mon désir était de suivre un cours complet et régulier. Je ne l'ai pas pu, devant me soutenir moi-même à l'école. Je me contente

donc du cours normal et scientifique. Je ne sais pas au juste ce que je ferai l'été prochain. J'ai pensé à retourner à Newport. Mais je n'ai rien décidé. J'attends toujours un exemplaire de votre livre quand vous l'aurez fini... » Que penser de l'esprit d'un collège où un domestique d'hôtel de vingt ans passés peut s'asseoir sur les bancs, pendant six mois, entre deux saisons de service, sans que cela paraisse seulement exceptionnel? Que penser de cet homme lui-même, de ce qu'il demande à la vie, des propos qu'il échange avec ses camarades, d'une société tout entière où de pareils traits sont quotidiens? On mesure une fois de plus l'abîme qui sépare l'Ancien-Monde du Nouveau. Et pourtant la formule même que de tels détails de mœurs amènent aux lèvres de l'étranger, le : « Comme c'est Américain!... » aussitôt prononcé, atteste la reconnaissance d'un certain caractère commun à toutes les manifestations de ce singulier pays, si disparates soient-elles. Je voudrais essayer de dégager cette unité dans ce problème si complexe de l'éducation, à propos de quelques groupes de faits très nettement circonscrits. Sur le conseil de mes amis, j'ai choisi comme des types assez représentatifs, — de l'enseignement primaire, les écoles de Boston, — des Universités d'hommes, *Harvard,* — des Universités de femmes, *Wellesley,* — des établissements techniques, *West-point,* le Collège militaire, le Saint-Cyr des États-Unis. La raison de cette préférence est facile à donner. Le Massachusetts ayant été pendant des

années comme la matrice d'effigie où l'âme Américaine a pris son relief moral et intellectuel, la méthode et l'esprit de l'enseignement Américain y doivent être plus visibles. Voilà pourquoi les écoles de Boston, l'Université de Harvard et celle de Wellesley, dont j'ignore si elles sont supérieures ou inférieures à des milliers d'autres écoles et à des centaines d'autres universités, ont sans doute une saillie plus forte et plus perceptible à un passant. D'autre part, Westpoint a sur d'autres établissements techniques cet avantage qu'on y fabrique un produit humain qui doit être le même à peu près partout, car partout la guerre est la guerre et l'officier ressemble à l'officier. L'analogie des résultats à obtenir permet de comprendre mieux la différence des méthodes. Ce sont là, si l'on veut, quatre mailles un peu plus grosses du vaste tissu d'instruction jeté sur toute cette énorme contrée. A considérer comme elles sont tramées, le lecteur pourra préjuger de la durée probable et de la valeur de l'étoffe. S'il a le souci de détails plus complets, il en trouvera dans les travaux si documentés de M. de Varigny, dans les notes pénétrantes qu'a rapportées d'Outre-Mer la femme supérieure qui signe du nom de Th. Benton, enfin dans le pimpant journal de route donné voici deux ans par M. Pierre de Coubertin, *Les Universités Transatlantiques*. Sur Westpoint en particulier, M. le comte Louis de Turenne a écrit quelques pages très intéressantes dans son ouvrage : *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord*, répertoire de renseignements

sur les États-Unis, d'une richesse et d'une exactitude incomparables. Je n'ai d'autres prétentions que d'énoncer ici une hypothèse qui se raccorde aux faits amassés par ces scrupuleux observateurs et leurs pareils.

... Essayons de nous figurer un voyageur qui ne connaît absolument rien de l'Amérique et qui débarque à Boston, recommandé à un des citoyens importants de cette ville. C'est le moment de la pleine activité dans cette vieille métropole de la Nouvelle-Angleterre, et par conséquent l'hiver. Le Bostonien vient prendre le voyageur à l'hôtel, dans un traîneau qui glisse lestement sur la neige gelée. Sa première action est de le conduire, avec un orgueil justifié, vers ce parc central qui s'appelle le *Common* et qui présente cette particularité, rare aux États-Unis, de dater de 1636. Puis il le mène, par un lacis de rues dont l'entre-croisement atteste aussi la vétusté relative, vers le *Old State house,* qui servit de théâtre au *Boston massacre,* — vers le musée où se trouvent à côté d'une merveilleuse collection Japonaise des reliques bien étranges : toute une vitrine de chaussures, parmi lesquelles une paire de bottes portées par Napoléon à Sainte-Hélène! Le Bostonien ne manque pas de montrer ensuite à son hôte la rivière Charles, où se voient, dit-il, les plus beaux

couchers de soleil d'Amérique; — l'*Athletic Club*, au sous-sol duquel s'étend une gigantesque piscine, alimentée d'eau courante; — Beacon Street avec ses palais; — une salle de concerts où se joue durant les saisons plus de musique savante que dans tous les Conservatoires d'Europe. A plusieurs reprises, au cours de ces allées et venues, l'étranger a interrogé son guide sur un bâtiment ou sur un autre qui lui a paru plus vaste, plus coquet, d'une architecture plus neuve et plus parée, et chaque fois le Bostonien lui a répondu que c'était une école. Sans y attacher trop d'importance, l'autre demande combien Boston compte de ces écoles publiques et gratuites, car son compagnon a insisté sur ces deux points. Le voyageur apprend qu'elles sont au nombre de six cent sept. Ce chiffre ne laisse pas que de lui paraître extraordinaire. Sur quoi on le conduit au bureau du surintendant chargé de présider à cet immense outillage d'instruction. Ce personnage est absent, occupé à quelqu'une des tournées inspectorales que lui impose ce véritable ministère; mais ses secrétaires sont là, des femmes naturellement, qui s'interrompent de leur pianotage sur les machines à écrire pour chercher dans la bibliothèque quelques brochures relatives à toutes les questions de l'enseignement : études sur la hauteur hygiénique des chaises et des pupitres, réflexions sur les procédés d'éducation, statistique et critique des programmes et des examens, tableaux des professeurs, des élèves et des fonds attribués aux uns et

aux autres. Quand le voyageur rentré à l'hôtel, et toujours poursuivi par ce chiffre de six cent sept, a commencé la lecture de ces rapports, en apparence si arides, il ne peut plus s'en interrompre. L'intérêt d'un roman d'une espèce unique s'empare de lui. C'est en effet le roman d'une ville assoiffée de savoir, affamée de culture et qui veut, par tous ses habitants, apprendre et comprendre, se saturer d'intelligence. C'est une des fièvres Américaines, que ce fanatique, ce presque maladif besoin de s'instruire, et il n'est lui-même qu'une des formes de la grande et noble fièvre qui dévora toute cette société, rude encore, chaotique, informe, trop récente, et nostalgique de civilisation.

Il faut, pour mesurer exactement cet effort vers « plus de lumière », comme disait Gœthe mourant, décomposer ce chiffre de six cent sept en d'autres chiffres de détail. Ces écoles se subdivisent en six groupes, proportionnés aux différents âges et aussi aux différents programmes. Il y a d'abord tout au bas de l'échelle, si l'on peut dire, trente-six *Kindergarten* qui servent à dix-neuf cent soixante enfants. — Puis viennent quatre cent quatre-vingt-une écoles primaires qui comptent vingt-cinq mille élèves, — cinquante-cinq écoles dites de grammaire, qui en comptent plus de trente mille, — dix écoles de latin, ou *high schools*, qui sont suivies par trois mille quatre cents écoliers, — vingt-quatre écoles spéciales, dont vingt-deux du soir, avec un public de cinq mille cinq cents étudiants, — une école normale enfin, destinée

à la formation du personnel enseignant. Ce personnel est de mille six cent quinze maîtres ou maîtresses. A peine s'il suffit à cet immense service qui représentait pour la ville, durant les neuf premiers mois de la présente année scolaire, un budget de deux millions de dollars, c'est-à-dire de dix millions de francs. Sur soixante-treize mille cent soixante-seize enfants ou adolescents âgés de plus de cinq ans et de moins de quinze, que compte Boston, cinquante-trois mille six cent trente-huit recevaient à cette date, et sans avoir à débourser un centime, une instruction qui va des premiers rudiments à la culture réservée chez nous à la classe bourgeoise. Et la ville ne se tient pas pour satisfaite de cet étonnant résultat. De 1889 à 1892 elle a construit, aménagé, équipé et ouvert, à ses propres frais, une nouvelle école de latin, quatre écoles de grammaire, sept écoles primaires, acheté du terrain pour trois autres, et dépensé, outre le budget ordinaire, une autre somme de dix millions de francs à cette besogne d'amélioration. Cela n'empêche pas le comité qui constate ces progrès de formuler le programme de fondations nouvelles pour les années à venir. Une phrase, prise entre beaucoup d'autres, donne l'idée de l'esprit dont ces infatigables propagateurs d'instruction sont animés. Parlant de l'école normale, le rapporteur écrit avec une parfaite simplicité : « On réalisera combien un agrandissement est nécessaire, si l'on se souvient que le présent établissement est juste dans le même état qu'il y a quinze ans... »

Ces deux lignes échappées à une plume officielle expriment mieux qu'aucun commentaire ce qu'il faut entendre par les mots *récent* et *ancien,* quand des bouches Américaines les prononcent.

Vous fermez le gros livre documentaire, et, par-dessous le minutieux et indiscutable détail de ses statistiques, vous apercevez un grand fait social qui se raccorde trop aux faits que vous avez observés par vous-même pour n'être pas exact : à savoir la vitalité profonde aux États-Unis du sentiment civique. Cette prodigalité de millions n'a pas d'autre principe. Elle traduit la conviction, ancrée au plus intime de tous les citoyens, que la communauté ne doit rien épargner pour fournir à tous ses membres l'occasion de développer tous les dons reçus en naissant. Quelle communauté? Non point l'Amérique. — Le gouvernement qui siège à Washington n'a rien à voir avec ces dépenses. — Non point même l'État où se trouve la ville, mais cette ville elle-même, cette cité que l'adolescent voit de ses yeux, qu'il peut se figurer comme un être, à laquelle il tient par des liens de chair et de sang. Par suite, ces bienfaits de l'éducation ne sont pas pour cet adolescent un don anonyme et dont il ne se sent redevable à personne. Les études qu'il entreprend ne sont pas dirigées par un conseil supérieur et lointain, composé de fonctionnaires qu'il ne verra jamais. Il voit, il connaît non seulement les administrateurs de ce grand système d'instruction municipale, mais encore les généreux donateurs qui, aux con-

tributions publiques, ajoutent sans cesse des contributions privées. Toutes ces influences directes développent, exaltent en lui ce même sentiment civique qui pousse ses aînés à l'appuyer, à l'aider dans l'œuvre de sa culture, de sorte qu'une fois devenu grand et riche, son constant souci sera d'appuyer, d'aider à son tour ses cadets pauvres. Ici comme dans la France du Moyen-Age, comme dans l'Italie de la Renaissance, la forte vie municipale produit naturellement les fortes vertus municipales, et elle les produit, — nuance encore très conforme aux mœurs si violemment égalitaires de ce pays, — chez la femme aussi bien que chez l'homme. Dans toute cette œuvre des écoles, il est curieux de constater à quel degré la citoyenne rivalise d'initiative et de générosité avec le citoyen. Pour prendre seulement deux ou trois faits plus typiques, c'est ainsi qu'en 1884, une dame de Boston, Mrs Quincy A. Shaw, soumettait d'elle-même à la ville son projet d'ouvrir dans les écoles quelques ateliers de *manual training*, d'éducation manuelle. Il s'agissait, dans sa pensée, de fonder des cours de cuisine, de tenue de maison, de lingerie pour les jeunes filles, et pour les garçons d'imprimerie, de menuiserie, de cordonnerie. Elle a dépensé à cette œuvre depuis cette année 1884, révèle le rapport, une somme d'un demi-million de dollars. Sous l'impulsion de cette bonne volonté toute privée, deux écoles de cuisine s'ouvraient en 1885, qui recevaient chacune cent cinquante élèves, et comme Mrs Quincy

A. Shaw était occupée en ce moment-là à l'œuvre des Kindergarten, deux autres dames de Boston se chargèrent de continuer ces deux tentatives, « les premières, » dit le rapport avec l'orgueil de son patriotisme local, « qui aient été établies en Amérique. » En 1886 une troisième école de cuisine s'ouvrait dans les mêmes conditions. La ville a depuis accepté la charge des unes et des autres, et voilà ces femmes à la recherche d'une autre entreprise à laquelle dévouer leur énergie, leur temps et leur argent. Le comité a jugé leur expérience concluante, et il a pris la suite au nom de la communauté pour des raisons qui valent d'être citées, car elles sont empreintes, elles aussi, de ce civisme à la fois si ardent et si raisonné. Après avoir montré tous les avantages que l'art de la cuisine peut procurer à la fille pauvre aussi bien qu'à la fille riche, — celle-ci devenue capable d'améliorer son intérieur, celle-là de contrôler ses domestiques, — le rapport élargit la question, et parlant du rôle de l'enseignement manuel dans l'éducation, il conclut : « Cet enseignement sert aussi à combattre un des grands périls de la nation : la disparité excessive entre le riche et le pauvre. Cette disparité résulte souvent du mépris que beaucoup de personnes aisées éprouvent pour celles qui travaillent de leurs mains. Cette fausse conception n'aura même pas le loisir de naître si l'enfant est élevé à travailler avec des outils sous la direction d'un maître ou d'une maîtresse en costume d'ouvrier et d'ouvrière, à côté de camarades

qui, eux aussi, indistinctement, riches ou pauvres, manient ces mêmes outils... Il en naîtra un *higher citizenship.* » Ce civisme plus haut, — le terme est à peine traduisible, tant notre pays centralisé a peu la chose, — ce besoin d'aimer sa ville et de la faire aimer, cette fierté du coin natal et ce souci de toujours l'améliorer, voilà le secret de ces générosités dans les choses de l'éducation. Elles atteignent quelquefois des proportions réellement fantastiques. On cite le nom d'un des citoyens de l'Illinois qui a donné du coup à l'Université de Chicago six cent mille dollars, à la condition que d'autres personnes compléteraient le million. Les quatre cent mille dollars qui manquaient ont été souscrits le jour même, en sorte qu'un capital de cinq millions de francs et au delà a été versé en un jour. Le premier donateur l'a augmenté du double, pour son propre compte, soit de dix autres millions de francs. Il a voulu, a-t-il dit à un journaliste, assurer à sa ville un *standard* d'instruction supérieure. Cette expression Américaine et qui fait comme le pendant du *record,* n'est pas non plus aisée à traduire. Le *standard,* c'est la valeur d'une marque de fabrique, c'est l'étalon, c'est le type auquel on mesure les qualités d'un produit. Vous retrouvez là, appliquée aux choses de l'esprit, à la culture et à la science, ce qui fait le fond même de cette démocratie marchande, cette estimation par comparaison que ces gens expriment encore par le verbe *to beat,* battre, — qu'ils emploient à toute occasion. D'un hôtel et d'un paysage, d'un livre et

d'une certaine marque de Champagne, d'un grand artiste et d'une entreprise de bateau, ils disent également qu'il ou elle « *beats every thing in the world* ». Peut-être cet amour-propre, que nous jugeons enfantin, est-il la condition de cette étonnante vitalité des centres locaux dont est faite la vitalité de tout le pays. Shakespeare parle quelque part d'un de ces hommes dont chaque pouce est un homme. L'Amérique est une patrie dont chaque ville est une patrie, une république dont chaque ville est une république, un immense corps dont chaque ville est un corps. On la comprend à mille signes, cette énergie de la cellule municipale. En étudiant les problèmes de l'instruction on la sent, on la touche au doigt.

Étant donné que l'école est ainsi une création toute locale, toute fondée sur les bonnes volontés individuelles, les méthodes d'enseignement doivent être également toutes pénétrées, non pas de théories abstraites ou de convention, mais des besoins mêmes de la cité, mais de sa vie ambiante et immédiate. Une courte tournée suffit au voyageur pour se convaincre qu'en effet l'éducation est précisément et systématiquement organisée ici pour adapter l'individu au milieu où il doit agir. L'enseignement y est donné par des hommes et par des femmes, surtout par des femmes. Ces courageuses créatures gagnent à peu près neuf cents dollars par an. La plupart ne sont pas mariées. Quoique en contact permanent avec des professeurs, les « cas de scandale », comme on

dit ici, sont extrêmement rares. Ces éducatrices sont avant tout des *personnes morales*. Elles gagnent à ce sentiment de leur responsabilité d'exercer comme une influence d'atmosphère sur les enfants et sur les adolescents qu'elles dirigent. Peut-être faut-il reconnaître là un des principes de ce respect particulier dont les Américains enveloppent la femme. Elle se mêle, pour eux, au souvenir des impressions les plus délicates et les plus fortes de leur adolescence. Il faut les voir, ces maîtresses d'école, dont la plupart sont jolies, dirigeant leurs classes, surtout dans les écoles primaires, où petites filles et petits garçons de dix à douze ans sont assis côte à côte. Elles procèdent par interrogations, mais générales, auxquelles les élèves demandent à répondre en levant la main. La maîtresse choisit, puis change la question, et elle va, recherchant celui ou celle qui reste en arrière. C'est très simple, très vivant, très cordial, et l'extrême variété des exercices, qui ne durent pas plus d'une demi-heure, ne permet pas la fatigue. Dans ces classes de commençants, comme aussi dans celles de grammaire, le trait qui frappe le plus un Français de la classe moyenne, élevé au collège, c'est l'emploi constant de la méthode concrète et positive. Le modelage de la terre glaise joue dans cet enseignement un rôle considérable. Dans presque chaque salle des écoles que vous traversez, vous voyez tout un musée d'objets pétris ainsi par les enfants des deux sexes qui vous suivent des yeux curieusement; — d'humbles objets, façonnés à la

ressemblance de l'humble réalité qui les entoure : une carotte, un pain, un biscuit, un papillon, une fleur. Ceux-ci sont en train de travailler à un devoir dans lequel il leur faut dessiner et décrire une pomme de terre placée à côté d'eux. D'autres s'appliquent à copier des feuillages. Ils doivent reconnaître l'arbre et donner sur lui des détails positifs. D'autres viennent de terminer des ouvrages en bois, assez compliqués, d'après des modèles tracés à la craie sur le tableau : des casiers, des boites, des pièces découpées qui déjà pourraient s'ajuster à quelque machine. A tous ces détails vous reconnaissez le même principe : faire aller ensemble l'œil, l'esprit et la main, dresser l'enfant à bien regarder, puis à régler son mouvement et sa pensée d'après ce regard. Vous vous expliquez mieux, devant une pareille éducation, certaines particularités de l'intelligence Américaine : son manque presque total d'idées abstraites, et son étonnant pouvoir de connaître la réalité, de la manier, dans le domaine de la mécanique aussi bien que dans celui des affaires. Il s'agit de mettre constamment, infatigablement, ces esprits qui s'éveillent, devant le *fait*, de les dresser à s'y soumettre et, en s'y soumettant, à lui commander. Les maîtres eux-mêmes la possèdent, cette préoccupation du *fait*, au plus remarquable degré. Les exercices qu'ils choisissent en sont l'évidente preuve. J'ai vu ainsi, dans une classe assez avancée, des écoliers et des écolières occupés à répondre par un devoir écrit à une demande d'employés parue dans

un journal. Ils auront, une fois devenus grands, des demandes pareilles à formuler. C'est un fait, et devant lequel l'éducation s'incline. Ils auront à écrire des lettres relatives à des voyages, et voici toute une classe de petites filles de treize ans qui vient de traiter ce sujet : un tour en Europe, *a trip to Europe*. Je lis deux des copies que la maîtresse est en train de corriger. La première est l'œuvre d'une enfant qui n'est jamais allée là-bas. C'est une page très sèche et très pauvre, où se révèle pourtant un soin méticuleux de l'exactitude. Elle nomme le bateau sur lequel elle est censée avoir voyagé, et c'est un bateau qui existe réellement. Elle dit le jour du départ, la durée de la traversée, le nombre des milles franchis dans les vingt-quatre heures, le nom d'un hôtel à Liverpool et d'un hôtel à Londres. Tous ces détails sont précis et ils sont réels. Elle a entendu des parents ou des amis les donner, et elle les a retenus. La petite fille du second devoir a fait le voyage. Son attention a tout observé, sa mémoire tout gardé des détails quotidiens : les incidents du bord et les menus des repas, la conversation de sa mère et celle de la servante de bord. De Londres elle a remarqué la petitesse des maisons, de Paris son air de *refined gaiety*, de gaieté raffinée. C'est conté sans phraséologie, et, par moments, dialogué avec beaucoup de naturel. J'ai l'impression de saisir à sa source ce talent d'écrire avec conscience et avec vérité, qui, en Amérique plus encore qu'en Angleterre, a produit cet énorme amas de littérature fé-

minine. Tout est ici en observation du train quotidien des choses. Dans quinze ou vingt ans, cette petite fille ira au Cap ou en Égypte, et son journal de voyage paraîtra dans quelque *magazine,* à moins qu'elle n'entreprenne quelque monographie d'art ou d'histoire, de science ou de littérature, ou bien encore qu'elle ne s'essaye à la *Short Story,* à cette courte et sensationnelle esquisse de mœurs sous forme de conte, le vrai point d'excellence de la littérature Américaine.

Au retour de ces visites il faut reprendre le rapport du comité, pour le feuilleter, avec le souvenir cette fois de ces garçons et de ces filles à la physionomie décidée et nerveuse, de ces maîtres et de ces maîtresses aux allures familières et vives, de ces salles de travail claires et savamment aménagées, de ces laboratoires comblés, de tout ce petit monde scolaire enfin, où rien n'évoque l'idée de la caserne et de la contrainte. Le système entier de cet enseignement achève de s'éclairer par la lecture de la partie intitulée : *Examination papers.* C'est une liste prolongée, pendant des pages et des pages, des questions posées aux écoliers dans les examens écrits ou oraux. Pas une, parmi les plus modestes comme parmi les plus hautes, qui n'ait pour but de situer l'esprit de l'enfant dans son milieu d'action positive, de l'y rattacher par un lien efficace et solide. S'agit-il d'orthographe ? Les moindres phrases de la moindre dictée enferment des faits de vie domestique ou des conseils d'utilité positive : « *While*

I remain in the country this summer, my time will be occupied in active recreation... — John, come here. Did you hear me remember the old saying : a stitch in time saves nine... Ce que j'aurai de mieux à faire cet été à la campagne, ce sera d'employer mon temps dans une récréation active... — John, venez ici. M'avez-vous entendu citer le vieux proverbe : Un point cousu à temps en sauve neuf?... » — S'agit-il de composition? Voici quelques-uns des sujets proposés : « On demande une jeune femme pour un atelier de photographe. Talent pratique et artistique exigé, ainsi que bonnes recommandations. Adresse : 154, Tremont street. Chambre 15. Boston. Mass... — Écrivez la lettre que vous écririez si vous aviez besoin d'obtenir la place... » — « Écrivez une lettre à quelqu'un que vous connaissez et qui n'est jamais venu dans cette école. Décrivez la cour, la maison, votre chambre... » — « Écrivez à un ami pour lui donner des conseils sur sa santé en lui communiquant les choses que vous avez apprises sur les soins à donner à votre corps... » — S'agit-il de géographie? Voici comment on dresse ces enfants à leurs futurs voyages : « Partez du cap Ann pour Cork avec une cargaison. Quelles marchandises aurez-vous pour aller et quelles pour revenir?... » — « Faites une excursion de San-Francisco à Paris. Votre route. Quels articles rapporterez-vous?... » Et ce sont d'indéfinies interrogations sur les climats, sur les produits végétaux et minéraux, sur la répartition des industries. — S'agit-il de mathématiques? Le calcul mental occupe la pre-

mière place, bien entendu, et tous les problèmes se rapportent à des opérations d'achat et de vente. — S'agit-il d'histoire? Toutes les questions tournent autour des annales de la grande République et surtout de la Nouvelle-Angleterre : « Quand et par qui fut fondée Boston? Qu'est-ce que l'arbre de la liberté, le massacre de Boston, l'affaire du thé à Boston?... Décrivez un village de *New-England,* un Dimanche matin, à l'époque coloniale... Donnez un récit du débarquement dans la baie de Massachusetts et une brève description des gens qui conduisirent cette première colonie... » Manifestement l'écolier préparé à répondre sur tous ces points a été élevé en vue de devenir un homme d'affaires dans une démocratie et, s'il est possible, dans une ville spéciale de cette démocratie. Les citoyens qui dirigent ce vaste organisme d'instruction civique, trouvent cependant qu'il y a encore dans ces programmes trop peu de place laissée à l'ouvrier. Leur rapport esquisse le projet d'une nouvelle école destinée aux arts mécaniques, mais plus complète qu'aucune autre. Elle s'appellera, elle s'appelle sans doute, à l'heure présente, *mechanical high school.* Le programme s'en trouve résumé dans cette phrase que je transcris textuellement : « Pour la première fois, à Boston, l'enfant qui veut entrer dans l'industrie aura, pour s'y préparer aux frais du public, les mêmes opportunités données depuis si longtemps à ceux qui se préparent aux affaires ou à quelque autre existence professionnelle... » Arrivés à ce point, il semble que

ces gens aient atteint leur Idéal qui peut se résumer d'un mot : *la complète identité de l'Éducation et de la Vie.*

...Ce même Idéal, vous le retrouvez dès le premier regard que vous jetez sur une université. J'ai pris comme type celle de Harvard, précisément parce qu'étant la plus ancienne, il semble qu'elle manifeste mieux les tendances durables de l'esprit Américain. Et tout d'abord son histoire seule démontre à quel point la foi dans l'initiative privée et dans la vitalité locale est vraiment un trait essentiel de cet esprit. C'est le tableau d'une lutte constante pour une autonomie de plus en plus entière. L'histoire d'une vieille Université Française, celle de Paris ou de Montpellier par exemple, serait bien curieuse à mettre en regard pour apprécier le degré de divergence entre l'une et l'autre démocratie. Chez nous, c'est un travail contraire qui s'est accompli, la rentrée d'institutions jadis indépendantes et puissantes dans l'administration centrale, le service de l'enseignement supérieur devenu un service d'État. Quand il s'est agi, voici quelques années, de rendre à ces *Universités,* absorbées par l'*Université,* un semblant d'existence indépendante, un des orateurs les plus éloquents du parti républicain, M. Challemel-Lacour, a pu soutenir, avec l'appui de notre Sénat, républi-

cain comme lui, qu'une telle mesure allait au rebours de toute l'œuvre de la Révolution. Son Jacobinisme y voyait juste, et aucun argument ne prouve davantage la misère et la tyrannie de cette œuvre de 89, essentiellement hostile à toute liberté, meurtrière de toute énergie vivante. Le haut enseignement Américain, lui, a commencé comme le nôtre finit. Quand en 1636 l'université de Harvard — de Cambridge alors — fut fondée, c'est la cour générale de la Colonie du Massachusetts, c'est-à-dire l'État, qui l'établit par un vote. Cette même cour, et par conséquent l'État, s'en réservait le contrôle. Les *overseers* ou surveillants étaient, à cette date et de droit, le gouverneur de la Colonie et les magistrats de sa juridiction. Ils avaient plein pouvoir pour administrer tous les biens du collège. Mais quelques mots inscrits dans cet arrêté indiquaient déjà l'avenir de l'Université : « Tous ces biens, » y était-il dit, « comprennent les cadeaux, les legs, les donations... » Déjà les fondateurs prévoyaient que le concours des particuliers serait le principal adjuvant de leur établissement, et, dès 1638, un clergyman non conformiste, du nom de John Harvard, devenu ainsi le parrain du collège, inaugurait la série des munificences grâce auxquelles l'Université possède aujourd'hui un capital de douze millions de dollars — plus de soixante millions de francs. — Le droit d'hériter et de posséder a pour corollaire inévitable le droit de gérer à son gré ce que l'on possède. Aussi les cent cinquante premières années de l'existence de Harvard

furent-elles remplies par les efforts du président et des professeurs ou *fellows,* pour conquérir ce second droit. C'est en 1814 seulement qu'ils l'obtinrent, mais toujours sous le contrôle des *overseers.* Il restait à faire que ces derniers fussent eux-mêmes incorporés à l'Université. Il est curieux de suivre ce travail depuis ces quatre-vingts ans. On commença par modifier leur loi de nomination. Ils devinrent ainsi un corps indépendant qui se recrutait lui-même. Cette indépendance garantissait déjà une sorte d'autonomie. On décréta ensuite que l'État du Massachusetts n'aurait pas le droit de modifier les statuts de l'Université sans l'assentiment des *overseers* et de la corporation réunis. Un nouveau pas en avant fut fait en 1843. L'arrêté de 1810 portait que le comité de surveillance devait compter parmi ses membres quinze clergymen, lesquels devaient tous être *congregationalist.* On décida que ces clergymen pouvaient être pris dans n'importe quelle secte, puis en 1851 que le comité pourrait se passer entièrement de clergymen. En 1854 une loi plus large encore fut proposée qui confiait le droit d'élire ce comité de surveillance à tous les anciens élèves diplômés de Harvard. Elle ne passa définitivement qu'en 1863. Elle comportait encore cette restriction que les *overseers* ainsi nommés devaient habiter le Massachusetts. Cette clause fut abolie en 1880, comme un dernier vestige de l'ingérence de l'État. Aujourd'hui, maîtresse de ses fonds qu'elle administre sans contrôle, maîtresse de son enseignement qu'elle distribue à son

gré, nommant elle-même ses surveillants, elle-même ses professeurs, cette Université, qui commença par être deux fois officielle, puisqu'elle dépendait du Gouvernement et de l'Église, n'a plus à compter qu'avec ses propres membres. Elle est libre dans le sens le plus profond, le plus intime de ce mot, et la statistique montre qu'à cet accroissement d'initiative correspond un accroissement de force vitale. Le chiffre des étudiants, de onze cent douze en 1870, est en 1894 de deux mille neuf cent soixante-six. Les professeurs étaient quarante et un. Ils sont quatre-vingt-six. Les répétiteurs ou *teachers* étaient quatre-vingt-un. Ils sont deux cent quatre-vingt-quatorze. Les secours attribués aux étudiants pauvres montaient à vingt-cinq mille dollars. Ils montent à quatre-vingt-neuf mille. Il y avait cent quatre-vingt-quatre mille volumes dans la bibliothèque. Il y en a quatre cent douze mille. Traduisez de nouveau ces nombres en réalités concrètes. Ils attestent que depuis ces quinze ou vingt ans, aussitôt le dernier fil d'attache coupé entre l'État et cette Université, l'afflux de la vie a doublé dans cet organisme. Les surveillants y ont été plus actifs, les professeurs plus diligents, les élèves plus empressés. Que demain nos Facultés, réduites à leur nombre utile, soient ainsi maîtresses chez elles, qu'elles héritent et possèdent sans contrôle, que leur enseignement se modifie d'après les besoins de la région, que les maîtres s'y recrutent sur place, qu'ils y soient là réellement chez eux, et les élèves aussi, les mêmes causes produiront sans doute les

mêmes effets et la vie intellectuelle de la province Française sera réveillée du coup. Malgré de timides mesures de détails, nous ne marchons pas dans ce sens-là.

L'Université est composée d'un collège proprement dit, d'une école de sciences, d'une école de gradués et de six écoles professionnelles. Deux résident à Cambridge, comme le collège lui-même. Ce sont celles de droit et de théologie. Les quatre autres, celles de médecine, l'Institut dentaire, l'Institut vétérinaire et l'Institut agricole, siègent à Boston. Les étudiants inscrits au collège forment les deux tiers environ du nombre total, c'est donc la vie du collège qu'il faut se représenter pour comprendre un peu l'âme de Harvard, et le type social élaboré durant ces quatre années du cours complet, une année de *freshman*, une année de *sophomore*, une de *junior*, une de *senior*. Tels sont les noms que l'étudiant prend de douze mois en douze mois. Ils s'expliquent par eux-mêmes. L'égalité et l'activité, l'égalité surtout, voilà le premier trait qui se dégage au premier regard jeté sur la sorte d'existence que ces jeunes gens mènent durant ces quatre années. Si les Anglais se sont proposés à Oxford de faire vivre des garçons riches avec des garçons nobles, afin de créer le type complexe du gentleman, les Américains, eux, paraissent s'être proposé de faire vivre ensemble des garçons riches et des garçons pauvres, afin d'abolir ou mieux de prévenir ce préjugé contre

le travail mercenaire qui est, en effet, le principe le plus destructeur d'une démocratie. Pour faire toucher au doigt cette nuance, je voudrais transcrire une lettre citée par le secrétaire de l'Université, M. Frank Dolles. Elle initiera le lecteur plus précisément que toutes les analyses aux conditions dans lesquelles les jeunes *Harvardmen* poursuivent leurs études. C'est le récit, documenté année par année, et chiffre par chiffre, des procédés qu'a employés un élève pour se maintenir au collège. On y verra que le budget d'un étudiant est assez élevé, surtout pour une ville relativement petite, comme est Cambridge. Mais c'est encore une des caractéristiques de l'Américain : placé dans l'alternative de diminuer ses dépenses ou d'augmenter son travail, il choisit toujours d'augmenter le travail. L'étudiant pauvre dont M. Dolles rapporte la confession, fixe à trois cent quatre-vingt-un dollars, c'est-à-dire à près de deux mille francs, ses dépenses de *freshman,* à trois cent soixante-un celles de *sophomore,* à trois cent quatre-vingt-quinze celles de *junior,* à quatre cent soixante-deux celles de *senior.* Or, il était entré à Harvard avec cent quinze francs de dettes. Il a dû, pendant ces quatre années, gagner de l'argent en même temps qu'il poussait ses études. Le détail de ses procédés est très significatif. Il a « fait » trois cent quarante-six dollars, comme *freshman,* qui se décomposent ainsi : un prix de deux cent cinquante dollars, un emprunt de quinze dollars sur sa montre, soixante et onze dollars gagnés en copiant

pour ses camarades sur une machine à écrire, huit dollars de livres vendus, deux dollars de répétitions. Comme *sophomore,* il a employé les mêmes moyens, sauf que, voyant l'exiguïté du prix obtenu cette année-là, il a servi à table. Ces fonctions de garçon de restaurant lui ont rapporté trente-huit dollars. — Entre parenthèses, ce n'est pas là un fait isolé, et beaucoup des étudiants de Harvard se procurent ainsi, pendant les vacances en particulier, le petit surcroît de ressources dont ils ont besoin. — Celui-ci en outre, et dans cette seconde année, joignait à cette besogne celle de préparer des cerveaux de mouton pour le professeur James, le grand psychologue. La troisième année, celle de *junior,* paraît lui avoir été plus facile. Les répétitions lui rapportèrent cent vingt dollars. Il put entreprendre des travaux de librairie qui commencèrent de le mettre à flot. Un gros prix obtenu dans la quatrième année acheva de le tirer de pair, et il est sorti du collège, ses études finies, s'étant suffi ces quatre ans et ayant mis de côté une petite somme d'argent. Voilà un exemplaire accompli d'un parfait étudiant Américain, et M. Dolles a raison de conclure, à la suite de cette lettre : un jeune homme qui a vécu de la sorte est certain de réussir dans n'importe quel métier. Il cite parmi les possibilités de carrière offertes à ce garçon : le service des chemins de fer, le journalisme, la librairie, la vie politique et l'enseignement. L'élasticité de ce programme d'avenir n'est que conforme aux mœurs

d'un pays où un homme trouve naturel de changer de profession à quarante, à cinquante, à soixante ans. Une conséquence de cette aisance à aiguiller sa vie dans les directions les plus contraires, c'est que le « raté », pour prendre un très vilain mot, veule et misérable comme la chose, ne se rencontre pas aux États-Unis. Les étudiants qui servent leurs camarades, la serviette sur le bras, un plat à la main, et qui, tout à l'heure, vont s'asseoir sur les mêmes bancs que ces camarades, suivre les mêmes cours, passer les mêmes examens, ont, si l'on peut dire, pris et donné *une leçon de sort*. Ils savent et ils démontrent que l'homme énergique accepte tout et qu'il triomphe de tout, pourvu qu'il le veuille. Cette leçon, ni les uns ni les autres ne doivent l'oublier.

Des chiffres pareils donnent comme le dessin d'une existence. Pour y ajouter le coloris, pour aviver ces détails, précis mais abstraits, en images vivantes, il faut aller à Cambridge même et voir de ses yeux le cadre où une telle destinée est non seulement possible, mais normale. Aucune excursion n'est plus aisée. De Boston, plusieurs tramways électriques font le service à toute heure du jour et de la nuit. On traverse ainsi la vaste rivière Charles, puis deux milles environ d'une contrée pleine de petites maisons en bois, avec des balcons où l'éternel *rocking-chair* attend le repos énervé de l'Américain. Le car est bondé de jeunes gens et de femmes. Mais parmi elles, et même dans cette banlieue d'une ville

d'étudiants, pas une seule ne donne l'idée d'une fille de plaisir. La demi-grisette, cette maîtresse à moitié vénale, à moitié sentimentale, qui abonde sur les trottoirs de notre quartier Latin, n'existe pas ici. Le type que vous rencontrez le plus souvent est celui de l'enfant de dix-huit à vingt-cinq ans, maigriote et mince, avec d'énormes cheveux roux, un visage fin, jaune de taches de rousseur, des prunelles claires et ce je ne sais quel énervement amer du sourire qui révèle trop de travail, trop de tension, trop d'efforts, — non pas d'elle, mais de la race, mais de toute une ascendance déjà longue derrière elle. Les dents bien tenues apparaissent toutes blanches au bord des lèvres entr'ouvertes et dont les coins tombent. La voix est rauque, avec un rien de nasillement. Le cou est grêle et annonce un corps grêle aussi dont on devine, car c'est l'hiver, l'anatomie délicate sous le paletot crème, sous les tricots, les laines et les *combinaisons*. Le tout monté sur des souliers de caoutchouc, enveloppé de caoutchouc, sent l'usine et le waterproof. Où va cette enfant? Est-ce une étudiante de l'*Annexe,* de cette portion de l'Université réservée aux femmes? Est-ce une modiste et qui gagne son atelier, une employée et qui gagne son magasin, une doctoresse et qui se rend chez une malade, une somnambule et qui doit donner une séance à domicile, une actrice et qui sort d'une répétition? Cette créature peut également s'adapter à tous les milieux, exercer tous les métiers, sauf celui de vendeuse d'amour, et les

jeunes gens qui sont assis à côté ou en face d'elle, leurs livres, leurs raquettes ou leurs patins sous le bras, suivant l'occurrence, sont, eux aussi, préparés à toutes les audaces, sauf à une aventure de galanterie. J'ai entendu dire qu'un certain nombre pratiquent à Boston la débauche nocturne. C'est possible. Mais dans ce cas, cette débauche est vraiment de la débauche, un dessous d'existence si brutal, si distinct du reste de la vie, que le jeune homme en sort dégradé et non corrompu. La différence est grande. Le faux ménage de l'étudiant Parisien, avec sa cohabitation diurne et son semblant de romanesque, atteste des mœurs plus fines. Elles sont autrement dangereuses pour la bonne hygiène de l'avenir.

L'aspect de Cambridge est délicieux, si l'on y arrive ainsi, comme j'y arrivai, par les journées d'hiver, dans le glissement de la vaste et rapide voiture. Les grands bâtiments rouges de l'Université se dressent, plus rouges sur la neige blanche. Les petites maisons de bois habitées par les professeurs prennent une douce physionomie d'intimité, toutes grises et comme neutres, entre ce blanc du sol et ce rouge des vastes édifices réservés aux bibliothèques, au logement des élèves, aux musées. Des sapins noirs se profilent dans le ciel d'un bleu froid, et aussi la ramure dénudée d'autres arbres, grêle armature fragile où des moineaux pépient. Des baies toutes rouges brillent sur d'autres arbustes et font la gaieté de cet étouffé, de ce paisible paysage d'études.

Sur les trottoirs de bois nettoyés de leur neige des étudiants passent, de mise simple, ayant au coin de la bouche la courte pipe de bois d'une forme spéciale à Harvard. Ils vont où ils veulent et ils font ce qu'ils veulent. Plus indépendants encore que leurs contemporains d'Oxford, ils ne subissent même pas cette obligation de la rentrée à heure fixe, qui est la première servitude de *Balliol* ou de *Christ Church*. L'autre est la nécessité de la présence à table. Ces jeunes gens de Harvard ne connaissent pas plus celle-ci que l'autre. Ils ne sont pas, comme les Anglais, encastrés dans une espèce de couvent laïque qui tient du cloître, du club et du gymnase. Les appartements qu'ils habitent dans les bâtisses disséminées aux environs du *Memorial hall*, ne sont soumis à aucun contrôle. Ils y vivent comme à l'hôtel, sans rendre compte de leurs faits et gestes. Il y a une grande diversité de luxe entre ces appartements, comme aussi entre leurs prix. Le plus souvent ces garçons y logent à deux. Un salon leur sert de chambre d'études et deux tout petits cabinets de chambres à coucher. Deux bureaux, deux bibliothèques, deux installations distribuent ce salon commun en deux domaines distincts. Les inévitables *rocking-chairs* sont partout, et, posé sur le rebord intérieur des fenêtres à guillotine, un petit matelas avec des coussins, de quoi s'étendre pour lire, pour fumer, pour regarder le paysage. Sur les murs sont appendues des médailles de clubs, et des photographies racontent les plaisirs des maîtres du logis : ce

sont des compagnies de *foot-ball*, des équipes de yachts, des scènes de théâtre, des vues d'Europe, d'Égypte, de Terre Sainte, du Japon. Presque tous sont déjà allés *abroad*, et les autres vont y aller. Dans les appartements plus chers qui se paient, comme ceux de *Claverly hall*, six cents, sept cents, huit cents dollars par an, l'étudiant vit seul, et d'ordinaire ces deux petites pièces donnent l'impression d'être habitées par un homme de cercle : presque plus de livres, un bureau mince et dont la planche se rabat, assez solide pour y griffonner un billet, trop fragile pour s'y appuyer et pour y travailler, partout des souvenirs de courses, de bal et de chasse. C'est là, dans cette inégalité, pour nous si choquante, que réside vraiment l'esprit démocratique des Américains. Ce qui est égal, chez eux, c'est le respect de l'individu. Ils le laissent également libre de dépenser ou de ne pas dépenser son argent, d'en avoir ou de n'en pas avoir. Une réglementation, même sage, entamerait cette vigueur d'initiative qui leur paraît la grande qualité humaine. En y réfléchissant, on reconnaît qu'ils ont raison. Notre système, à nous, qui fait vivre au lycée des enfants riches et des enfants pauvres dans les mêmes conditions matérielles, a pour résultat le plus certain de développer les pires fureurs de l'envie lorsque l'identité d'existence cesse tout à coup, avec l'entrée dans le monde. La funeste passion a moins de chance pour naître quand cette identité n'a jamais eu lieu.

Un des traits les plus frappants des mœurs de

Harvard et qui donne la mesure de cet esprit d'initiative, c'est la quantité de clubs ou de sociétés que les étudiants maintiennent par eux-mêmes et en dehors de l'ingérence administrative. Il n'y en a pas moins de quarante-neuf, chacun fondé pour un objet positif et précis. Parcourir leurs listes et leurs programmes, c'est passer en revue les préoccupations de l'étudiant Américain, ses travaux et ses plaisirs. Quelques-uns, comme le *Porcellian,* sont l'image exacte d'un cercle fermé de New-York ou de Boston. Le club dérive son nom et son emblème — une tête de sanglier — d'un célèbre dîner offert par un de ses membres en 1791, et où figurait un rôti composé d'un cochon entier. Vous observez ici encore, dans la fidélité avec laquelle ces jeunes gens maintiennent ce surnom comique, dans l'orgueil avec lequel ils vous montrent, sur les rayons de leur bibliothèque, des revues du siècle dernier, ce constant besoin d'étoffer le présent avec du passé. Un d'eux, et qui a séjourné quelque temps à Oxford, employait un terme très singulier et très expressif pour traduire ce qu'il y a de mince, de superficiel dans une civilisation trop nouvelle : « Nous sentons trop ici, » me disait-il, « le manque de densité... » — D'autres clubs comme le *Hasty Pudding*, le « Pudding hâtif », ont pour but principal de donner des représentations dramatiques. Le nom de celui-ci, qui rappelle aussi une fantaisie culinaire, correspond bien à la physionomie de bonne humeur, partout empreinte dans la petite maison où il se tient. La plu-

part du temps les pièces qui se donnent sur le théâtre d'en bas sont des bouffonneries satiriques, composées par les étudiants eux-mêmes. La verve de ces joyeux garçons est éparse sur les murs, en programmes grotesques, dessinés avec une certaine puissance de gaieté. Le club, me dit-on, coûte cher, cinquante dollars de cotisation par an, plus de deux cent cinquante francs. Au moment où je le visite, un jeune homme aux larges épaules, à carrure de boxeur, les yeux fins sous de fortes lunettes, est au piano. Il chante, en s'accompagnant, une chanson de Yokohama. Il est allé dans les îles du Pacifique l'année dernière, et ses camarades iront sans doute, dans un an, dans cinq ans, dans dix. Tout un coin de l'âme Américaine baigne ainsi dans l'Extrême-Orient. Le Japon est si près, à treize jours de Vancouver, à quinze de San-Francisco. Je retrouve dans ce club d'étudiants la toute petite trace de cette influence exotique. Je l'ai retrouvée à Washington l'autre jour, où je dînais à côté d'une jeune fille préoccupée uniquement du Bouddhisme, à Boston où un médecin très distingué, et qui a reçu l'initiation complète, me disait, en dessinant sur la table deux cercles concentriques : « Le Christianisme est au Bouddhisme ce que le petit cercle est au grand. » Et sa conversation abondait en formules empruntées à la sagesse Hindoue, qui, sur cette bouche amère et décidée de Yankee, paraissaient plus saisissantes encore. « Il y a bien des chemins qui mènent à la montagne, » concluait-il en parlant des diverses

religions, « pourtant le paysage autour d'elle demeure toujours le même... — Nous vivons tous sur la surface de notre être... » disait-il encore. Les jeunes gens du *Hasty Pudding* n'en sont pas à se plonger, à se noyer dans ces formules, par-dessous lesquelles se creuse l'abîme de la grande, de la mortelle vision métaphysique. Mais je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque jour à Harvard un *Buddhist club*, comme à côté de ces cercles de plaisir et de théâtre, il y a un cercle Chrétien, le *Saint Paul's*, un cercle philosophique, le *Harvard philosophical club*. « Notre but, » dit le règlement de ce dernier club, « est de réunir des membres qui joignent à de profondes connaissances en philosophie une individualité générale et prononcée. *A genial and pronounced individuality is as great a requirement for membership as to be deeply versed in philosophy.* » Et puis c'est toute la série des sociétés littéraires et volontiers secrètes qui s'étiquètent de lettres grecques, par un naïf et humoristique pédantisme : le *Delta Phi Club*, le *Delta Upsilôn*, le *Phi Bêta Kappa*, le *Pi Eta*, le *Theta Delta*, le *Zeta Psi*. C'est toute la série des sociétés de sport : le *Boat club*, le *Cycling Association*, le *Cricket club*, le *Foot-Ball club*, le *Base-Ball club*; un cercle de Photographie, le *Camera*; des cercles politiques : le *Democratic* et le *Republican*; des cercles de musique : le *Banjo club*, le *Guitar and Mandolin*, le *Pierian*. C'est la série des sociétés organisées pour la publication et l'exploitation de journaux sérieux ou fantaisistes : le *Lampoon*, le *Crimson*, l'*Advocate*,

le *Monthly*. Les jeunes écrivains qui rédigent ces périodiques ne seraient pas des Américains, si ces entreprises ne devenaient pas de véritables affaires. L'année passée, pour ne citer qu'un seul exemple, le *Crimson* a rapporté cinq cents dollars au rédacteur en chef, cent dollars à chacun des autres rédacteurs. J'ai eu entre les mains quelques-unes de ces feuilles. Ce sont de vrais journaux, remplis de nouvelles qui intéressent l'Université. J'y lis une excellente critique d'une pièce jouée par les membres du *Cercle Français : le Mariage Forcé,* — un article de discussion sur un arrêté des *overseers*. Les annonces abondent, emplissant deux et trois pages. Dans l'*Advocate,* je rencontre un spirituel essai de *féminologie,* qui se termine par cette citation de Maupassant : « ... cette canaillerie charmante, cette tromperie raffinée, cette malicieuse perfidie, toutes ces perverses qualités qui poussent au suicide les amants imbécilement crédules et qui ravissent les autres. » Cette citation et une pièce intitulée *Fleur du mal,* avec ce dernier vers :

*I hear the mocking laugh of Baudelaire**,

attestent la liberté d'esprit de ces jeunes gens et la hardiesse de leurs lectures. Cette admiration pour les écrivains Français d'extrême gauche, est un des traits qui distinguent le plus l'Amérique de l'An-

* « J'entends le rire moqueur de Baudelaire. »

gleterre. Il suffit de causer avec ceux et celles qui la professent pour comprendre qu'elle est d'ordre tout intellectuel et volontaire. Elle n'atteint pas les sources profondes de la vie intime qui reste très simple et un peu primitive. La complexité maladive de nos grands artistes est, pour l'Américain et l'Américaine, une curiosité, presque un bibelot moral à regarder, à manier comme une coupe de forme singulière où l'on ne boira jamais. Surtout ici, dans ce décor de santé, la différence des milieux met ces jeunes gens vis-à-vis de nos auteurs contemporains dans la même situation d'esprit que devant les poètes Alexandrins ou les conteurs Arabes. Leur réalité à eux, et qui les préserve de l'empoisonnement du cœur par les sens ou de la volonté par la rêverie, c'est le travail et c'est le sport, c'est la camaraderie et c'est l'athlétisme, l'entraînement dans le gymnase où ils trouvent jusqu'à des instruments pour s'exercer les muscles des doigts. C'est aussi la précoce entente de l'organisation qui fait qu'ils administrent par eux-mêmes des établissements comme ce *Memorial hall :* onze cents d'entre eux y mangent chaque jour, et il s'y dépense plus de cinquante mille dollars par an. Ils manient ces fonds avec la netteté stricte et la sagesse qu'ils mettront plus tard à contrôler leur propre fortune. De nouveau, nous constatons que dans l'université comme dans l'école, les Américains ont voulu et obtenu la parfaite concordance de l'éducation et de la vie. Ici encore, ils se sont laissé conduire par le fait. Leur

bon sens les a préservés de l'imitation trop tentante des choses d'Europe. Ils n'ont fabriqué ni une fausse université Anglaise, comme il était à craindre, ni une fausse université Allemande. Mais à regarder les visages de leurs étudiants, si énergiques, si virils, avec une expression très particulière de candeur décidée, on sent qu'ils ont réussi à produire juste la sorte d'hommes dont a besoin leur démocratie. On sent aussi qu'ils n'ont pas touché à ce je ne sais quoi d'un peu rude et âpre, qu'un fils d'une nation si récente doit avoir en lui. Et pourtant Harvard est, des universités d'Amérique, la plus traditionnelle, la plus voisine de l'Europe. Que je voudrais avoir le loisir de contrôler mes observations sur les autres, sur celles surtout de l'Ouest, dont les cris officiels traduisent une joie de vivre si étrangement sauvage! Voici par exemple le *cheer* de l'Université de l'Illinois : « *Rah-hoo-rah, zip boom ah! Hip zoo, rah zoo, Jimmy, blow your bazoo. Ip-sidi-iki. U. of I. Champaign!...* » et celui de l'Université d'Indiana : « *Gloriana, Frangipana, Indiana! Kazoo, Kazah! Kazoo, Kazah! Hoop Lah! Hoop Lah! State University, Rah! Rah! Rah!...* » Et celui de Denver : « *U, U, U, of D. Denver. Ver-si-ty! Kai Gar Wahoo Zip boom.— D. U!...* » L'Université du Nord Dakota, elle, fait suivre son appel « *Odz-dzo-dzi! Ri-ri-ri! Hy-ah! Hy-ah!...* » du cri de guerre des Sioux. Je doute qu'il soit plus féroce et plus sauvage que ces onomatopées derrière lesquelles on imagine de robustes poumons largement ouverts dans de larges poitrines

et des santés qui suffiront à des années d'un dur travail dans une dure concurrence. C'est la première des conditions dans un pays sans classe moyenne, où le rentier n'existe pas, où l'étudiant riche d'aujourd'hui sera demain, par une saute de fortune, l'ingénieur pauvre, le journaliste besogneux, le commerçant gêné, le médecin sans clientèle, enfin un homme obligé de lutter pour la vie, comme s'il n'avait jamais été ni *freshman,* ni *sophomore,* ni *junior,* ni *senior.* Ne soyons pas inquiets pour lui. Il y est prêt.

... Elles y sont prêtes aussi, les *freshmen,* les *sophomores,* les *seniors* et les *juniors* de ce collège de femmes qui dresse au bord du petit lac Waban, à Wellesley, près de Boston, son grand bâtiment rouge en forme de croix latine, ses pavillons de brique et ses cottages de bois. Un collège?... Comme ce mot, si triste et si maussade quand il est écrit en Français, représente mal la fraîcheur et la poésie de cette oasis! C'est bien réellement une Université de jeunes filles, la réalisation Américaine de cette fantaisie de Tennyson, la *Princesse,* dont Taine a écrit: « Nul badinage n'est plus romanesque et plus tendre. On sourit d'entendre les gros mots savants échappés de ces lèvres roses... Elles écoutent des tirades d'histoire et des promesses de rénovation sociale, en robe

de soie lilas, avec des ceintures d'or... » N'étaient que les toilettes des gracieuses Wellesleyennes sont plus modernes, ces lignes du grand philosophe feraient une épigraphe très exacte au programme des cours professés dans cette singulière institution. Je dis singulière, me mettant malgré moi au point de vue Gallo-Romain, qui n'admet guère d'autres procédés d'éducation pour les femmes que le couvent ou la maison paternelle. Le lycée de filles n'est, chez nous, qu'un couvent laïque auquel il manque ce qui seul corrige la séquestration et sa discipline uniformément comprise : la confession et la communion. Il a beau porter le nom de lycée comme les internats de garçons, il en reste profondément, irréductiblement distinct. Nulle part l'inégalité radicale entre les deux sexes, ce fond permanent de notre société, n'est plus reconnaissable que dans la différence entre les programmes et les résultats de l'un et l'autre enseignement. J'ai essayé de dire ailleurs pour quelles raisons très complexes les Américains professent au contraire le dogme démocratique de l'égalité absolue entre le féminin et le masculin. Fidèles à leur instinctif principe d'accepter toutes les conséquences pratiques des vérités auxquelles ils croient, ils devaient arriver à une identité entre les deux éducations. Les écoles mixtes réalisaient déjà cette réforme pour l'enseignement primaire ou secondaire. Wellesley demeure une des tentatives les plus complètes pour la réaliser dans l'enseignement supérieur.

Cette tentative est due — comme toutes celles que le voyageur rencontre dans ce pays où l'État n'est rien — à la bonne volonté privée. Au risque d'être monotone, il ne faut pas se lasser de répéter cette observation. Tout s'éclaire des États-Unis quand on les comprend comme un immense acte de foi dans la bienfaisance sociale de l'énergie individuelle livrée à elle-même. C'est là, si l'on peut dire, le dessous mystique de leur réalisme, le message qu'ils apportent au monde, à nous autres Français surtout, que la plus rétrograde des révolutions a fini de rendre depuis cent ans de véritables esclaves, ployés sous l'usurpation de l'État centralisé. Il ne faut pas se lasser non plus de raconter les drames moraux dont ces fondations généreuses sont presque toujours l'aboutissement. Voici donc celui auquel le collège de Wellesley doit naissance. En 1863, vivait à Boston un homme de loi très distingué dans sa profession : M. Henry Fowle Durant. Son portrait donne l'idée d'une physionomie de finesse, éclairée par un regard à la fois doux et brillant. Le pli un peu amer qui se remarque dans tant de visages Américains se creuse au coin de la narine. Le menton est long et avancé, la face absolument glabre, avec cette expression d'une intensité trop fixe que l'on retrouve chez tous les hommes obligés de se surveiller et d'en imposer : les médecins, les gens d'Église et les acteurs. Ceux qui ont connu M. Durant le décrivent si mince de corps, si frêle, si délicat dans ses mouvements, qu'il leur rappelait invinciblement la

phrase de l'apôtre : « Il ressuscitera comme un corps spirituel... » On devine, d'après ces détails et à travers les ténuités de la photographie, un de ces organismes sensitifs, que la vie atteint trop profondément, et qui ne peuvent la supporter qu'en interposant entre eux et la réalité une foi abstraite, dont ils s'enveloppent et qui les protège. Dans cette année 1863, cet homme de cœur si vulnérable perdit son fils unique. L'épreuve fut très forte, et d'instinct il essaya de la fuir en s'abritant dans les idées religieuses. Il devint, dit le biographe auquel j'emprunte ce détail, le plus passionné des Chrétiens Évangélistes. C'est ici, et dans cette crise de mysticité, qu'apparaît le vigoureux esprit de positivisme, toujours présent chez l'Américain. Celui-ci abandonne son métier de *lawyer* qui ne lui paraissait plus s'accorder avec l'ardeur de ses convictions nouvelles. Sa femme et lui se mettent à passer en revue les divers emplois qu'ils peuvent faire de leur fortune. De discussion en discussion, ils en arrivent à ce projet : fonder une université de femmes, qui n'ait pour élèves que des femmes, pour professeurs que des femmes, et dont la base fût la Bible. « M. Durant, » ajoute ce même biographe, « annonçait fortement en public et en particulier que son collège avait pour but de former des savantes Chrétiennes, des épouses Chrétiennes et des mères Chrétiennes. » En 1871, la première pierre du collège fut posée. Il fonctionne aujourd'hui depuis vingt ans. La somme versée par le fondateur fut de plus de huit cent

mille dollars, — quatre millions de francs. — D'autres personnes augmentèrent ce capital, et à l'heure présente, cette suite de munificences privées a porté la propriété du collège à un million six cent trente-six mille neuf cents dollars, ce qui constitue, en estimant le dollar à sa valeur moyenne de cinq francs vingt centimes, une fortune de huit millions cinq cent onze mille huit cent quatre-vingts francs.

Quand les Américains modernes parlent de Christianisme, nous sommes hantés par le souvenir du fanatisme Puritain, et nous nous trompons. Ils entendent par là d'ordinaire un assez petit nombre de principes essentiels qu'il faut *take ~~like~~ granted*... « admettre comme donnés ». C'est leur expression habituelle quand on les interroge sur leur enseignement moral ou religieux. Leur réalisme foncier leur fait considérer comme inutiles les discussions qui mettent en jeu ces postulats premiers. C'est dans cette mesure-là qu'ils sont naturellement Chrétiens, si l'on peut dire. Mais une fois ces doctrines admises, leur tolérance est infinie. Je relève par exemple dans la liste des confessions représentées à Wellesley, seize sectes différentes. Il y a là des *Congregationalistes,* des *Presbytériennes,* des *Baptistes,* des *Méthodistes,* des *Unitariennes,* des *Réformées,* des *Amies,* des *Luthériennes,* des *Universalistes* et jusqu'à des *Swedenborgiennes*. Cette diversité des croyances suffit à montrer dans quel esprit le programme mystique de M. Durant s'est développé. Une des personnes qui enseignent dans le collège a écrit : « Ce

que nous voudrions supprimer de ce monde, c'est la femme frivole et c'est la femme ascétique. » Visitant ce collège vous-même et contrôlant cette visite par la lecture des programmes et par des conversations, vous reconnaissez que tout y est aménagé en vue de ce double résultat : façonner des intelligences de jeunes filles qui aient une solidité d'instruction égale à celle des jeunes hommes de Harvard ou de Yale, d'une part, et de l'autre dresser ces mêmes jeunes filles à toutes les habitudes de confortable propres à la classe aisée de leur pays. Si la vie religieuse se cache par-dessous ce libre régime, c'est à la façon d'un régulateur dans une machine. Vous entrez dans le bâtiment principal et vous vous trouvez dans un *hall* pareil, avec ses plantes vertes, ses gravures, ses statues, ses meubles laqués, à l'intérieur d'un de ces somptueux hôtels de New-York où des familles entières passent des saisons pendant des années. Vous gravissez l'escalier de bois, lambrissé comme celui d'un club. Le long des corridors garnis eux aussi de tableaux, de statues et de plantes, s'ouvrent les appartements des élèves. Elles vivent, comme les étudiants de Harvard, à deux généralement. Elles ont deux petites chambres à coucher et un salon commun qui ne diffère en rien du salon habituel à toute Américaine un peu raffinée : des photographies, des fleurs, des meubles de bois clair, des canapés imprimés d'arabesques pâles, parent d'élégance ces coquettes cellules dont les habitantes n'ont d'ailleurs rien de

monacal. Elles se prient sans cesse les unes les autres à prendre le thé. Elles prient des jeunes gens. Chaque samedi soir, le gymnase cesse d'être un club d'athlétisme pour se transformer en une salle de bal où elles invitent leurs amis de Boston et de Cambridge, comme si elles habitaient chez leurs parents. Elles vont et elles viennent dans la maison, hors de la maison, sans rendre compte de leur conduite. Celles-ci sont en train de ramer sur le lac, celles-là de monter à cheval, celles-là de conduire. D'autres ont pris le train et se sont rendues à Boston, toutes seules. Elles ont seulement dit qu'elles allaient à la ville. Aucune surveillance ne les accompagne durant leur absence. Aucune interrogation ne les accueille à leur retour. Puisqu'elles doivent, une fois rentrées dans la vie, êtres des *individus*, capables de se suffire et de se défendre, il faut qu'elles le soient dans l'éducation. Et puis la plus équitable des lois, celle qui punit le séducteur à l'égal du faussaire ou du voleur, les défendrait assez quand bien même leur caractère et celui des hommes qu'elles rencontrent ne suffirait pas. Au moment même où je dessine ce crayonnage de la plus originale des Universités, les journaux sont remplis des détails d'un procès intenté par une jeune fille à un des politiciens les plus respectés des États-Unis. Il semble bien que la jeune fille ait été, avant de rencontrer cet homme, d'une moralité très douteuse. Il semble bien aussi que le politicien ait été plus provoqué que provocateur. N'importe. Il y

avait une chance pour que cette fille fût sage. Il n'en a pas tenu compte. Il est du coup tombé dans un tel mépris public que ses amis se détournent quand il passe auprès d'eux dans le Congrès, sans compter qu'il va être condamné à une de ces indemnités formidables dont les tribunaux Anglo-Saxons frappent habituellement deux crimes : la séduction et la diffamation. Ce code Draconien nous paraît en France imprégné de Pharisaïsme. Nous jugeons aussi qu'il doit donner lieu à de détestables abus de chantage. La valeur des lois se mesure à leur application, et les pays où celles-ci fonctionnent sont certainement ceux où la personnalité féminine se développe avec le plus d'énergie et le plus de bonheur. A coup sûr il y a là un progrès sur les contrées comme la nôtre, où les rapports des sexes entre eux sont encore si barbarement inégaux qu'entre la femme séduite et le séducteur, c'est la femme qui est déshonorée, et où la recherche de la paternité demeure interdite. Nous aurons changé plusieurs fois encore de régime avant d'avoir, sur ce point comme sur tant d'autres, osé une de ces révolutions des mœurs aussi fécondes, aussi intelligentes, aussi saines que les révolutions politiques ou sociales sont vaines, imbéciles et criminelles.

Les étudiantes dont la jeune grâce s'encadre dans ce gracieux et confortable Wellesley se trouvent-elles assez égalées aux hommes et assez protégées? Sont-elles heureuses de leur sort, ou soupirent-elles après une liberté plus grande encore? A coup sûr, si elles

veulent critiquer le système auquel on les soumet, l'habitude des débats publics le leur permet, et aussi la qualité de leur instruction. Rien de plus curieux que le contraste entre la sévérité des cours et la coquetterie de ces palais ou de ces cottages dressés au bord de ce petit lac, dans cet admirable parc. L'examen d'admission comporte des connaissances approfondies sur la littérature Anglaise, sur l'histoire et sur la géographie, sur les mathématiques, sur le Latin, sur le Grec, et sur une des deux grandes langues vivantes en dehors de l'Anglais : le Français ou l'Allemand. Il n'y a pas de limite d'âge pour affronter cet examen, en sorte que des élèves de seize ans entrent au collège en même temps que d'autres beaucoup plus avancées dans la vie. On me cite l'exemple d'une étudiante de soixante ans, déjà grand'mère, qui vint se présenter et qui fut reçue. Les jeunes filles ne trouvèrent pas extraordinaire d'avoir une camarade de cet âge, dans ce pays des indéfinis recommencements. Il n'y a non plus aucun principe exclusif dans le recrutement. Les étudiantes peuvent être riches ou pauvres, filles de parents millionnaires ou de parents très humbles. Pourvu qu'elles soient moralement honorables, personne ne s'inquiète des procédés par lesquels elles s'acquittent des trois cent cinquante dollars par an — dix-huit cent vingt francs à peu près — que représente la pension. Il arrive souvent qu'une jeune fille, toute préparée pour l'examen, s'établit caissière ou vendeuse dans une boutique, secrétaire d'hôtel ou

copiste, pour parfaire cette somme. D'autres rendent à leurs camarades des services de couturière ou de modiste, font les chambres, se chargent des commissions. Ici, comme à Harvard, ce travail d'à côté n'est pas seulement toléré, il est estimé. Il constitue un enseignement d'égalité donné par celles qui s'y livrent à celles qui peuvent s'en exempter et qui cependant doivent traiter leurs compagnes moins fortunées avec la même politesse, la même sympathie. D'ailleurs, après un voyage très bref aux États-Unis, on ne s'étonne plus devant les conséquences qu'entraîne avec elle l'idée démocratique, constamment, infatigablement appliquée. Parmi les faits significatifs que me rapporte l'ancien *cowboy* dont j'ai transcrit la confession, j'ai négligé de noter celui-ci : un de ses amis et lui avaient pris une cuisinière durant un séjour dans une ville de l'Ouest. Cette femme exigea par contrat qu'elle pût avoir à elle, une fois par semaine, le salon des maîtres pour y recevoir ses invités. Un simple petit fait de ce genre prouve combien la besogne mercenaire laisse intact le sentiment de l'orgueil individuel chez ceux qui la subissent, même quand ils sont d'extraction et d'éducation réellement inférieures, à plus forte raison quand cette infériorité n'existe pas. On s'étonne en revanche que ces jeunes filles de Wellesley puissent trouver dans leur journée de quoi suffire à un supplément de besogne, tant les cours sont surchargés de matières, et tant ils abondent. Voici par exemple les lectures Grecques qu'une élève

de première année doit avoir faites pour pouvoir passer parmi les *sophomores :* de Lysias des discours choisis, de Platon l'*Apologie* et le *Criton,* cinq cents vers de l'*Odyssée* d'Homère. En Latin, elle a dû étudier : de Cicéron la *Correspondance,* de Tacite la *Germanie* et l'*Agricola,* un ou deux livres des vers d'Horace; en Allemand, l'histoire générale de la littérature, le premier *Faust,* les drames de Schiller; en Français, *le Cid, Horace, Andromaque, le Misanthrope, l'Avare;* et parmi les ouvrages modernes, *l'Abbé Constantin*. Pour ce qui regarde la philosophie, je ne saurais résister à traduire de mon mieux ces quelques lignes d'un programme de cours : « Types divers d'Éthique. Investigation psychologique sur les lois de l'esprit humain considérées comme des bases toutes prêtes pour les théories qui se proposent d'établir une morale expérimentale. Étude de la doctrine de l'évolution en tant qu'elle rend compte des motifs de conduite individuelle et aussi l'histoire des institutions sociales et civiles. Types des différentes Éthiques vérifiées dans les phases de conduite morale, telles que les révèlent les littératures et les arts*. » Considérez que ce travail des cours a pour complément ce qu'il faut bien appeler le travail des clubs. Toutes les étudiantes font partie d'un cercle,

* « Types of Ethical Theory. Psychological investigation of the laws of human mind as propoedeutic basis for theories to account for moral experience and justify ethical methods; the doctrine of evolution applied to account for the modes of individual conduct and the history of social and civil institution and customs... etc. »

soit de musique comme le *Beethoven*, soit de littérature comme le *Shakespeare*, le *Phi Sigma*, le *Zeta Alpha*, soit de politique, comme l'*Agora*, soit de peinture et de sculpture comme l'*Art Society*. Enfin presque toutes s'adonnent aux exercices physiques compris à l'Américaine, c'est-à-dire comme un *training*, un entraînement mathématique et raisonné. Dans le dernier rapport de la présidente, je relève six tableaux d'un ordre étrange. Ils étalent dans toute son ingénuité le prodigieux esprit de réalisme dont ce collège, en apparence si paradoxal, est animé. Le premier s'intitule : « Tour de poitrine, — *girth of chest* ». C'est une série de lignes comparatives qui montre le développement moyen de la poitrine obtenu par vingt étudiantes, prises au hasard, après cinq mois de cet entraînement, dans le gymnase et sur la rivière. De trente et un pouces, ces jeunes athlètes ont passé à trente-trois. Deux lignes égales rendent comme concret, en regard, l'arrêt de développement chez celles qui n'ont pas travaillé de leur corps. Le second tableau donne un schema analogue pour la capacité des poumons, le troisième pour la force des bras, le quatrième pour la force du dos, le cinquième pour la profondeur de la poitrine, le sixième pour la largeur des épaules. Au premier moment, cette façon de traiter des physiologies de jeunes filles comme les entraîneurs traitent leurs chevaux, vous paraît insensée. Puis vous réfléchissez que ces jeunes filles, venues ici pour s'instruire, sont aussi destinées, pour la plu-

part, au mariage, et, comme telles, à la maternité. Il est donc utile qu'elles soient aussi peu atteintes que possible par le surmenage cérébral, et que leur animalité demeure entière malgré l'effort intellectuel. Étant donné ce but, les Américaines emploient le moyen efficace, tout simplement, tout tranquillement. Il resterait à établir une statistique du poids des enfants auxquels ces jeunes Wellesleyennes, une fois mariées, donneront naissance. J'entends d'ici une des doctoresses qui ont dressé ces instructifs tableaux me répondre : « Pourquoi pas ? »

... Entre une université de femmes comme Wellesley et une Académie militaire comme Westpoint, il devrait, semble-t-il, y avoir la même différence que chez nous entre le couvent du Sacré-Cœur, par exemple, et l'école de Saint-Cyr. Les Américains ont justement pensé le contraire. Habitués à ne pas se payer de mots, mais à voir les choses telles qu'elles sont, ils se sont dit : — l'indépendance est, dans le monde, la condition de la vie féminine ; les collèges de jeunes filles doivent donc habituer leurs pensionnaires à la pratique de cette indépendance. Inversement la discipline étant la condition essentielle de la vie militaire, une école d'officiers leur a pour devoir être maintenue avec une sévérité très stricte. — C'est ainsi que les cadets de West-

point n'ont droit qu'à un mois de congé sur leurs quatre années d'études. C'est ainsi que la liste des méfaits *(offenses)* susceptibles d'être punis par de mauvais points, est aussi méticuleuse que la liste des punitions est large et libérale à Harvard ou à Wellesley. Il n'y en a pas moins de huit catégories : douze de première reçoivent dix mauvais points chacun, quarante de deuxième en reçoivent sept, soixante-seize de troisième en reçoivent cinq, cent cinq de quatrième en reçoivent quatre, et ainsi de suite jusqu'à quarante-trois méfaits de huitième catégorie qui reçoivent chacun un mauvais point. Cet apparent illogisme d'un système qui emprisonne de futurs soldats dans une réglementation presque enfantine, au lieu qu'il laisse à de futures mères de famille une latitude illimitée, est en réalité une logique. Si vous voulez tracer en imagination le portrait idéal d'un officier dans une armée démocratique, vous trouverez que les Américains ont reconnu et déterminé et appliqué avec un bon sens incomparable les lois de formation de ce personnage si anormal au milieu d'une république essentiellement pacifique et commerciale.

Et d'abord, il faut que cet officier soit profondément, intimement attaché à la démocratie, et il faut que le corps entier soit, lui aussi, pénétré d'esprit démocratique. De nombreux exemples sont là pour prouver qu'une armée, nombreuse ou peu nombreuse, a toujours une tendance à s'isoler dans

les pays, à se détacher de la nation, à s'y faire élite, — et la possibilité du despotisme militaire est toujours au terme. Les Américains ont prévu ce danger. Ils y ont paré d'avance par un recrutement de leur école militaire si singulier, qu'au premier abord il déconcerte le sens commun. C'est à la réflexion que l'on en apprécie la sagesse. Ils ont commencé par supprimer de Westpoint tout concours d'admission. Chaque circonscription électorale qui nomme un député a droit à une place de cadet. C'est au député qu'il appartient de désigner le candidat, que le Ministre de la Guerre nomme sur cette présentation. Il faut ajouter dix places, dites *at large*, que le Président des États-Unis remplit à sa guise. Il les réserve d'ordinaire à des fils de marins ou de militaires. Sur cette liste de candidats un examen d'entrée, ou plutôt de contrôle, exerce une espèce d'épuration. Est-il besoin d'ajouter que la politique dirige presque uniquement le choix des députés? Vainement essayent-ils de s'y soustraire, en mettant, par exemple, au concours, la place de candidat dont ils disposent. En fait, un tiers des places demeure inoccupé, par suite de la faiblesse des jeunes gens qu'ils présentent. La personne de qui je tiens ces détails et ceux qui vont suivre, un des officiers les plus remarquables de notre armée, s'étonnait, en visitant Westpoint, d'une pareille anomalie, si évidemment funeste au bien du service : — « Il y a à cela deux avantages, » lui fut-il répondu. « En premier lieu, ce recrutement correspond à l'esprit d'égalité qui fait le

fond même de notre démocratie : chaque district du pays participant aux charges, il est juste qu'il participe aux bénéfices. Supposons l'entrée de West-point mise au concours. Les candidats venus de la Nouvelle-Angleterre l'emporteront nécessairement sur les candidats venus des États du Sud et de l'Ouest, où le niveau du développement est plus faible. En second lieu, le procédé actuel va chercher dans les bas-fonds du peuple, quand ce ne serait que par réclame électorale, des garçons qui, sans cela, demeureraient privés d'instruction. C'est une manière, entre mille autres, d'appeler les plus pauvres aux mêmes facilités de culture que les plus riches. » Et la statistique des professions exercées par les parents des élèves atteste que ce système a réussi : on compte, depuis la fondation, huit cent vingt-sept fils de fermiers ou planteurs, quatre cent quatre-vingt-quinze fils de marchands, quatre cent cinquante-cinq d'hommes de loi, deux cent soixante et onze de médecins, deux cent quarante-six d'officiers seulement, puis des fils de parents de tous métiers : de bouchers, de cabaretiers, de valets de chambre, de détectives, de blanchisseurs. Il y a beaucoup de chances pour qu'une armée commandée par des chefs issus du peuple à ce degré ne devienne pas une troupe de prétoriens, beaucoup de chances aussi pour que ces officiers, ainsi aidés par la république dans la lutte pour la vie, demeurent reconnaissants à la Constitution. Le serment écrit qu'ils prêtent à l'entrée de servir le Pouvoir Fédéral de préférence

à leur État d'origine, sans doute en prévision d'une nouvelle guerre comme celle du Nord et du Sud, ne leur coûterait pas à tenir. Les États-Unis ont trop fait pour eux.

Ce recrutement démocratique n'était cependant pas sans offrir son péril. Si l'officier aristocrate est redoutable pour la liberté, l'officier sans éducation est plus que redoutable à l'armée. Il la détruit et la dissout par sa seule existence, du moins en temps de paix, et quand il n'est pas mis à même de s'assurer le prestige de la valeur personnelle. Les Américains ont bien compris cette difficulté d'origine, si l'on peut dire, et ils n'ont point passé outre. Leur amour-propre est trop vivace pour qu'ils acceptent, sans essayer d'y remédier, une infériorité trop évidente, et ils y ont remédié, toujours d'après leur méthode habituelle, qui est d'accepter les faits. Quelle est la plus forte des influences qui pousse un jeune homme un peu rude à se dominer, à s'éduquer dans le sens du raffinement? C'est l'influence féminine. Ils se sont donc demandé par quel procédé ils pourraient faire pénétrer la femme dans l'existence des cadets, et ils ont imaginé de construire un hôtel aux portes de l'École, dans cet admirable paysage que forment l'Hudson et les montagnes, — le fleuve en train de rouler son eau profonde au pied du plateau sur lequel est Westpoint et qu'il contourne presque à angle droit, les montagnes étageant par derrière leurs pentes couvertes de sauvages forêts, avec les vastes plaines à l'horizon où dort Albany.

Tout naturellement la beauté du site, le confortable de l'établissement, la facilité d'accès, la pureté de l'air attirent beaucoup de visiteurs et de visiteuses, dont la principale distraction est de regarder les cadets faire l'exercice et d'assister aux fêtes qu'ils donnent. Vous arrivez, le son d'une musique militaire vous attire sur l'esplanade. Ce sont les jeunes élèves de Westpoint qui exécutent une manœuvre dans leur élégant uniforme d'un gris clair à triple rang de boutons d'or. Ils vont et ils viennent, avec un parterre de dames pour suivre ces allées et venues, et dans l'intervalle de la manœuvre vous les voyez qui se détachent des rangs pour saluer celles qu'ils connaissent. Les pelouses de gazon ombragées d'arbres et égayées de fleurs où se déploie cette parade, militaire et mondaine, achève de donner à cette scène la physionomie d'une *garden-party* d'un ordre unique. Ces mêmes dames qui en font la grâce, se retrouveront ce soir ou demain au petit bal que les cadets organisent, trois fois la semaine l'été et deux fois l'hiver. Le remarquable observateur que j'ai déjà cité, et dont je regrette que sa situation officielle m'empêche de le remercier ici en le nommant, décrivait un de ces bals · « Une invitation était adressée à tous les étrangers de passage à l'hôtel. Je n'eus garde d'y manquer. La fête dura deux heures, de huit à dix. Je me tenais dans l'embrasure de la porte d'entrée, et, grâce à mon incognito, j'entendais les conversations des cadets qui venaient prendre le frais, sans que personne fît atten-

tion à moi. Aucune parole grivoise ne fut prononcée. Les cadets se présentaient les uns les autres aux jeunes filles. Quand l'une d'elles ne dansait pas, un des commissaires portant la ceinture rouge de service venait chercher un cadet inoccupé et le lui amenait. De temps à autre un cadet et une jeune fille sortaient du *hall*. Ils se promenaient dans l'obscurité pendant une dizaine de minutes. Cela semblait naturel et personne ne souriait. Tout se passait avec aisance et dignité... »

Le respect de la femme et l'affinement à travers ce respect, voilà donc le moyen que les Américains ont hardiment employé pour faire de ces jeunes gens recrutés au hasard les *gentlemen* que doivent être des officiers. Pour ce qui regarde l'instruction technique, ils ont adopté leur procédé favori, qui consiste à mettre l'esprit en contact direct avec l'objet. Aussi ont-ils réduit à son minimum l'enseignement théorique. Pendant trois ans sur quatre, il n'y a pas un seul cours de ce genre. Chaque élève reçoit en Septembre, époque où commence l'année scolaire, des brochures qui contiennent les matières qu'il doit étudier. Il prépare ces matières de son côté, puis un instructeur l'interroge. Les élèves sont huit ou dix dans une salle, guidés par un maître qui les connaît tous, qui les suit de semaine en semaine. L'exercice fait régulièrement, chaque soir, complète le travail abstrait de la journée, en contraignant les jeunes gens d'appliquer ce qu'ils ont étudié. Aussitôt qu'arrive la belle saison, c'est-

à-dire depuis les premiers jours de Juin jusqu'aux premiers jours de Septembre, cet enseignement abstrait est même supprimé. Les cadets sont campés. C'est une leçon de choses de plus de trois mois qu'ils reçoivent en plein air et dans des conditions aussi analogues que possible à la guerre véritable. Sur leurs quatre ans de Westpoint, ils en ont donc passé une tout entière comme dans un régiment, mais un régiment sans promiscuité, sans camaraderie dangereuse, sans tracasserie de discipline. Avec beaucoup de sagesse, on a supprimé de Westpoint l'adjudant, qui n'est jamais pour ce futur officier qu'un demi-supérieur. Ce sont des cadets gradés ou de véritables officiers qui commandent. Leur largeur d'autorité comporte plus de rigueur à la fois et moins de minutie. Aussi, et quoique le code des méfaits soit, comme on a vu, poussé jusqu'au plus extrême détail, les punitions sont rares. Un petit détail traduit bien l'origine Anglo-Saxonne de la Société Américaine : les deux fautes considérées comme les plus graves et qui amènent toujours l'expulsion de l'élève, sont le mensonge et l'ivrognerie. Le tabac n'est pas autorisé, ni le jeu. Le repos du dimanche est obligatoire, et l'assistance au service religieux, à moins que l'élève ne formule par écrit une déclaration de libre-pensée, contresignée de ses parents. Encore doit-il la justifier par des raisons. Visiblement, le souvenir de la première ardeur Puritaine se retrouve là, comme aussi cet appel à la conscience qui est la

noblesse de l'éducation si pratique de ce pays. Tout Américain de vraie souche Américaine, comme tout Anglais de vraie souche Anglaise, porte écrits, dans le plus intime de lui-même, les admirables vers que le plus national des poètes a mis sur les lèvres du vieux Polonius quittant son fils Laertes :

« *This above all, to thine ownself be true,*
And, it must follow as the night the day,
Thou canst not then be false to any man... »

« Cela d'abord : envers toi-même sois vrai, — Et ceci suivra, comme la nuit suit le jour, — Tu ne pourras être faux envers aucun homme. »

Quand il s'agit d'une de ces machines à former une certaine espèce d'hommes qu'est une école spéciale, le résultat est la mesure de la valeur de la méthode. Avec son recrutement étrangement disparate, avec son éducation si particulière, avec son enseignement qui paraîtrait terre à terre à un élève d'un de nos lycées, Westpoint façonne, au dire des meilleurs juges, un corps excellent d'élèves-officiers. Quelle que soit l'arme choisie, le jeune homme passe, en effet, à la sortie de là, par une école d'application. Il y arrive vigoureux et équilibré, entraîné aux exercices du corps par le gymnase, l'escrime, le cheval et surtout les campements en plein air, bien préparé à recevoir une instruction supérieure par l'apprentissage positif auquel il a été dressé. On ne lui a rien enseigné qu'il n'ait compris.

Au lieu d'en faire, comme dans certaines hautes écoles militaires, un savant à qui l'on demandera de redescendre ensuite aux détails pratiques de l'artillerie et du génie, on en a fait un manieur de canons et un ouvrier de terrassement qui deviendra un savant plus tard, s'il en a le goût et les aptitudes, ce qui est d'ailleurs peu probable. En revanche, si les États-Unis avaient besoin de s'organiser à nouveau en une immense armée improvisée, comme il y a trente-cinq ans, ils trouveraient dans les anciens élèves de cette académie, si démocratique et si vivante, précisément le corps d'officiers dont ils auraient besoin pour mettre la machine en mouvement. Le patriotisme Américain possède un de ses centres là, dans ce collège, le seul du pays qui travaille au rebours de la décentralisation universelle et dans le sens de la profonde unité fédérale. Ce déplacement de but et de méthode, en même temps qu'il démontre une fois de plus l'adaptabilité Américaine, atteste aussi à quel degré ces grands réalistes sont exempts du mal de la doctrine si pernicieux aux contrées de tradition Romaine, combien ils répugnent à la servitude des idées toutes faites. Ici encore, vous retrouvez le grand trait de la physionomie nationale, cette volonté agissante qui se comporte vis-à-vis du monde social comme elle se comporte vis-à-vis du monde physique, en constatant et en osant. C'est le rythme nécessaire de toute résolution effective : la lucidité exacte du coup d'œil sur les conditions données, leur acceptation, puis leur ajustage en vue

d'un projet non moins lucide. Qu'il s'agisse d'une banque, d'un pont, d'un chemin de fer ou d'une école, l'énergie Américaine procède toujours de même. Le succès obtenu prouve que le procédé est excellent.

C'est dans ce mot de *lucidité* que se résume cette courte requête qui ne peut, évidemment, être généralisée que sous toutes réserves. Lucidité du but, lucidité du moyen, — il est bien probable que ces deux mêmes caractères se rencontreraient dans les autres entreprises d'instruction publique ou privée, et par suite cette *identité foncière de l'Éducation et de la Vie* qui fait un fond commun aux quatre groupes d'enseignement dont j'ai esquissé le tableau. Si l'on creuse un peu cette formule, il semble que plusieurs qualités et plusieurs défauts de cette civilisation s'éclairent, et aussi quelques lois très profondes et trop peu connues de la nature humaine. Et d'abord cette identité de l'éducation et de la vie explique la prodigieuse poussée de toute cette vaste contrée. Ici chaque génération nouvelle, en arrivant à la maturité, n'a pas d'apprentissage à faire. C'est un lieu commun chez nous et qui se retrouve jusque dans les discours de nos distributions de prix, que de dire aux collégiens qu'une seconde éducation commencera pour eux avec la liberté. En fait, un

garçon de vingt ans, en France, et qui a poussé jusqu'au baccalauréat ses études littéraires ou scientifiques, n'est en aucune façon outillé pour gagner son pain, à plus forte raison pour faire sa fortune et celle de sa famille. Toute une gymnastique morale et intellectuelle lui est nécessaire pour s'adapter aux réalités qui l'environnent. Aussi le déchet de notre instruction secondaire est-il énorme, pour ne parler que de celle-là. Chez les Américains, ce déchet n'existe pas, et le type du « déclassé » leur demeure tellement étranger qu'il leur est, je crois bien, inintelligible, et qu'ils n'ont pas de nom pour le nommer. Dès dix-huit ou vingt ans, à New-York, à Boston, à Chicago, l'homme est fait. Il aura sans doute plus d'expérience après quinze ou vingt années de lutte, plus de surface aussi, une autorité plus grande. Mais ce ne sera qu'une différence de degré. Dès la sortie de l'école ou de l'université, il était complet. La femme est dans le même cas, et c'est, entre parenthèses, le motif secret pour lequel vous rencontrez si peu aux États-Unis de ces physionomies vraiment jeunes au sens où nous prenons ce mot, des visages où il y ait de l'incertain, de l'inachevé, du commencement, l'ébauche d'une personne en train de se façonner et de se modifier. On reconnaît l'âge à la fraîcheur de la peau, à l'éclat des yeux et des dents, à la naissance de la barbe, à la sveltesse de la taille, et l'on se dit : « Ce jeune homme n'a pas vingt-deux ans, cette jeune fille n'a pas vingt ans. » Mais la physionomie de l'un et de

l'autre en a trente ou quarante, et leur activité pratique tout autant.

C'est là un indiscutable bienfait de la méthode, au moins du point de vue social. Un autre, et que j'ai déjà marqué au cours de cette analyse, c'est l'élasticité plus grande des centres locaux. Chaque ville élève ses futurs citoyens d'après ses besoins et, pour ainsi dire, à sa mesure. Chez nous un ministre, en tirant sa montre, pourrait dire, encore aujourd'hui, ce que font à cette même heure tous les rhétoriciens de tous les lycées de France. En Amérique, autant de cités, autant d'enseignements, et c'est ainsi que ces villes, quelquefois voisines, comme New-York et Boston, comme Philadelphie et Baltimore, gardent chacune cette originalité très distincte et ce patriotisme très séparé. Cet éparpillement de la conscience nationale est pour une démocratie une condition *sine qua non* de santé politique, et, de ce point de vue, l'éducation Américaine, en travaillant dans le sens de la vitalité locale, est l'outil supérieur de cette santé. La démocratie est en effet, par définition, le gouvernement du peuple par le peuple, c'est-à-dire l'empire de la majorité. Dans les pays centralisés, le pouvoir qu'une telle majorité donne à ses représentants est trop grand, trop absolu. Ils sont capables de pénétrer trop profondément dans la vie individuelle, et l'histoire passée ou contemporaine prouve qu'en fait ils y ont toujours pénétré. Les républiques ainsi établies sont des Césarismes à longue ou à brève durée, peu importe. La tyrannie d'un

ministre de deux mois ou celle d'un empereur qui règne dix-huit ans est toujours une tyrannie. Le système fédératif, qui tend au contraire à éparpiller sans cesse les pouvoirs dans les autorités locales, a avantage d'assurer à l'individu un bien plus grand nombre de probabilités d'indépendance et rendre à peu près impossible la naissance de la dictature. Si l'organisation du socialisme continue de grandir aux États-Unis, comme il est probable, un des plus sûrs obstacles à son despotisme — car, pour être collectif, le despotisme n'est que plus haïssable et plus inique — sera cette vigueur des centres municipaux. Tout ce qui augmente cette vigueur tendant à préserver le pays de la révolution d'en bas aussi bien que de l'asservissement d'en haut, l'école, telle qu'elle est comprise en Amérique, représente la plus puissante des forces conservatrices sur qui ce pays devra s'appuyer.

Il y a pourtant, au système d'éducation pratiqué ici, quelques très graves inconvénients, et qui se reconnaissent dans le défaut le plus évident de cette société. Les mots manquent pour les bien traduire, tant le vocabulaire psychologique, fait pour l'usage et pour l'observation commune, reste inhabile à certaines notations plus fines. Faute de termes plus intelligibles, je dirai que cette éducation ne fait pas la part assez large à l'inconscience. Elle est trop précise, trop positive, trop nette. Elle manque d'incertitude et, pour tout dire, d'inutilité. Il en résulte que

cette immense civilisation a comme un air d'avoir été fabriquée, d'être maintenue par un effort, de fonctionner à la manière d'une machine sans cesse remontée. On n'y sent pas assez l'instinct, le presque involontaire grandissement d'une force qui s'ignore. Chose étrange, ce pays, où tout est fait par le peuple et pour le peuple, n'a aucun des caractères que nous sommes habitués à considérer comme la marque propre de l'âme populaire. La naïveté et la timidité, la gaucherie et la simplicité crédule, ne se rencontrent jamais dans cette civilisation. Elle semble n'avoir pas de dessous, pas de virtualité, en ce sens que tout y est actuel, réalisé, sorti. Voilà pourquoi avec cette intense culture et, ce qui est mieux encore, cet appétit de culture, il n'y a pas encore d'art Américain, pas encore de littérature Américaine, pas encore de poésie Américaine. Les grands artistes, les grands littérateurs et les grands poètes qui sont aux États-Unis, — car il y en a, — y demeurent exceptionnels et solitaires. Ils ne font point partie de la vie nationale, précisément parce que cette vie est trop volontaire, trop consciente, trop intensive, et l'éducation est sans cesse à l'œuvre pour rendre plus intenses encore cette conscience et cette volonté.

Il faut aller plus au fond et reconnaître que les Américains manifestent là une des conséquences les moins évitables et les moins attendues de l'idée démocratique. Chez toutes les nations, la poésie — à prendre ce mot dans son sens le plus large — a tou-

jours tiré sa sève du cœur même du peuple. Ce qu'un Homère, un Eschyle, un Virgile, un Dante, un Shakespeare expriment, c'est le rêve élaboré pendant des siècles par les ignorants et par les illettrés, par les douloureux aussi, par toute cette foule anonyme des besogneux : artisans et soldats, laboureurs et marins, femmes de la campagne et femmes des faubourgs. Ce qui soutient un Giotto peignant ses fresques, un Michel-Ange sculptant son marbre, c'est une obscure Italie au-dessous d'eux, qui ne se sait pas, qui ne se comprend pas, qui entrevoit, à travers des milliers de destinées opprimées, un inaccessible, un lointain et vague Idéal. Le *mystère* enveloppé dans cette vie inconsciente du peuple s'achève et prend forme dans la conscience de ces grands hommes. Il est fait, ce mystère, de malheurs et d'erreurs, d'efforts aveugles et d'ardeurs trompées. Il y a beaucoup de souffrances individuelles, beaucoup d'aspirations vaincues, un immense et tragique avortement d'innombrables sorts dans cette élaboration d'une nuance de sensibilité grandiose et délicate, tragique et touchante, que l'on appelle l'œuvre d'art. Ces souffrances, ces avortements, ces ignorances, c'est justement ce que la démocratie s'efforce d'arracher du monde. Elle veut que tous aient leur part à la joie de vivre, tous à la joie de comprendre, tous à la joie de s'exprimer. Cette ambition semble la plus légitime, la plus généreuse de toutes. Elle est inconciliable avec l'éclosion d'un certain Idéalisme qui n'est que la revanche des dé-

sirs mutilés d'une race. La Némésis, la déesse des compensations fatales, se retrouve ici comme dans les moindres manifestations de la vie humaine. A trop préciser l'intelligence, on la mutile. A trop serrer les faits, à trop les étreindre, à les manier trop savamment, on s'identifie trop avec eux, et le pouvoir de la pensée abstraite en est diminué d'autant. A trop vouloir, on détruit en soi l'instinct pour le remplacer par le mécanisme. A trop répandre l'instruction et l'éducation, on entame les sources profondes de l'âme du peuple, ces réserves d'obscure poésie qui sont l'aliment mystique des futurs chefs-d'œuvre des lettres et des arts. Si cette civilisation Américaine a jusqu'ici manqué de génialité esthétique, il semble bien que la faute en soit là. Par une de ces ironies où se complaît la nature, précisément ce colossal effort pour se cultiver et cette fièvre d'éducation entrent pour une grande part dans cette insuffisance. Mais outre que l'avenir peut donner un démenti à cette hypothèse, les Américains ont le droit de dire qu'ils réalisent d'ailleurs avec une audace de bienfaisance incomparable, le moins contestable des programmes modernes, cette multiplication indéfinie des chances de bien-être et d'instruction. Un des professeurs de Cambridge m'exprimait cela d'une façon touchante, une après-midi que nous étions dans sa bibliothèque à regarder les gravures de *Job* de William Blake, l'étrange peintre-poète, précurseur de Rossetti et de Morris. La neige tombait au dehors sur les sapins aux branches noires et

sur les squelettes dénudés des autres arbres. Autour de nous vingt gravures éparses et vingt tableaux rappelaient la chère, la lumineuse Italie, dans ce coin perdu et silencieux du Nord. Mon hôte venait de m'avouer, devant ces objets, témoins muets d'anciennes années de voyage, sa nostalgie d'une terre de beauté, où il y eût moins de machines, moins d'usines, moins de journaux, moins d'écoles, mais des touches d'art partout, et partout la trace de cette poésie innée qui est celle d'un quai de l'Arno par un matin de soleil, d'une place de Venise, d'un tournant de rue à Sienne.

— « Et pourtant, » dit-il, « je ne voudrais pas être ingrat pour mon pays. J'y rencontre bien des choses qui me choquent, » il employait le mot plus délicat et intraduisible d'*offensive*. « En revanche, j'ai le sentiment dans mon bien-être que beaucoup de gens ont aussi du bien-être autour de moi, un très grand nombre de gens. Je pense que sur cet immense continent, il y a très peu de destinées tout à fait manquées, sinon par leur faute. C'est là un bienfait incontestable de la démocratie, et il vaut bien la peine d'en accepter toutes les conditions. »

IX

PLAISIRS AMÉRICAINS

Ayant exagéré en lui jusqu'à l'abus, presque jusqu'au vice, la tension nerveuse et volontaire, il est impossible que l'Américain s'amuse comme nous nous amusons, nous autres Latins, qui ne comprenons guère le plaisir sans une certaine détente des sens, toute mêlée de mollesse et de volupté. L'animal humain demeure semblable à lui-même dans ses manifestations les plus opposées d'apparence, et nous ne faisons que prolonger dans nos divertissements ce qui constitue le fond ordinaire de notre vie. On a souvent cité cette anecdote : Napoléon à Sainte-Hélène ne pouvait s'asseoir à une table de whist sans essayer aussitôt *le chelem*. Il se retrouvait, les cartes en main,

l'audacieux et impérieux joueur de va-tout qui a dit un jour : « Le Prince était en moi, dans mon terrible esprit, qui, par son ascendant, mit toute l'Europe à mes pieds. Les hasards de la destinée m'ont, il est vrai, porté sur le trône. *Mais même au fond d'un cloître j'aurais toujours été l'Empereur...* » Il l'était encore dans l'inconsciente ardeur de domination qui le poussait à vouloir faire toutes les levées sur le pauvre tapis vert de sa maison d'exil. C'est le symbole du plaisir chez tous les peuples et dans toutes les races. Cette unité profonde du caractère national ne se reconnaît pas au premier regard. Un peu d'analyse la découvre vite. En France, par exemple, le trait dominant de ce caractère paraît être l'excès de sociabilité. Il a commencé par créer chez nous l'abus de la vie de salon, l'abus par suite de la vie de conversation, par suite encore le goût des idées subtiles, ingénieuses, finalement abstraites. Toute une modification de l'esprit politique a suivi, et, à travers la triste banqueroute de 1789, l'avènement d'un système fondé sur la pure logique et dans lequel l'État dévore toutes les forces vives du pays, absorbe toutes les individualités, épuise toutes les initiatives. Ce même excès de sociabilité a pour conséquence, dans l'ordre très infime des distractions bourgeoises, cette habitude du séjour au café, si frappante lorsqu'on arrive des contrées Anglo-Saxonnes. Sa suppression était pour Vallès la forme la plus insupportable de l'exil à Londres. Ce même goût de sociabilité nous fait aimer les pièces de théâtre,

légères et délicates, aisées à comprendre et qui commentent d'une manière facile et spirituelle les mœurs du jour, les petits ridicules mondains déjà commentés eux-mêmes dans les causeries des salons et des cercles. Elle se retrouve, cette sociabilité, dans nos journaux de boulevard tout remplis de littérature « causée », si l'on peut dire, dans nos fêtes populaires, avec leurs bals en plein vent et leur familiarité bavarde, et, à un autre pôle, dans notre conception de la galanterie. La Fille, chez nous, n'est pas uniquement la créature payée sur laquelle s'assouvit la luxure de l'homme. Pour peu qu'elle ait de l'esprit, de la grâce et de la verve, elle devient bien vite la camarade, dans la compagnie de laquelle cet homme s'attarde et se complaît, qu'il installe chez lui quand il est libre, qu'il finira par épouser. Ces divers phénomènes, mis ensemble, révèlent l'étroit et secret lien qui les rattache l'un à l'autre. Un essayiste qui connaîtrait à fond les États-Unis n'aurait pas de peine à établir une corrélation semblable entre les idées, les travaux et les plaisirs Américains. Ces plaisirs semblent en effet comporter, comme ces idées et comme ces travaux, quelque chose d'effréné et de démesuré, une excitation très vigoureuse, mais qui confine toujours à la violence, de l'âpreté et de l'inquiétude. Même dans le divertissement, l'Américain reste actif, trop actif, volontaire, trop volontaire. Au rebours du Latin qui s'amuse par la détente, il s'amuse, lui, par le sursaut, et cela, quelle que soit la qualité de ses plaisirs, car s'il en a de très brutaux, il en a de

très raffinés. Mais quelques croquis dessinés d'après nature feront mieux comprendre que toutes les théories cette espèce de nervosité et d'âcreté dans la distraction, si toutefois on peut employer ce mot, synonyme lui-même des deux choses les moins Américaines qui soient au monde : le laisser-aller et le repos.

Les plus violents de ces plaisirs et les plus profondément nationaux, sont ceux du *sport*... Traduisez cette formule par son vrai sens, et vous n'y trouverez plus rien de ce que nous y mettons, nous autres Français, qui avons adouci ce terme en l'adoptant. Nous y faisons tenir surtout de l'élégance, de l'aristocratie et de l'adresse. Pour l'Américain, le *sport* ne va pas sans quelque danger, parce qu'il ne va pas sans la conception de la lutte et de l'audace. Ainsi le *yachting* qui nous représente, à nous, des promenades de plaisance le long des côtes, lui représente à lui des voyages autour du monde, la tempête affrontée et les vastes solitudes de l'Atlantique, ou bien des rivalités de vitesse qui tiennent compte de tout, excepté de la vie humaine. Comme je visitais à Newport un des élégants bateaux privés, à l'ancre dans le port, je remarquai un arsenal de piques et de fusils rangés dans une des chambres de l'entrepont : — « C'est pour le cas où nous irions dans les mers

de Chine et où nous rencontrerions des pirates... » me dit le propriétaire de ce pimpant joujou de voyage. Un autre, qui discutait devant moi les probabilités de vitesse entre le *Vigilant* et la *Valkyrie*, les deux *yachts* à voiles dont les noms remplirent les conversations l'automne dernier, pendant des semaines, disait avec flegme : « Nous avons dû faire le bastingage trop bas, nous aurons de la chance si nous ne perdons pas plusieurs hommes... » Il n'y avait pas plus d'émotion dans cette phrase que de rodomontade dans la première. C'était l'expression naturelle d'une sensibilité si mêlée d'énergie qu'elle se plaît à unir d'instinct l'idée du jeu à celle du péril, et qu'un peu de risque tragique est comme le condiment nécessaire de ses fêtes les plus innocentes.

Parmi ces divertissements du sport, aucun n'est plus à la mode depuis quelques années que le *football*. J'ai assisté l'automne dernier, dans la paisible et douce ville de Cambridge, à une partie que les champions du collège de Harvard — le *team*, comme on dit ici — soutenaient contre les champions de l'Université de Pensylvanie. Il me faut remonter en pensée à mon voyage en Espagne pour me rappeler une fièvre du peuple égale à celle qui palpitait le long de la route, entre Boston et l'arène réservée au combat. Les voitures des tramways électriques se suivaient à une minute d'intervalle, remplies de *voyageurs*, qui assis, qui debout, qui suspendus

aux marchepieds, se pressaient, se tassaient, s'écrasaient. Le rendez-vous était, comme à Rome pour des combats de gladiateurs, et quoique les journées de Novembre soient cruellement froides sous le ciel du Massachusetts, dans une espèce d'enclos en plein air. A deux pas du *memorial hall* et des autres bâtiments rouges de l'Université, des gradins de bois étaient dressés. Sur ces gradins quinze mille spectateurs peut-être, et, dans l'immense quadrilatère cerné par ces gradins, deux bandes, composées de onze jeunes gens chacune, attendant le signal de commencer. Quel frémissement dans cette foule, recrutée non point parmi les gens de basses classes. mais parmi les personnes aisées, et quelle excitation grandissante avec l'heure! Tout ce monde tenait à la main de petits drapeaux rouges et portait des touffes de fleurs rouges. — L'écarlate est la couleur des gars de Harvard. — Quoiqu'une rumeur de fièvre courût sur cette foule, cela ne suffisait pas aux passionnés du jeu. Des espèces d'entrepreneurs d'enthousiasme, des étudiants au visage glabre, gris et déjà creusé, passaient entre les banquettes, et ils allumaient l'ardeur du public en poussant le cri de guerre de l'Université, le *rah! rah! rah!*... trois fois répété, que termine l'appel frénétique de *Harvard!* Les partisans du *Pensy* répondaient par un cri analogue, et là-bas, par-dessus la palissade d'enceinte, dans les arbres défeuillés, des faces claires de spectateurs pauvres et qui n'avaient pas de quoi payer l'entrée, se détachaient sur le ciel d'automne, avec des finesses de

têtes claires dans les peintures des éventails Japonais.

Le signal est donné et le jeu commence. Terrible jeu et qui suffirait seul à mesurer la différence qui sépare le monde Anglo-Saxon et le monde Latin; — jeu de jeunes dogues élevés à mordre, à se ruer dans la curée; jeu d'une race faite pour les attaques sauvages, la défense violente, la conquête implacable et la lutte à outrance. Avec leurs vestes de cuir aux manches d'un drap, rouge pour les champions de Harvard, bleu et blanc pour ceux de Pensylvanie, — vestes et manches aussitôt déchirées, — avec leurs jambières sur le devant du tibia, leurs grosses savates et leurs longs cheveux flottants autour de leurs faces pâles et roses, ces athlètes scolaires sont à la fois admirables et effrayants, aussitôt que le démon de la lutte entre en eux. A chaque extrémité de la piste deux poteaux se dressent représentant, ceux de droite, un des camps, ceux de gauche, un autre. Toute la question consiste à faire passer entre ceux-ci ou entre ceux-là un énorme ballon de peau que les champions de l'un et l'autre parti lancent tour à tour. C'est dans l'attente de ce lancement que se concentre l'excitation de ce divertissement presque féroce. Celui qui tient le ballon est là, penché en avant, ses compagnons et ses adversaires penchés eux aussi autour de lui, dans des attitudes de bêtes aux aguets et qui vont sauter. Tout d'un coup il court pour jeter la balle, ou bien

d'un mouvement d'une rapidité folle il la passe aux mains d'un autre qui s'élance avec elle et qu'il s'agit d'arrêter. La brutalité des gestes par laquelle on saisit ce porteur de balle est impossible à imaginer quand on ne l'a pas vue. Il est empoigné par le milieu du corps, par la tête, par les jambes, par les pieds. Il roule et son agresseur avec lui, puis comme il se débat, et que les deux troupes reviennent à la rescousse, c'est toute une ruée des vingt-deux corps les uns sur les autres, un nœud inextricable de serpents à têtes humaines. Cela se tord à terre et se déchire. On voit des faces, des chevelures, des torses, des jambes tressauter dans une monstrueuse et mouvante mêlée. Puis le nœud meurtrier se dénoue. La balle rebondit, lancée par le plus agile et poursuivie de nouveau avec la même fureur. Sans cesse, après un de ces frénétiques entrelacements, et quand les joueurs se séparent, un des combattants reste à terre, immobile, incapable de se lever, tant il a été frappé, serré, écrasé, pilé. Un docteur chargé du service des blessés arrive et le palpe. On voit les mains du savant secouer un pied, une jambe, masser des côtes, laver un visage, éponger le sang qui ruisselle du front, des yeux, du nez, de la bouche. Un camarade compatissant aide à cette besogne et prend sur ses genoux la tête du combattant évanoui. Quelquefois il faut emporter le malheureux. Le plus souvent, il reprend connaissance, il se tord un peu, il se réveille et il finit par se relever. Quelques pas, appuyé sur une épaule complai-

sante, et il n'est pas plus tôt capable d'aller ainsi que la partie recommence, à laquelle il se livre de nouveau, avec une rage décuplée par la douleur et par l'humiliation.

Si la rudesse de cet effroyable *sport* n'était pour les spectateurs que l'occasion d'un sursaut nerveux de quelques heures, les jeunes athlètes ne s'y adonneraient pas avec cet enthousiasme qui leur fait accepter le plus douloureux, quelquefois le plus dangereux des entraînements. Une mère me disait, parlant de son fils qui n'a pas quatorze ans : « Il adore le *foot-ball*. Il est déjà capitaine de ses onze. Je ne m'inquiéterais pas s'ils n'avaient jamais affaire qu'à des bandes d'autres petits gentlemen, mais ils ont la manie de se battre avec des gens du commun... » C'est dans des rixes pareilles que des accidents meurtriers sont toujours à craindre. « Que voulez-vous ? » me répondait un des professeurs de Harvard ; « dans la folie du jeu, il se donne bien des mauvais coups, c'est vrai, et c'est vrai surtout que les héros de parties comme celle d'aujourd'hui sont des victimes. L'entraînement est trop intense. Le système nerveux n'y résiste pas. Mais les exploits des champions maintiennent le jeu à la mode. Dans tous les coins d'Amérique tous les petits garçons se livrent à cet exercice, et cela trempe la race... » Il énonçait sous forme abstraite ce qui est l'instinct de la foule Américaine, — instinct qui ne se raisonne pas et qui se manifeste par des signes bien étranges. J'entendais, durant le combat que j'ai essayé de

décrire, une femme distinguée et fine, auprès de laquelle je me trouvais assis, s'écrier : « *Beauty!* » devant des coups qui envoyaient rouler sur la terre des cinq et six garçons. Aussitôt qu'une partie comme celle-là commence de se préparer, les portraits des divers lutteurs sont dans tous les journaux. Les péripéties de la lutte sont racontées par le menu avec des tableaux graphiques pour mieux suivre les allées et venues de la balle. Les vainqueurs et les vaincus sont également interviewés. Dans un périodique célèbre, j'ai découpé l'autre jour un article signé : « *a foot-ball scientist* », où l'auteur essayait de démontrer que la bonne tactique à suivre dans ce jeu est la même que celle de Napoléon. Qu'ajouter à cet éloge, quand on sait la place singulière que l'Empereur occupe dans l'imagination des Yankees?

Il ne faudrait pas croire que de tels fanatismes pour un sport si brutal ne soulèvent pas de vives révoltes. Le même esprit d'initiative qui pousse des foules entières d'Américains à s'exalter devant ces demi-gladiateurs et à idolâtrer ce déploiement violent d'énergie physique, pousse d'autres Américains à faire campagne contre cette violence incontrôlée et incontrôlable. Des ligues se forment pour et contre. Il est bien possible que de trop nombreux accidents amènent quelques États à voter au terrible jeu des restrictions législatives. Quand on a suivi de près une partie vraiment ardente, « *with plenty of life and ginger* », comme disait un reporter, on observe qu'à

un certain degré d'excitation les combattants ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Je revois, en écrivant ces lignes, la silhouette d'un des champions de Pensylvanie après une course contestée et le geste de rage par lequel il jeta la balle qu'il lui fallait rendre. Entre cette colère et un mauvais coup il y avait trop peu de distance, trop peu de largeur psychologique, pour employer une pédante et très exacte formule de science. Mais quoi! Ces restrictions ne guériront pas plus le public Américain de la passion pour le *foot-ball* qu'elles ne l'ont guéri de la passion pour la boxe. Quand, l'hiver dernier, Corbett et Mitchell durent se rencontrer à Jacksonville, il fallut chauffer des trains spéciaux pour transporter les partisans de l'un et de l'autre boxeur dans l'heureuse cité de la Floride. Pas un journal où les conditions d'entraînement des deux rivaux ne fussent mentionnées, matin par matin, heure par heure. Les noms des parents et des amis qui les assistaient, le mobilier des chambres d'hôtel où ils logeaient, le menu de leurs repas, leurs lectures et leurs pensées, — quel détail ne trouvait-on pas dans les colonnes des journaux? Quand j'ai passé à Jacksonville, quelques semaines plus tard, ce *fight* était encore l'objet de toutes les conversations dans les trains qui traversaient cette coquette petite ville, et on ne s'interrompait d'en parler que pour discuter le prochain *fight,* celui qui se projette entre le champion Californien et Jackson, d'Australie. — Même l'élection du futur président ne secouera pas l'opinion davantage.

Pour se rendre compte de ce que doivent être de telles rencontre, ces *prize-fights,* comme on les appelle, où le combat ne cesse qu'avec l'impuissance d'un des deux boxeurs à le soutenir, il faut suivre dans quelque *athletic club* un combat réglé, c'est-à-dire où les reprises soient comptées et les passes limitées. Le plus intéressant de ceux dont j'ai suivi ainsi les péripéties, se donnait à Washington. C'était aussi le premier auquel j'assistais. Au troisième étage du club, dans la salle du gymnase, une plateforme était dressée à hauteur d'homme, et fermée de cordes. Tout autour un millier de spectateurs attendaient : les uns assis sur des chaises, les autres debout dans la galerie. Le long des murs, des instruments de gymnastique, rappliqués ou pendus, faisaient à cette scène un cadre vraiment digne d'elle. L'électricité — il était neuf heures du soir — éclairait, en sculptant tous les traits, les faces impatientes des amateurs, et, sur l'estrade carrée, la silhouette d'un homme en train d'aller et de venir nerveusement, le *referee,* l'arbitre du combat. Il portait une de ces jaquettes d'ici, qui outrent la mode et que leur coupe si ample, si ronde, fait ressembler à la carapace de quelque énorme coléoptère. Enfin un murmure de satisfaction s'élève. Les deux premiers boxeurs arrivent avec leurs entraîneurs. Ils sont vêtus de grands peignoirs qu'ils dépouillent, aussitôt montés sur l'estrade. Leurs torses apparaissent, tout nus, maigres et bossués par les

paquets de muscles. Ils s'assoient sur des chaises, et ils s'abandonnent avec une passivité singulière aux soins de leurs assistants, qui les lavent, qui les peignent, qui les frottent comme des bêtes, tandis que le personnage vêtu de l'ample jaquette annonce le programme du combat, sa durée, le nombre des passes ou *rounds,* le poids des champions, leurs noms et leur patrie. L'un est de Philadelphie, l'autre de Wilmington. Le premier montre un mufle noir, presque de mulâtre, au milieu duquel s'aplatit un nez cassé à la fois et crochu. L'autre est un blond, à face carrée, le nez cassé aussi, mais à deux places, ce qui dessine un peu sur son visage le trèfle de la tête de mort. Il a étendu ses bras qu'il appuie aux deux cordes croisées derrière lui à angle aigu. Ses biceps de marbre luisent sous le massage qui semble ne pas même les remuer. Cependant la toilette est finie. On leur met à tous deux des gants. Un gong résonne. Ils se lèvent, marchent l'un vers l'autre, se serrent la main, et la passe commence. Une espèce de râle de plaisir s'échappe alors de l'auditoire, râle ininterrompu qui va passer tour à tour du soupir au hurlement, suivant que les épisodes du combat vont se précipiter ou se ralentir. Le Philadelphien attaque davantage, mais il est trop agité. Ses jambes ne gardent pas l'aplomb. Il danse, il sautèle, tandis que son bras remue d'une façon énervée et mécanique, comme une pince qui hésiterait, se tendrait, reculerait, se tendrait encore, indéfiniment. Son adversaire a la garde meilleure. Il avance, il recule, sans que

son torse bouge, et son cruel visage où ses yeux creusent deux trous bleus est réellement celui de la mort. Les coups s'animent avec le jeu. Les corps se plient pour les éviter. Les deux hommes sont en fureur. On les entend qui soufflent, et le bruit mat des poings qui rebondissent sur la chair nue. Après quelques coups plus fortement assénés, le *claret* coule. Ce sang jaillit des yeux, du nez, des bras, il barbouille les joues et les bouches, il tache les poings de sa rouge et chaude liqueur, pendant que le public exprime sa jubilation par des cris qu'interrompt seul le bruit du gong. C'est la halte entre deux passes. Les boxeurs, assis de nouveau, s'abandonnent, comme à l'entrée, aux soins des entraîneurs qui les bouchonnent. On dirait des maquignons pansant un cheval. Des parieurs exaltés sautent sur l'estrade, mettent l'habit bas, et une fois en bras de chemise éventent avec frénésie les infortunés pugilistes, à demi évanouis du sang perdu, des coups reçus et donnés, de l'intense effort nerveux du combat. Un autre appel du gong et la passe recommence. Il y eut quatre combats ainsi, dans cette soirée, l'un de six passes, le second de huit, le troisième de cinq, le dernier de onze, et, pendant les deux heures et demie que dura cette infinissable séance, pas un spectateur ne quitta sa place. Pas une seconde l'intérêt passionné qui penchait toutes ces faces vers l'estrade ne parut se suspendre. A peine si une protestation s'éleva lorsque le *referee* ayant appelé les champions du troisième combat, deux enfants de seize ans arrivèrent, le premier

robuste et râblé dans sa petite taille, le second si grêle dans la minceur de son pauvre corps, si peu formé, si fragile, qu'une voix cria : « *They are girls, not boys*... Mais ce sont des filles et non pas des garçons... » Ce qui n'empêcha pas que des applaudissements frénétiques accueillirent la chute de ce maigre et grêle enfant, tout de son long, et le sang dégouttait sur sa face de garçonnet grandi de la veille. Le temps de l'emporter, et déjà commençait un autre duel entre deux vieux boxeurs qui semblaient, ceux-là, l'incarnation de deux physiologies : l'un court et trapu, presque gras, le poil rouge, les veines à fleur de sa peau trop blanche ; l'autre, desséché et très grand, tout bile et tout nerfs. La sinistre face de ce dernier, verte sous le bleu de la barbe rasée, avec des yeux sournois de mauvais domestique, souriait d'un sourire féroce. Je la voyais surplomber l'autre, nous surplomber tous, tandis que la justesse agile et violente des mouvements donnait l'idée d'une invincible énergie... Après onze *rounds*, cet athlète olivâtre était aussi sec qu'au moment où il avait mis le pied sur l'estrade, tandis que la sueur de son adversaire ruisselait, mêlée à du sang toujours. Ce fut une série d'étonnantes attaques et de ripostes non moins étonnantes, et quand les deux champions eurent achevé la onzième passe sans que l'un ni l'autre fût tombé à terre, il courut dans l'assemblée un mouvement d'irrésistible sympathie vers le plus faible, vers ce courtaud qui s'était défendu avec tant de bravoure. Le géant fut déclaré vainqueur, mais

au milieu de protestations et parmi des poignées de main données à l'autre où il y avait de l'admiration et de l'amitié. Ce vaincu si courageux eût demandé n'importe quoi à ces hommes, ils lui eussent obéi, — tant ils le respectaient d'avoir si bien tenu dans des conditions trop évidemment inférieures.

Ce terme de respect semblera bien étrange, appliqué à des boxeurs professionnels. Il est le seul qui définisse le prestige dont ces héros du pugilat sont enveloppés aux États-Unis. Une de mes amies Américaines à qui je parlais de cet enthousiasme me raconta comment elle avait dû son salut à l'un d'entre les plus fameux boxeurs de l'Ouest et dans des circonstances si singulières qu'elles valent la peine d'être rapportées avec quelque détail. Elle était allée dîner et passer la soirée dans un des faubourgs de la grande ville qu'elle habitait alors, et elle revenait dans sa voiture, quand elle se trouva traverser une rue qu'emplissait un peuple menaçant. Elle tombait en pleine manifestation d'une grève prolongée et douloureuse. Ses chevaux sont obligés de s'arrêter, elle met la tête à la portière par curiosité et voici qu'une clameur épouvantable accueille son apparition. Les feux de l'électricité dont s'éclairait la rue venaient de frapper de très gros diamants qui brillaient dans ses cheveux. Ce dernier signe de luxe ajouté à l'aspect du coupé, à la tenue du cocher et du valet de pied, à l'allure de l'attelage, soulève l'indignation de cette foule affamée. Des poings se

tendent. Des faces s'approchent, l'injure à la bouche. — « J'avais tiré une longue épingle d'or, » me disait la jeune femme, « et j'étais résolue à en frapper au visage le premier qui s'approcherait de trop près. » En ce moment, et comme elle se croyait bien en danger avec cette arme si fragile, elle voit avec plus de terreur encore un colosse fendre les rangs du peuple, écartant les gens avec une telle autorité qu'elle le prit pour un des chefs : « N'ayez pas peur de ces malheureux, » fit cet homme quand il fut auprès d'elle, « je m'en charge. Dites seulement à votre cocher d'avancer... » La jeune femme se penche de nouveau hors de la portière, sans que le terrible cri éclate, et elle donne ses ordres à ses domestiques livides d'effroi sur leur siège. Le coupé s'ébranle, escorté par l'inconnu qui appuyait simplement sa main sur le rebord de la portière, et la foule s'écarte pour laisser aller l'équipage. Une fois les grévistes dépassés, l'inconnu salue la dame. Le cocher touche et part à fond de train. Le valet de pied et lui tremblaient encore de tous leurs membres à la porte de la maison.

— « Vous pensez bien que je cherchai à savoir par qui j'avais été sauvée, » continua la narratrice. « Mais ces deux domestiques étaient des Irlandais, nouvellement arrivés d'Europe et ils ne connaissaient personne. La description que je fis à quelques amis un peu renseignés sur les principaux conducteurs de cette grève, ne répondait à aucun signalement. J'avais donc renoncé à l'espérance de savoir

le nom de ce mystérieux protecteur, que je revoyais toujours, avec sa maigre figure, hautaine et martiale, son regard dominateur, l'espèce d'aisance à la fois brutale et souple de ses gestes. Et voilà que sept ou huit semaines plus tard, comme nous nous trouvions, ma mère et moi, dans une boutique, à marchander des fourrures, une bagarre éclate à la porte... Je vois mon cocher à bas du siège, un de mes chevaux à terre, et un homme, totalement ivre, qui se collète contre des agents. Je reconnais mon sauveur, et j'apprends à la fois son nom et l'extravagant exploit qu'il venait d'accomplir. C'était *John M*** V**** le célèbre boxeur, qui, pris d'alcool, avait parié d'abattre un cheval d'un coup de poing. Le hasard avait voulu que cet absurde gageure l'amenât droit devant cette boutique, et qu'il frappât justement un de mes chevaux. — J'ai pu du moins acquitter ma dette envers lui en empêchant qu'on ne le poursuivît pour ce coup de poing, quoiqu'il ne courût pas le risque d'être condamné à une peine très forte. Il était trop populaire... »

A côté de ces plaisirs du sport, il faut ranger ceux du théâtre, qui n'en sont pas si éloignés qu'il semble au premier regard. Cette passion du spectacle a comme conséquence, elle, un respect profond des acteurs. Elle est générale parmi les Américains. On sait

quel accueil ont reçu chez eux Mme Sarah Bernhardt et Mme Éléonora Duse, M. Coquelin et M. Irving, pour ne citer que quatre noms d'artistes fameux, et pour ne point parler des chanteurs et des cantatrices. Ce n'était pas seulement le jeu de ces grands acteurs qui intéressait passionnément le public, c'était leur personne. C'étaient surtout leurs idées sur leur art. Il y a dans chaque ville des États-Unis un groupe d'amateurs, dont c'est l'étude et le goût de raisonner sur l'interprétation plus ou moins intelligente de telle ou telle pièce, de telle ou telle œuvre de musique. J'ai dit l'étude, car, même ici, la tension de la volonté est reconnaissable. A Boston, par exemple, vous trouverez que les programmes des célèbres concerts sont accompagnés d'un commentaire technique, si documenté, si lucide à la fois et si érudit, que cette mince brochure constitue un véritable chapitre détaché d'un cours d'histoire musicale. A Chicago et quand Coquelin y donnait cette représentation de *Tartufe* dont j'ai parlé déjà, les journaux du lendemain contenaient des dissertations sur la comédie de Molière aussi renseignées, aussi analysées, aussi nuancées qu'aurait pu l'être un feuilleton du *Temps* ou du *Journal des Débats*. Et puis, à côté de ces traces d'un goût difficile et d'un dilettantisme supérieur, vous trouvez que ce même public accepte d'étonnants à-peu-près. Je me rappelle une soirée de gala, à l'Opéra de New-York, où la musique de *Lohengrin* était chantée par un des acteurs en Français, par un autre en Allemand, tandis que les

chœurs répondaient en Italien. N'y a-t-il pas une secrète logique entre ces manifestations en apparence contradictoires? Si vous allez au théâtre par plaisir, si vous êtes un voluptueux de la musique et un Épicurien d'harmonie, de pareils heurts vous choquent et vous froissent. Toute votre sensation s'épuise dans cette contrariété, et vous n'en gardez que l'envie de prendre votre chapeau et de sortir. Mais si une partition vous représente l'étude du génie d'un maître ou du talent d'un artiste, vous l'acceptez, même mutilée. Vous l'acceptez surtout si vous êtes dévoré de ce besoin d'assimilation Européenne, dont l'Amérique intellectuelle est presque malade, comme aussi l'Amérique élégante. Ne pouvant avoir tout l'Opéra et toute la Comédie-Française de par delà l'Océan, nos gens en prennent ce qu'ils peuvent, — le plus exquis, il faut bien l'avouer, — et ils en jouissent, comme les Anglais peuvent jouir des morceaux du Parthénon, par fragments brisés et sans ensemble. Mais leur double passion est satisfaite, celle de se cultiver d'abord, et celle ensuite d'avoir à New-York les premiers acteurs de Londres et de Paris.

C'est dans des spectacles d'un tout autre ordre qu'il faut chercher l'originalité du génie Américain, et le vrai plaisir dramatique de ce peuple. La pièce que les auteurs de ce pays excellent à écrire et les acteurs à jouer, c'est la comédie presque sans fabulation, sans intrigue, composée de scènes de mœurs

locales et mêlée de pantomimes. Si l'expression, aujourd'hui démodée, de « tranche de la vie », put jamais être appliquée à des œuvres de théâtre, c'est à celles-ci. Toutes les particularités des différents États y passent : tantôt les coutumes singulières du Sud, comme dans le *New-South* que j'ai analysé au cours de mes notes sur ma première semaine de séjour; tantôt celles de l'Ouest, comme dans *In Mizzoura;* tantôt celles du Nord, comme dans une pièce que j'ai vue à New-York, et qui s'appelait *A Temperance Town*. Cette dernière, la plus typique peut-être de toutes, portait en sous-titre : « *Which is intended as a more or less truthful presentation of certain incidents of life, relating to the sale and use of liquor in a small village in a prohibition state**. » La grande curiosité de cette comédie réside en ceci, que le personnage sympathique est un ivrogne, qualifié tel dans la distribution des rôles : « *John, known as Mink, a town drunkard*... John, connu comme Mink, un des ivrognes de la ville. » — « Vaut-il mieux, pour détruire l'abus de la boisson, installer le triomphe de l'hyocrisie? » dit un des héros au dernier acte. Voilà toute la morale de cette œuvre singulière, où se trouvent, à côté de scènes pathétiques jusqu'au mélodrame, des bouffonneries dans le genre suivant. C'est la nuit de Noël. La fille du pasteur, expulsée par son père, agonise le long des murs de l'église

* « ... Qui a l'intention de représenter avec plus ou moins de vérité certains incidents de mœurs relatifs à la vente et à l'usage des liqueurs dans un *petit* village d'un État prohibitif. »

où prêche ce père. Pendant ce temps, le bon ivrogne va mettre sur les marches de cette même église une large planche, bientôt cachée sous la neige et le long de laquelle dégringolent, avec des culbutes, les uns après les autres, tous les assistants de l'office, au fur et à mesure qu'ils sortent. Le public paraît se complaire follement à ces étonnantes antithèses. Le principe national du rire n'est pas, comme chez nous, le sous-entendu fin et polisson. C'est la cocasserie froide et absurdement inattendue. Tout d'un coup et dans une minute tragique, un des artistes accomplit un tour de force de clown. D'un coup de pied il enlève un chapeau sur la tête de son interlocuteur. Il exécute un saut périlleux par-dessus une table. Puis la scène continue sans que ces extravagances aient fait autre chose que de soulever le fou rire de l'auditoire. Au regard de l'étranger, qui n'est pas habitué à cette mosaïque de scènes de mœurs et de pantalonnades, cette gaieté épileptique dénonce le bar, l'intoxication de l'alcool, un commencement de folie. Le plus étrange est que ces mimes, dans lesquels il y a du gymnaste et du clown, sont remarquables de simplicité juste et de réalisme dans les portions vraies de leur rôle. Dans une de ces comédies qui s'appelait, je crois, le *Country Circus,* le « Cirque de campagne », j'ai vu ainsi une scène de vol jouée à la perfection par trois pitres de hasard. L'un représentait l'entrepreneur du cirque à son guichet, l'autre un nègre en train de demander une place à *ce guichet,* le troisième un policeman en train de

surveiller l'entrée du spectacle. Le nègre remettait un billet de dix dollars à l'entrepreneur qui lui rendait la monnaie sur cinq dollars seulement. Le nègre se plaignait. L'entrepreneur, penché par le guichet, criait : « *Officer,* » et accusait sa victime de vouloir le voler. Sur quoi le policeman empoignait le pauvre noir et l'enfournait de force dans le cirque. Puis, revenu auprès du guichet, il touchait deux dollars de l'entrepreneur. La passivité ahurie du nègre, la blague mordante du barnum occupé à l'enfoncer, la brutale et sordide duplicité du policier, — autant de traits marqués comme à l'eau-forte, et qu'imposait un animalisme de pantomime presque intolérable de vérité obsédante.

Le nègre et le policeman sont d'ailleurs deux des personnages favoris de ces farces à gros succès populaire. Un autre est le voyou chevaleresque que j'ai déjà dessiné. Mais le protagoniste sans rival, c'est le *tramp*, le vagabond professionnel, aux prises avec ses deux ennemis : le policeman et le *brakeman* ou serre-frein. La lutte autour d'un wagon de marchandises où le tramp veut prendre place, et d'où le brakeman l'expulse, — voilà le thème habituel et qui prête à toutes sortes de tours de force et de plaisanteries. Le *tramp* est en effet le grand humoriste populaire. C'est lui qui donne leur surnom aux compagnies de chemin de fer, et qui baptisera par exemple le Baltimore et Ohio, le B. and O. : *Beefsteak and Onions*. Dans un des théâtres de Wa-

shington, j'ai entendu une salle soulevée jusqu'au délire par cette plaisanterie. La grande avant-scène, une des quatre loges de devant, les seules de ce théâtre, était occupée ce soir-là par un spectateur qui avait posé ses pieds sur le velours de la banquette. On ne voyait que le vernis de ses bottines miroitant sous l'électricité et sa main ballante, une grosse main velue, chargée de bagues. Il manifestait sa joie en trépignant du talon sur ce rouge velours, qui servait d'appui à sa commode position. Probablement cet homme avait payé sa loge une dizaine de dollars. C'était un de ces richards de l'Ouest, qui ont peiné sur vingt métiers, fait fortune plusieurs fois, et fréquenté dans leur existence aventureuse des gens de toute classe et de toute provenance. De pareils individus constituent le vrai public Américain. Ils ont de la vie humaine une expérience trop complète pour ne pas exiger dans une comédie de l'observation et des traits de mœurs véridiques. D'autre part, ils ont gardé, à travers leurs odyssées d'hommes d'affaires, le plus souvent sans scrupule, une certaine naïveté, ce je ne sais quoi de jeune, de presque enfantin, qui se retrouve partout ici. Ils sont en outre assez honnêtes, et même délicats dans les questions d'amour. Ces études locales, coupées de bouffonneries et d'où la grivoiserie est éliminée, correspondent à ces traits divers. Les directeurs le comprennent ainsi. Lisez plutôt ce boniment que je traduis exactement d'un programme : « Les acteurs de cette troupe se proposent

de ne représenter que des pièces du pays, écrites par des auteurs du pays, — *native plays by native authors,* — et celle-là (ici le titre) est essentiellement Américaine dans sa scène, son action et son but. Les caractères sont essentiellement Américains, et il s'y respire partout une fraîcheur Américaine, qui s'accorde avec la grandeur Américaine. Il n'y a pas dans la pièce un seul personnage mauvais, homme ou femme. Pas une syllabe ne s'y prononce qui puisse amener une rougeur sur la plus modeste joue. Cette pièce attaque les vices de la société dissipée, les misères qui naissent de la concentration de la civilisation dans les grandes villes. *Aucune colombe souillée n'y agite ses ailes malpropres et il n'y a pas là de brigands en frac pour voler tout autour, en chasse d'une proie...* » Tout était vrai de cette annonce, incomplète sur ce point, que la pièce se terminait, sans qu'on se fût donné la peine d'en expliquer la raison, par l'exhibition d'une famille d'équilibristes.

Je viens de feuilleter un très grand nombre de journaux de caricatures, de ceux que mes amis de New-York m'ont indiqués comme les meilleurs. Les Américains raffolent de ces publications. Elles s'étalent dans tous les halls d'hôtels. Elles se distribuent dans toutes les voitures de chemin de fer. Elles encombrent les tables de tous les clubs. Sans exa-

gérer l'importance de ces brochures illustrées, il faut
eur reconnaître, par tous pays, une certaine valeur
documentaire. Elles caractérisent l'*humour* de la race
et *ses plaisirs de moquerie*. En outre, vous y rencon-
rez mille détails de mœurs notés sur le vif et que
cette outrance de la charge rend plus perceptibles
u voyageur. A parcourir une collection de ces fasci-
cules, une première observation s'impose : l'absence
bsolue de ces croquis déshabillés qui sont la joliesse
perverse des feuilles analogues à Paris, et l'absence
non moins remarquable d'allusions à des mésaven-
ures conjugales. On croirait, à constater cette la-
cune, que ni le caprice galant ni l'adultère n'existent
ux États-Unis. S'ils existent, c'est dans une telle
ombre de secret, qu'ils échappent même à la sa-
ire. N'allez pas croire cependant que ces caricatu-
istes professent un préjugé de respect à l'égard
lu mariage. Mais quand ils en voient les défauts,
'est surtout du point de vue budgétaire, comme il
onvient dans le pays du tout-puissant dollar. La vie
le famille y est trop chère, et les hommes ont trop
peiner. Tel est leur principal grief. Voici par
xemple la fin d'une cérémonie nuptiale. Le salon
'emplit d'hommes et de femmes qui complimen-
ent les mariés et les parents : « Je vous félicite du
nariage de votre fille, » dit un des visiteurs. « Vous
essez de les avoir sur les bras l'une après l'autre. —
*see you are gradually getting all the girls off your
ands...* » Et le père de répondre : « Le malheur est
ue j'ai à mettre tous leurs maris sur un trop grand

pied... » — « Vos hommes travaillent trop dur en Amérique, » dit un jeune comte étranger à une jeune fille. — « Oui, » réplique-t-elle, « ils ont à soutenir leurs gendres titrés. » Quand ce n'est pas le père qui s'accable de besogne, c'est le mari. Voici par un soir de Noël un certain Popleigh qui rentre de son bureau. Il va, vieilli avant l'âge, maigre et courbé. Ses bras chargés de présents révèlent sa nombreuse famille. Un gentleman embossé dans une confortable fourrure, un cigare aux lèvres, le rencontre et le regarde avec ironie. « C'est M. Singleton, » dit simplement la légende, « qui fut un prétendant malheureux à la main de l'actuelle Mme Popleigh. » Et même la question d'argent mise à part, nos gens n'ont pas l'air de croire que le mariage Américain soit une heureuse opération. Écoutez ce dialogue entre un mari et sa femme. — *Elle :* « Mais enfin qu'avez-vous au club, vous autres hommes, pour vous le rendre si attractif, que vous n'ayez pas chez vous ? » *Lui :* « Ma chère, nous n'avons pas au club ce que nous avons chez nous. Toute l'attraction est là. » C'est la banqueroute du bonheur de l'homme. Quant au bonheur de la femme, elle-même ne s'y attend guère. — « Oui, » répond une fiancée les yeux au ciel, — « je suis heureuse. Du moins, je le suppose. Il y a seulement un gros ennui : une fois mariée, je ne pourrai plus flirter... »

Ce mot railleur n'est qu'un commentaire d'un fait très réel, et que j'ai essayé d'expliquer : la souverai-

neté sociale de la jeune fille aux États-Unis. Mille petits signes n'auraient pas indiqué cette souveraineté au voyageur, qu'il en trouverait le témoignage à travers ces caricatures. Cette jeune fille reparaît dans ces journaux aussi souvent que la lorette dans les albums de Gavarni, que la demi-mondaine dans ceux de Grévin, que la marcheuse de l'Opéra ou du trottoir dans ceux de Forain. De même que ces trois maîtres ont senti la grâce des Parisiennes à trois époques différentes, le dessinateur Américain sent avec une délicatesse incomparable la beauté de la jeune fille de son pays. La voilà qui sourit, qui rêve, qui cause, qui monte à cheval, qui vit enfin, avec sa taille fine, ses épaules épanouies, ses élégances hardies, ses blanches dents, ses yeux grands ouverts sur le monde, trop grands ouverts, car ils y voient trop juste. Écoutez les discours que l'artiste prête à ces admirables personnes et vous serez édifié sur leur sensibilité. En voici une qui s'est assise sur une chaise longue auprès d'un jeune homme aussi beau qu'elle. Toute troublée, elle joint les mains, et elle répond à une question que l'on devine : « Oui, mais vous êtes pauvre, Tom, et moi je n'ai pas d'argent. Moi, ma figure est toute ma fortune... » — Cette autre se promène dans la campagne en tête-à-tête avec un soupirant qui lui dit avec amertume : « Si j'étais riche, vous m'épouseriez tout de suite !... » — « Ah ! Georges, Georges, » fait-elle, « la dévotion que vous me montrez me brise le cœur. » — « Que voulez-vous dire par là ? » — « Que vous avez

souvent loué ma beauté, mais jusqu'ici je ne savais pas combien vous me reconnaissiez de bon sens. » — C'est qu'elles savent bien, ces filles positives des plus positifs des hommes, que le mariage est une association où leur partner demandera, lui aussi, qu'elles apportent de l'argent, beaucoup d'argent. Deux d'entre elles sont à causer, sans doute sur le débarcadère de Newport. Elles portent l'une la casquette de yachting, l'autre le canotier au ruban de couleur. Des voiles passent sur la mer. « J'entends dire que votre père a vendu son yacht? » demande l'une. — « Oui, » répond l'amie, « dans l'état actuel des affaires, c'était une charge un peu lourde. » — « Alors, » reprend l'indiscrète, « la nouvelle que vous vous mariez n'est sans doute pas vraie? » D'ailleurs les beaux jeunes gens, compagnons et complices du flirt de ces jolies enfants, ne leur cachent pas ce souci de l'intérêt. — « M'auriez-vous aimée si j'avais été pauvre? » demande l'une d'elles à un admirable garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, qui lui répond en la pressant sur son cœur: « Ah! darling, je ne vous aurais pas connue. » Et ne vous indignez pas trop de voir l'argent sans cesse mêlé aux affaires de cœur. Ce cœur y est lui-même si peu mêlé. Le caricaturiste a soin de vous en prévenir : ces engagements qui se nouent et se dénouent avec tant de facilité, n'entament pas l'âme des deux élégantes poupées fashionables : le jeune homme et la jeune fille du monde. — « Ah! cher, » murmure une Perdita, en mettant ses beaux

yeux à demi voilés de leurs longues paupières sous la bouche d'un élégant cavalier, « dites-moi la véritable étendue de votre sentiment pour moi? » — « Vous êtes ma fiancée favorite, » répond-il sérieusement, « la seule que j'aime. » Il y a beaucoup de chances pour qu'elle voie une flatterie touchante dans cet étrange madrigal, car elle-même n'attache pas au mot de fiançailles une signification bien tragique, si nous en croyons cet autre dialogue entre deux jeunes filles qui échangent des confidences: « On m'avait dit que tu étais amoureuse de lui? » demande l'une. — « Mais non, » répond l'autre vivement, « ce n'était pas si sérieux que cela. J'étais seulement sa fiancée. » Elle a sans doute appris, ou il a appris, que les stocks possédés par son père à lui ou par son père à elle avaient subi une forte baisse, et tout a été rompu. S'ils eussent agi autrement, leur société les eût trouvés bien niais. — « Sais-tu que M. et Mme Brown Smith doivent s'amuser immensément, » dit la même Perdita à son amie Pénélope. — « Et pourquoi? » — « Pourquoi? Mais tous les deux ont voulu faire un mariage d'argent et ils n'ont le sou ni l'un ni l'autre. Ils ont de quoi se moquer l'un de l'autre pour toute leur vie. *They have lots of fun, laughing at each other...* »

Lots of fun, — des provisions de gaieté, — voilà le résumé le meilleur, non pas seulement de cette situation, mais de toutes ces caricatures. Rien qui ressemble moins à l'amère et poignante âcreté de nos humoristes. Ces railleries sur les jeunes filles, qui

pourraient être si aisément cruelles, gardent une bonne humeur joviale. Il en est de même pour celles qui portent sur les basses classes, notamment sur les *tramps*, les nègres et les Irlandais, ces protagonistes inévitables de toute farce vraiment Yankee. Certes la misère est plus dure aux États-Unis qu'ailleurs, sous un climat si pénible l'hiver, si brûlant l'été, et parmi l'écrasante concurrence. Écoutez cependant ce vagabond à qui une pièce d'argent donnée par un passant généreux a permis d'entrer dans le bar. Il est debout devant la table du *free lunch :* « Est-ce que vous n'avez pas mangé assez? » lui crie le patron épouvanté de voir le jambon, les poissons salés, le pain beurré, les huîtres frites disparaître dans le gouffre de cet estomac vêtu de haillons. — « Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui a mangé assez? » répond le *tramp* en ricanant. Un de ses pieds est chaussé d'un soulier et d'une guêtre, l'autre d'une bottine à élastiques. Un foulard à carreaux lui sert de mentonnière et protège une joue enflée qui déborde sur son œil, à la fois insolent, gouailleur et fripon, — comme lui-même. Cette impertinente plaisanterie donne le ton des répliques prêtées par le caricaturiste à ces batteurs de grand chemin, qu'il montre volontiers, celui-ci en train de fumer, avec une négligence tout Américaine, dans un grenier à foin, cet autre lisant son journal, des besicles sur le nez. Leur paresse le divertit sans l'indigner, et il ne juge pas à propos de chercher à leur sujet quelques-unes de ces légendes sinistres comme

Gavarni en trouvait pour son Virelocque. Du nègre non plus, le caricaturiste ne dégage pas les traits redoutables et misérables : la sensualité criminelle, la férocité d'ancien esclave et sa perfidie. Non. Il s'égaie joyeusement autour de sa vanité et de sa familiarité. Il en montre un, par exemple, qui arrive chez son maître avec un pantalon à carreaux de la même étoffe que le veston de ce maître. Ce dernier lui dit : « Voyons, Tom, je vous ai dit de ne pas porter ce pantalon que je vous ai donné, pendant la semaine, alors que je porte le reste du complet. » Et Tom de répondre : « Pourquoi, *Boss?* Auriez-vous peur qu'on nous prît pour des jumeaux?.... » On devine le sourire heureux qui s'épanouit sur les grosses lèvres et découvre les dents blanches du plaisantin. Il se prépare sans doute à dire, comme un de ses confrères à deux de mes amis qui avaient été en villégiature dans la maison où il était lui-même domestique : « Revenez bientôt nous voir, vous êtes de si savoureux gentlemen, — *so palatable gentlemen.* » De même, pour ces terribles Irlandais, si étonnants de poésie et de cruauté, de flamme patriotique et de rage vindicative, d'éloquence et d'ivrognerie, d'esprit d'entreprise et de désordre, c'est seulement cette ivrognerie et ce désordre que les caricaturistes montrent. Tantôt c'est une servante Irlandaise qu'ils évoquent, disant avec son accent à l'inspecteur d'immigration qu'elle arrive pour être une bonne Française : « *Oi'm a Frinch nurse.* » Tantôt c'est une femme de chambre

de cette même race à qui sa maîtresse demande : « Avez-vous balayé la chambre ? » — « Oui, madame, j'ai tout balayé sous le lit. » Et on peut voir que ce dessous de lit est devenu en effet une caverne à ordures où tous les détritus de la maison sont entassés. Tantôt c'est un Irlandais qui rentre dans un état d'alcoolisme, que le dessinateur a figuré en multipliant sept fois la tête de la femme qui le regarde et qui lui dit de ses sept bouches : « Si vous vous voyiez comme je vous vois, vous seriez bien dégoûté. » — « Et si vous vous voyiez comme je vous vois, » répond l'ivrogne, « vous seriez bien étonnée. » Tantôt ce sont des querelles de ménage où tout vole en débris, l'homme assommant à coups de chaise la femme qui le lui rend à coups de fer à repasser. Des policiers président à ce carnaval des *tramps,* des nègres et des Irlandais, Irlandais eux-mêmes, buvant ferme et tapant de même, avec des « attrape ça », des « *take that* » accompagnés d'un jeu de casse-tête. Pas une amertume ne corrompt cette jovialité. On dirait que la vie de la rue et des *saloons* constitue réellement une pantomime bouffonne pour ces observateurs qui sont avec cela très exacts. Leur dessin sans fantaisie serre la réalité de très près. A peine s'ils chargent la trogne du tramp, le mufle de l'Irlandais, la grosse bouche du nègre, la niaise importante du gommeux, du *dude,* pour employer leur terme d'argot. On devine des gens de bonne humeur, très lucides, très positifs, écrivant et dessinant pour des lecteurs lucides, positifs et de bonne

humeur. La noire misanthropie d'un Gavarni ou d'un Forain vous fait souffrir en vous faisant rire. Elle suppose de longues réflexions, des nerfs rongés de pensée et impuissants à l'action. L'Américain appartient à un monde trop actif, trop hâtif aussi et par de certains côtés trop sain, pour que cette ironie empoisonnée s'y rencontre.

A cette innocente et indulgente gaieté de la caricature de mœurs, il est curieux de comparer la violence de la caricature politique. Ces mêmes dessinateurs, qui se montrent simplement et légèrement goguenards en face des ridicules ou des vices de la vie courante, déploient, quand il s'agit des choses de parti, une frénésie de haine presque indépassable. La nomination d'un ambassadeur qui ne leur convient pas, l'adoption d'un bill contre lequel ils font campagne ou le rejet d'un bill qu'ils soutiennent, une candidature hostile, un discours à retentissement, leur sont une occasion de charges outrées, dont la dureté d'attaque contraste de la façon la plus inattendue avec la bonne humeur des croquis de mœurs. Vous sentez subitement la calomnie et son âcreté, la colère et ses insultes. De la fantaisie amusée et facile vous tombez dans la basse et brutale polémique, — une polémique sans esprit et qui ne recule pas devant l'allusion personnelle, la plus grossièrement insultante. Il me semble que l'un et l'autre phénomène est logique et qu'il s'accorde bien à ce qui s'observe partout chez l'Amé-

ricain. Dans le train ordinaire de l'existence, il est bon enfant, aimable, ouvert, facile. Aussitôt en affaires, vous le trouvez aussi âpre et aussi énergique dans la défense de ses intérêts et la conquête des vôtres que vous le trouviez commode et généreux. Tout à l'heure il s'amusait. Maintenant il se bat. Or, la politique est de toutes les affaires une des plus importantes dans ce pays où chaque triomphe d'un parti met à sa disposition toutes les places et tous les services publics. C'est une affaire qui intéresse, non pas un petit nombre d'ambitieux, mais une quantité énorme d'individus enrôlés sous la bannière républicaine ou démocratique. Il faut satisfaire leurs antipathies, provoquer leur enthousiasme, servir leurs passions. Dur métier par tout pays de suffrage universel, que celui de parler par l'image aux masses populaires. Elles voient gros, et elles sont naturellement de goût ignoble et violent. Les caricatures enluminées, qui s'étalent aux premières pages des journaux illustrés, satisfont ce goût. Comme me disait l'éditeur du journal de Chicago, c'est toujours le *fight*, la passe de boxe qu'ils aiment. Le coup de poing est donné ici sous forme d'outrage colorié, mais un outrage si exagéré d'ordinaire, si visiblement inique et partial qu'il en devient inoffensif. Voulant par exemple flétrir un parfait gentleman, coupable d'avoir été nommé à une haute place par M. Cleveland, le caricaturiste représente cet homme distingué sous des traits grossièrement défigurés, et il inscrit au-dessous des

phrases comme celle-ci : « *Cleveland's grotesque nominee for...* » ou encore : « Si Abraham Lincoln rencontrait *Mr So and So* en chair et en os, son premier mouvement serait de le saisir par le collet et de le plonger dans une mare de boue... » De pareilles façons de combattre un adversaire peuvent réussir auprès des bas électeurs. Elles excluent l'esprit, en vertu du mot célèbre de Talleyrand : « Tout ce qui est exagéré est insignifiant. » C'est pour cela que les Américains ont réussi la caricature de mœurs qu'ils ont faite légère et sans dessous, et que, sauf exception, leur caricature politique est si médiocre. Peut-être ce résultat inattendu et son motif valaient-ils la peine d'être notés.

Plaisirs de sport, plaisirs de spectacle, plaisirs de moquerie, — l'Américain les pratique tous avec la même nature que nous lui avons vu apporter au monde, aux problèmes sociaux, à l'éducation. Il s'y révèle précis et volontaire, avec un mélange singulier de bonhomie et de tension, de réalisme pratique et d'outrance déréglée, de santé sociale et de frénésie. Les curieux de nature humaine, et qui ont réfléchi aux lois de l'équilibre de nos facultés, ne s'étonneront pas que dans ce pays sursaturé d'esprit pratique, il y ait une place pour d'autres plaisirs, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, les *plaisirs*

de mysticisme. Nulle part plus qu'en Amérique les spirites, par exemple, ne trouvent un public pour les accueillir, nulle part les sciences occultes ne rencontrent d'adeptes plus disposés à s'initier dans leurs mystères. Un des professeurs les plus remarquables de Cambridge, et qui a voulu se rendre compte de ce goût du surnaturel parmi ses compatriotes, me disait : « Il y a ici, ce que vous ne pouvez pas soupçonner, ce que je ne soupçonnais pas autrefois, d'innombrables intelligences pour lesquelles la science est aussi méprisable qu'elles sont méprisables pour la Science. Elles croient en des communications directes et personnelles avec le monde inconnu. La Science a pour principe qu'il existe une vérité unique, indépendante de l'individu, susceptible d'être communiquée à n'importe qui. Ces gens, au contraire, sont persuadés qu'il y a une révélation constante et proportionnée par une Providence aux besoins et aux mérites de chacun. Quand je les ai connus, élevé comme je l'avais été dans l'orthodoxie, je les ai crus fous... »

— « Et maintenant ? » lui demandai-je.

— « Maintenant, » dit-il, « je pense, comme Hamlet, qu'il y a beaucoup plus de choses dans le monde que n'en connaît notre philosophie... »

Et cet homme absolument supérieur finit par m'avouer qu'il croyait à des possibilités de communication entre les vivants et les morts. Un tel état d'esprit n'est pas une exception en Amérique. Un

voyageur préoccupé de psychologie trouverait dans la fréquentation de ceux que l'on appelle ici des spiritualistes et qui, réellement, sont des spirites, le plus intéressant sujet d'étude. Voici, à défaut de cette analyse qui fournirait la matière d'un volume, le croquis d'une visite à une des femmes les plus célèbres aux États-Unis pour son don de double vue, et que son initiale désignera suffisamment. — M^rs P*** vit aux environs de Boston dans des conditions d'aisance qu'elle doit à son singulier pouvoir. Jusqu'à quel point ce pouvoir est-il imaginaire? Jusqu'à quel point est-il réel? Quel est le degré de sincérité, quelles sont les chances de charlatanisme de cette étrange créature? C'est un problème que je ne résoudrai pas. Il suffit que beaucoup de visiteurs Américains croient en elle pour qu'une séance dans sa maison puisse être rangée parmi les documents recueillis au cours de cette enquête sur les façons de sentir de ce pays si fécond en surprises.

Mon guide à cette maison devait être M. H***, un Australien particulièrement intéressé par cet ordre de questions, et qui, lui, croit absolument à la bonne foi de M^rs P***. Nous avions rendez-vous, par un froid matin d'hiver, à la porte d'une des gares de Boston. Rien de plus Américain, de plus opposé aussi au caractère de notre expédition, que le bar où nous entrâmes pour nous réchauffer avant de partir, avec ses soupes qui bouillaient sur des réchauds, ses grandes assiettes d'huîtres frites, et, dans une atmosphère de tabac, sa population de fumeurs

et de chiqueurs en train de s'intoxiquer de cocktails, dès huit heures du matin. L'aspect du wagon où nous montâmes ensuite n'était pas beaucoup plus capable de nous préparer à la spiritualité. Des gens de toute condition le remplissaient, qui étaient tous venus prendre à Boston des commandes de travail. Ils portaient de ces vêtements comme on n'en voit qu'ici, qui ne laissent pas deviner le rang social de l'homme. Assis devant de petites tables mobiles, ils jouaient tous aux cartes, « pour rire », me dit M. H***, « pour le plaisir d'user le temps ». Trente parties de whist fonctionnaient ainsi dans ce train qui traversait un délicat pays de neige, blanc et semé de ces petites maisons de bois, à balcon couvert, charme de la New-England. Cette innocente salle de jeu roulant donne l'idée d'un peuple qui a du temps, beaucoup de temps. Les faces des joueurs ont une expression tout ensemble libre, fatiguée et vigoureuse. C'est un de ces instants, si rares en Amérique, où l'étranger sent de la durée, de la lenteur sous la fièvre apparente. Il y en a toujours, de cette durée lente, derrière toute activité. Mais pour s'en apercevoir, il faut soi-même être au ton. Paris, quand on arrive de province, apparaît comme une ville affolée de mouvement. Pour qui vient de Londres, la place de la Concorde et les boulevards sont au contraire empreints d'une délicieuse paresse à demi méridionale. Puis, allant de Londres à New-York, la vieille cité Anglaise semble, à son tour, si peu remuante, si paisible, j'allais dire

si arriérée. Ces impressions correspondent à une réalité, moins intense que le sursaut de nos nerfs ne se l'imagine. L'homme ne sent plus ce qu'il sent toujours, et une fois tendu à un certain degré d'énergie, il s'y maintient sans effort. Cela lui permet, comme à ces voyageurs du matin, de se divertir entre deux crises de *hard work,* aussi paisiblement qu'un rentier Français de petite ville, attablé pour toute l'après-midi, entre deux paresses, devant un tapis vert et une partie de piquet voleur.

Nous descendons, M. H*** et moi, à une des stations dans la campagne. De petites collines tout en neige ferment l'horizon autour de la bicoque qui sert de gare. Un traîneau ouvert nous attend, attelé d'un cheval velu que conduit un vieil homme accompagné d'un grand chien. C'est le véhicule que la voyante — je ne sais de quel autre nom l'appeler — envoie à ses clients. Il n'y a là aucune mise en scène, rien qui sente le *humbug* et la réclame. C'est un métier pour elle que de donner ces séances, et elle l'exerce avec une simplicité bourgeoise où je retrouve cette absence d'étonnement qui demeure pour moi un des caractères les plus frappants de l'Américain. Quelle que soit la bizarrerie de son sort, il l'accepte, sans en paraître plus surpris que du vôtre. Nous voilà donc lancés sur ce traîneau, le long d'une première pente, puis d'une seconde. Nous glissons sur la neige entre les petites maisons de bois, à peine éveillées, pour arriver à

une dernière, séparée de la rue par un chemin de bitume, noire crevasse creusée entre les blancheurs de la neige. Des traces de pas attestent que plus d'une personne a dû, ces jours-ci, frapper à la porte de cette sorcière moderne chez laquelle nous venons à notre tour. La séance est coûteuse cependant : dix dollars. Mais de toutes les passions, celle qui discute le moins, c'est celle du surnaturel quand elle vous possède, et il faut croire que cette passion-là est dans le sang de cette race, puisque nous sommes à deux pas de Salem, de cette petite ville de mer, théâtre, voici juste deux cents ans, d'un épouvantable procès de magie, où vingt personnes furent condamnées à mort.

Grâce à Dieu, les mœurs contemporaines sont plus douces, et le paisible intérieur de Mrs P*** ne risque pas d'être troublé par un inquisiteur pareil au terrible ministre protestant de 1692. Une petite fille nous reçoit, toute rieuse, qui nous introduit dans le salon en nous disant que sa mère a eu beaucoup de séances ces jours-ci, et qu'elle est bien fatiguée. L'ameublement de cette pièce ressemble à des centaines d'autres que j'ai pu voir déjà dans des maisons de cette classe. Sur le mur l'image d'un Christ chargé de sa croix, sur la table une Bible, témoignent des sentiments religieux de la voyante, et des volumes en vers, la « Princesse » de Tennyson, le « Lay du dernier menestrel » de Scott, la « Lallah Rookh » de Moore attestent le classicisme de son goût littéraire. Elle-même arrive. C'est une femme

d'environ trente-cinq ans. Les traits de son visage sont comme élastiques, sans doute à cause d'une extraordinaire souplesse des muscles de la face. Son teint de blonde anémique, un teint exsangue, d'une pâleur épuisée, est animé par deux yeux clairs, si étrangement clairs et si fixes, que d'en rencontrer le petit point central, brillant et sombre, vous inflige une gêne inexprimable. Elle est cependant bien simple, et quand elle parle, c'est d'une voix douce et lassée. Elle nous raconte qu'elle ne peut plus suffire aux demandes, que ces crises la fatiguent trop, et aussi qu'elle a donné beaucoup de mauvaises séances, tant elle souffre de ses nerfs. Et, vraiment, à la voir entrer dans sa crise, dans sa *trance*, comme elle dit elle-même, il est aisé de comprendre ce qu'un organisme doit dépenser de vitalité dans une secousse pareille. Les volets fermés, toute lumière éteinte, sauf une bougie sous la table, elle défait ses cheveux, met son buste à l'aise dans une camisole, et prend les mains d'un de nous. Quelques minutes de silence et d'attente, puis elle commence à gémir, gémir, à tordre ses doigts qui échappent à l'étreinte, et qui s'égarent dans ses cheveux. Des soupirs, de grands, de profonds soupirs qui semblent partir du plus intime de son être, une flexion de plus en plus marquée de sa tête qui tombe, des contorsions de tout son torse comme si elle se débattait contre un envahissement, — puis une rémission. Elle dort. Ses mains ouvertes s'étendent pour palper le visage, les épaules, les bras de la personne

en face d'elle, et elle commence de parler d'une voix changée, avec un accent Irlandais. Son « moi » véritable a disparu, pour céder la place à un autre. Elle a cessé d'être la Mrs P***, établie près de Boston, dans la campagne, pour devenir un certain docteur Français, mort à Lyon. « Un étrange homme que ce docteur, » me disait quelqu'un qui a suivi plusieurs séances de cette pythonisse Yankee, « vous le connaissez. Il vous connaît. Il est serviable au dernier degré, complaisant, toujours à votre disposition. C'est un parasite qui semble vouloir s'excuser de vivre aux dépens d'un autre, et un peu mystificateur avec cela... » Je n'ai jamais deviné si l'ami qui me parlait de la sorte était lui-même sérieux ou s'il plaisantait. J'imagine que l'Américain qui s'intéresse à ces phénomènes de double vue ne le sait pas lui-même. Ce qui l'attire dans des expériences semblables, c'est d'abord ce besoin d'excitation qui le poursuit à travers tous les assouvissements de la fortune, aussi intense qu'au premier jour. C'est ensuite un certain déséquilibre nerveux dont tant de personnes souffrent ici. C'est une réaction contre l'habituel excès de positivisme du monde ambiant. C'est enfin, c'est surtout l'immortel instinct du cœur de l'homme, plus vivant dans ces natures plus intactes et plus intenses, de percer ce voile de mystère dont s'enveloppe la vie humaine. Par une compensation, où un philosophe reconnaîtrait la grande loi du balancement des organes, ce sens du mystère se fait plus aigu dans ce pays où tout est trop lucide,

trop dessiné, trop voulu. C'est un trait frappant dans la psychologie des hommes d'action, que la présence chez eux d'une faculté superstitieuse, d'autant plus exaspérée qu'ils sont plus résolus et plus réfléchis. Napoléon en aura fourni un exemple très saisissant. Étant l'homme d'action qu'il est, et à un degré si intense, l'Américain ne pouvait manquer d'avoir, lui aussi, son coin d'illuminisme, et pourquoi n'avouerais-je pas qu'au cours de séances comme celle que nous donna M^rs P*** ce jour-là, — et encore une autre, — il est impossible de ne pas admettre que certains phénomènes de divination demeurent en effet inexplicables du point de vue purement naturel?

Ce n'est pas au cours de çe journal de voyage qu'il convient de discuter un problème d'un ordre aussi complexe : est-il possible à une pensée de communiquer avec une autre pensée, sans l'intermédiaire d'un signe? M^rs P*** me tenait les mains, et elle touchait en même temps une petite pendule de voyage. Cet objet m'a été légué par quelqu'un qu'elle ne pouvait pas avoir connu, — un peintre qui se tua dans des circonstances particulièrement tristes de folie momentanée. Comment arriva-t-elle à me dire et cette profession de l'ancien propriétaire de la pendule et sa folie, et le genre même de son suicide? Y avait-il une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Lyonnais? Mes *mains, qu'elle* tenait entre les siennes, lui révé-

laient-elles, par des frémissements perceptibles à l'hyperacuité de ses nerfs, mes impressions sous chacun de ses mots, et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il faut toujours réserver une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable et qui devinait mes pensées au ton seul de mes questions et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère. Les physiologistes qui l'ont observée dans ses crises ont trop souvent reconnu le magnétique caractère de son sommeil à des indices mécaniques et qui ne trompent pas. Ce que je peux conclure des détails réellement extraordinaires qu'elle me donna, à moi, un étranger de passage, sur un disparu et dont je n'avais parlé à personne dans son entourage, c'est que l'esprit possède des procédés de connaître insoupçonnés de notre analyse. Et je me souviens d'un des bouddhistes Américains rencontrés ici, qui me disait : « En Europe et en Occident, vous avez donné une importance énorme, démesurée, unique, à la démonstration. Elle n'est pourtant que la vie des sens organisée. Il y a autre chose... » Nous étions, comme il me parlait de la sorte, assis à la table d'un club, sur la fin d'un repas prolongé par la causerie entre vingt convives. Autour de nous, les bouteilles d'Apollinaris et de whiskey, la menthe dans des verres avec de la glace pilée, les boîtes de cigares, symbolisaient ce qu'il y a de moins idéal, de moins *mystérieux* dans l'existence civilisée, et cet homme

étrange continuait de me parler sur l'Extrême-Orient, sur ses religions baignées de songe, sur la sagesse de ces peuples et leur inaction. Qui sait si certains pouvoirs de mysticisme, aujourd'hui presque abolis dans le monde moderne, ne se réveilleront pas, si des facultés momentanément paralysées de l'âme ne recommenceront pas de travailler, si notre humanité ne reverra pas une période analogue à celle des Alexandrins et des Gnostiques, et plus justement des Brahmes ? Ce serait une grande ironie de la nature, que ce futur réveil des sciences dites occultes eût un de ses points de départ en Amérique. A coup sûr, nulle part les recherches de la psychologie morbide ne sont poussées plus avant qu'ici, et à ce titre seul, cette visite à l'ermitage de Mrs P*** valait d'être racontée. Quand elle se réveilla de son sommeil, elle nous saisit, mon compagnon et moi, chacun par le bras, d'un geste tragique. Elle resta quelques secondes sans nous reconnaître. Puis une espèce de pâle sourire revint sur sa face lassée. La voyante céda la place à la bourgeoise de la New-England, qui nous offrit du thé, avec sa voix redevenue douce, et elle semblait avoir complètement oublié, — elle avait complètement oublié le fantastique docteur à l'accent Irlandais, rentré dans quelque contrée loin de la nôtre ? évanoui, mais où ? chimère de son imagination ? invention de sa ruse ? réalité suprasensible ? Qui saura le mot de cette énigme ?

Il serait injuste, dans ces quelques notes sur les divertissements Américains, de ne pas mentionner le goût si vif que les gens cultivés de ce pays — et ils sont légion — professent pour les *plaisirs d'intelligence*. J'ai déjà marqué, à propos de la conversation mondaine, ce que devient cette intelligence chez eux, et comme elle se teinte, comme elle se pénètre de volonté, pour aboutir à ce que j'ai appelé le point de vue. C'est d'eux surtout, et quand ils sont tournés du côté de la vie intellectuelle, que la parole du solitaire du moyen-âge devient vraie : « leur oreille est réellement insatiable d'entendre et leur œil insatiable de voir ». C'est ainsi qu'avec une curiosité intensément, continuement active, l'Américain en arrive, lui, le fils d'une nation récente, à la disposition d'esprit que nous sommes habitués à considérer comme le vice suprême et le raffinement dernier des siècles de décadence : le dilettantisme. Cette disposition de l'âme qui consiste à s'insinuer par la pensée dans les formes de la vie les plus différentes, les plus contradictoires, à les épouser en les comprenant, à s'y prêter sans s'y donner, — nulle part je ne l'ai rencontrée plus développée qu'aux États-Unis. J'en ai conclu que nous avions bien tort, nous autres moralistes de la vieille Europe, d'attribuer à cette manière d'être nos dégénérescences sentimentales et nos maladies de la volonté. Elles tiennent bien plus simplement à notre vieillesse de société. « Tout est

pur aux purs, » dit un proverbe, souvent mal interprété. Il est aussi juste de dire que dans l'ordre des choses morales, tout est sain aux sains, et malsain aux malsains. C'est une des conclusions qui se sont imposées à moi le plus souvent au cours de ce voyage. Elle est à la fois consolante et cruelle, — consolante, parce qu'elle diminue notre part de responsabilité à nous-mêmes et à nos pères, dans les maladies dont nous voyons l'Europe empoisonnée. — Elle est cruelle. Ai-je besoin de dire pourquoi?

Ce dilettantisme des Américains cultivés se reconnaît plus particulièrement à ces clubs littéraires, et qu'ils dénomment volontiers des clubs Bohémiens. Entre la véritable Bohême et ces installations si pratiquement confortables il y a d'ailleurs toute la différence qui sépare un hôtel dans le nouveau style — avec électricité, eau chaude, ascenseurs — et une pension bourgeoise de la rue de la Clef. Un des plus représentatifs est le *Tavern Club* de Boston. Ce club compte trois étages dans une petite maison dont on a fait sauter les cloisons intérieures, de manière à obtenir de vastes pièces. L'étage du rez-de-chaussée sert de fumoir et d'antichambre, celui du premier de salle à manger. En haut une espèce de hall sert à la musique et aux représentations. Ce club correspond assez bien à ce que furent chez nous certaines sociétés du quartier Latin, telles que les Hydropathes, dont le fondateur, le poète Émile Goudeau, a

écrit l'histoire avec beaucoup de justesse et de verve dans un petit volume intitulé : « Dix ans de bohème ». — Entre parenthèses, ce livre, qui a passé un peu inaperçu, demeure, à mon avis, le document le plus exact sur les mœurs et les idées de notre jeunesse littéraire, entre 1870 et 1880. — C'est la jeunesse littéraire de Boston qui a aussi fondé ce *Tavern Club :* de jeunes écrivains, de jeunes peintres, de jeunes musiciens. Voici quelques traits de différence que j'ai cru reconnaître en fréquentant ce club, et d'autres analogues, à New-York et ailleurs. Ils me paraissent caractériser assez bien la nuance particulièrement saine du dilettantisme Américain :

1. Le respect des cadets pour les aînés, et inversement le respect des aînés pour les cadets. — Le président du *Tavern Club,* par exemple, est le distingué professeur Norton, de Cambridge. Quand le club donne son dîner mensuel, des juges, des banquiers, des médecins sont là, en cheveux blancs, assis à la même table que les tout jeunes gens et intéressés par les mêmes problèmes d'art. L'Américain soucieux de vie intellectuelle ne s'arrête pas plus dans sa poursuite de la nouveauté qu'il ne s'arrête dans sa poursuite de la fortune, s'il est préoccupé d'affaires. Vous entendrez un vieux collectionneur de tableaux discuter avec un rapin qui va partir pour Paris, sur Degas ou sur Gustave Moreau, avec la souplesse d'intelligence que cet autre déploiera pour parler à un romancier, de Flaubert,

des frères de Goncourt, de Maupassant. Il y a une grande bienfaisance à cette pénétration des âges les uns par les autres. Mais n'est-elle pas un effet plus encore qu'une cause ? S'il se produit chez nous, entre les générations, des heurts de goût et des malentendus si violents, c'est que, derrière les opinions, s'opposent au fond des manières de vivre. J'imagine que les jeunes Parisiens d'aujourd'hui ne sont pas très différents sur ce point de ceux que j'ai connus quand j'avais moi-même moins de trente ans. Nous étions en révolte de sensibilité contre nos aînés, et aussi en révolte de mœurs. Il n'en va pas de même dans cette Amérique, où les goûts de littérature et d'art sont des choses de pure intellectualité. J'ai déjà indiqué, à propos de Harvard, combien la passion pour les écrivains Français d'extrême-gauche y est à la fois fréquente et innocente. Il en est d'eux comme des affiches de Chéret représentant le Moulin-Rouge, et qui décorent les murs de ce *Tavern Club,* à côté d'une copie des Fileuses de Velasquez, où se voit cette nuque de femme peinte avec tant de puissance. La petite figure de la Parisienne canaille prend juste ici la valeur de ces jolies petites courtisanes grecques, devenues des statuettes de Tanagra.

2. La connaissance profonde des arts et des littératures étrangères. — Les quelques noms que j'ai cités sont assez célèbres pour que de les prononcer prouve seulement un peu de lecture. Ces gens les

prononcent, et des vingtaines d'autres, avec des références qui attestent, non pas cette lecture superficielle, mais une sérieuse, une consciencieuse étude. Je ne dirai pas une compréhension complète, car le dilettantisme le plus averti est toujours un peu incertain lorsqu'il s'applique à des écrivains d'un pays étranger. J'ai entendu ainsi, à Oxford, le critique le plus exquis peut-être de notre âge, le regretté Walter Pater, me parler dans la même phrase de Flaubert et de Feuillet, comme des deux artistes en prose Française qu'il goûtait le plus. Il associait dans une admiration analogue et pour des raisons pareilles ces deux styles absolument contraires et qu'il confondait. D'autres fois, ces impressions des étrangers sont singulièrement suggestives. Elles nous découvrent dans les œuvres de notre propre pays des profondeurs inattendues. A un dîner d'un de ces clubs, un convive venait de citer le mot spirituel du vieux professeur Jowett, d'Oxford, le maître de Balliol : « Ce n'est pas *lasciate ogni speranza,* que l'on voit écrit sur la porte de l'enfer, mais bien : ici on lit des romans Français... » Un autre se leva et commença, lui, de porter un toast à Zola, en développant cette idée que la sympathie pour le pécheur fait l'âme de l'œuvre du grand romancier. Il disait que c'était là un des sentiments les plus bienfaisants et les plus humains d'une époque où l'influence des milieux a été reconnue par la Science comme la loi même du développement de la personnalité. « Si nous n'y joignons

pas la pitié pour ceux qui en sont les victimes, quelle place faisons-nous à la justice dans notre univers?... » J'aurais voulu que les ennemis de l'admirable romancier qui a écrit *Germinal* et *l'Assommoir*, ceux qui lui reprochent de donner au dehors un mauvais renom aux lettres Françaises, fussent là pour entendre cette apologie prononcée au milieu des applaudissements de tous, dans un des coins les plus respectables de la Nouvelle-Angleterre.

3. L'absence de tout élément libertin dans la conversation et dans l'esprit. — C'est le signe vrai de la grande intellectualité. C'est la vertu aussi qui permet des largeurs de compréhension comme celle que je viens de rapporter. Je suis persuadé que la sévérité très sincère déployée à l'égard de nous autres, écrivains de libre observation, par d'excellents juges, en France, dérive de la place excessive, occupée dans nos mœurs par la vie sexuelle. Il est infiniment rare qu'un Latin considère un livre qui traite des passions de l'amour avec une indépendance absolue de jugement. Son imagination s'y chatouille ou s'y dégoûte. Quand, au contraire, un Anglo-Saxon peut se débarrasser de l'hypocrisie et du cant, toute étude sérieuse de l'âme humaine, si hardie soit-elle, lui semble légitime. J'avais constaté ce trait, si peu observé et cependant si logique, en causant de Baudelaire avec des jeunes gens de Harvard. C'est vingt exemples que je citerais et qui dérivent aussi d'une qualité tout à l'honneur de cette

grande démocratie parfois si brutale : la religion du talent.

Nulle part je ne l'ai reconnu, ce sentiment rare et délicat, plus qu'à Boston encore, et non pas à l'état d'exception. C'est le contraire qui est l'exception : cet esprit de dénigrement par anecdotes rabaissantes, où se dissimule tant d'envie. Il y a telles de ces maisons que je pourrais nommer et qui sont ainsi de véritables chapelles de piété littéraire, — une entre autres, dont les fenêtres ouvrent sur la rivière Charles. Une dame âgée y vit, la veuve d'un éditeur, Mrs F***, qui en a fait un des musées les plus significatifs que j'aie visités. J'ai vu là un portrait de Dickens jeune, avec de grands cheveux qui bouclent, un visage féminin, presque le pendant de l'admirable tête de George Sand peinte par Delacroix et dont les profonds yeux noirs illuminaient le sévère appartement du vieux Buloz. Des lettres et des manuscrits du grand homme sont auprès, montrant une de ces écritures ramassées et nerveuses qui révèlent l'abus de la « copie ». La maîtresse du logis me décrivait ce pauvre Dickens, dans cette même chambre, après ses lectures, épuisé de son effort nerveux, rieur cependant et plein d'anecdotes. La dernière fois qu'il vint aux États-Unis, rien ne le divertit comme le naïf procédé de flatterie imaginé par une mère de famille qui l'avait prié à dîner. Il arrive et trouve dans le salon un premier enfant. — « Comment t'appelles-tu ? » interroge le romancier. —

« David Copperfield, » répond le petit garçon. — « Et toi? » demande Dickens à un autre garçon qui entre. — « Olivier Twist. » — « Et moi la petite Dorrit, » dit une fillette. — « Et moi Florence Dombey, » dit une autre. Dickens était déjà bien souffrant quand cette aventure lui arriva. La goutte endolorissait ses moindres gestes, et le surmenage du travail achevait de lui rendre ses fructueuses conférences très pénibles. Il retrouvait pourtant, à raconter cette histoire, la gaieté de sa première visite aux États-Unis. Et voici, en face de sa romantique figure, le portrait, réfléchi et serré, du puissant analyste qui fut Thackeray. Un billet est collé au-dessous, où se lit, tracé en microscopiques caractères, cet adieu sommaire : « *Good bye, Mrs F***, good bye, my dear F***, good bye to all. I go home.* » Il était depuis un mois en Amérique avec des engagements d'une extrême importance. Vers la Noël, la nostalgie de revoir ses enfants fut la plus forte, et ce billet raconte la brusquerie de ce départ. Un portrait de Carlyle jeune est aussi sur les murs, bien pareil à celui de Carlyle vieux par l'enfoncement de l'œil sous l'arcade sourcilière, la poussée du front en avant et la fermeté de la mâchoire. Ce front et ce menton, c'est tout Carlyle. Il y a de l'indigence de nature dans cette forte physionomie, trop tendue, trop volontaire. C'est un de ces visages qui affrontent celui qu'ils regardent, qui le bravent, — un visage armé d'attitude arrogante, par défaut de sécurité intérieure. Que j'aime mieux la haute et sereine beauté

de Tennyson, de ce Virgile de l'île de Wight, qui a si bien capté les eaux environnantes autour de son jardin de rêve. La fée de ce petit musée de reliques me racontait une promenade la nuit avec le poète dans un vrai jardin, en Surrey, où, ayant senti un doux arome, il lui dit : « *Down upon our knees, these are violets,* » de sa voix profonde. — « Mettons-nous à genoux, ce sont des violettes. » Et il le fit comme il l'avait dit, pour respirer les invisibles fleurs, religieusement, sans les cueillir. J'aime aussi le portrait du noble Emerson, face mince et consumée d'Idéal, et quelle écriture, passionnée, inspirée, allant d'un bout à l'autre de la ligne, si largement! D'autres autographes, dans une immense collection, montrent l'écriture de Longfellow, à demi renversée, bien ferme, bien nette, toujours la même, et celle, si claire et si robuste, de Lowell. En pensée, je recule de dix ans. Je revois la silhouette de ce dernier, avec sa longue barbe et sa face simple, telle qu'elle m'est apparue à un dîner du *Rabelais club* à Londres, en 1885. Soupçonnais-je alors qu'il mourrait si vite et que je feuilletterais un jour ses manuscrits dans sa ville natale, en causant de lui comme de quelqu'un qui est venu là, et dont le souvenir est pieusement conservé parmi tant d'autres? Cette piété, ce culte littéraire me saisissent, me touchent. J'y sens bien le goût des amis célèbres, mais juste au degré où cela doit être. N'est-il pas légitime d'aimer les hommes glorieux, quand on sent leur supériorité à travers leur réputation, et surtout quand on ne tire pas de leurs

défauts, malicieusement regardés, le vain et médiocre plaisir d'humilier cette supériorité? Les Américains peuvent avoir bien des défauts, ils n'ont pas celui d'être médiocres et mesquins.

Un autre trait de ce dilettantisme intellectuel, dans sa nuance particulière à l'Amérique, c'est la recherche de la sensation du voyage, mais du voyage compris avec une amplitude et une audace qui déroutent nos imaginations Européennes, — qui les dérouteraient du moins, si Pierre Loti ne nous avait apprivoisés aux exotismes les plus lointains. Mais Loti demeure chez nous un isolé. Je ne suis même pas sûr que la critique lui pardonnerait ses vagabondages Japonais ou Océaniens, si le grand écrivain n'avait pas cette excuse d'accomplir par métier et comme officier ces expéditions qu'il raconte avec la grâce d'un poète, sensitif jusqu'à la douleur et délicat jusqu'à la maladie. Pour un artiste Américain, au contraire, ces courses à travers le vaste monde, en quête d'un peu de beauté neuve, semblent si naturelles que ni le public ni lui-même ne pense à seulement en remarquer les dangers et les fantaisies. Je me rappelle avoir entendu un écrivain de ce pays me dire : « Je retournerai au Japon l'année prochaine pour la saison des fleurs, » aussi simplement qu'il m'eût annoncé une fugue de Paris à Saint-Germain. Cette passion des grands voyages est si commune qu'elle a modifié de la façon la plus inattendue le système des vacances pour les

professeurs. Ils ont tous les sept ans une pleine année de congé qu'ils appellent « l'année sabbatiale », et ils l'emploient à des visites en Europe, en Afrique, en Asie, distribuées d'après leurs besoins d'études ou leur curiosité.

Nulle part je n'ai mieux senti cette influence exercée par le voyage sur l'intellectualisme Américain, qu'à New-York, et dans l'atelier de cet admirable peintre, trop peu connu chez nous, malgré son nom Français, John Lafarge. L'homme lui-même, qui n'est plus tout jeune, avec son fin visage à la peau blanche, comme desséchée par l'ardeur intime, avec ses yeux mobiles et pris dans des paupières si dessinées, si tendues, donne l'impression d'une de ces activités nerveuses qu'aucun effort ne satisfait, qu'aucune expérience n'apaise, et qui vont, qui vont cherchant toujours. Il a inventé un procédé nouveau pour la fabrication des vitraux. Il s'est exercé dans la décoration et dans l'illustration, dans la peinture à l'huile et dans la peinture à la cire, dans les vastes tableaux d'autel, comme sa grandiose et délicate Ascension de l'Église Épiscopale, et dans les pastels. — Voici quelques mois, il était à courir les îles du Pacifique : Samoa, Tahiti, les Feejee.

— « Nous voulions aller très loin, » me dit-il; « le Japon, c'était trop près. Il y a le télégraphe. Le Pacifique, c'est toujours deux mois sans nouvelles... »

Voilà le cri de l'artiste fatigué de la vie conventionnelle, fatigué du chemin de fer, du téléphone,

de tout ce qui facilite les affaires et morcelle le temps, affamé de sensations inédites, et surtout passionné pour son art, violemment, héroïquement résolu à ne plus exister que pour sa pensée durant des jours et des jours. Et tandis que cette neigeuse après-midi de Janvier glaçait la ville, ces îlots perdus sur la carte s'animaient, s'illuminaient, verdoyaient pour moi, à travers les tableaux et les aquarelles de ce peintre si fin, dont les moindres mots trahissent le chercheur de la race de Fromentin, le visionnaire qui pense ses sensations, — puissance bien rare!... Ce sont des ramures trop vertes, au bord d'une mer trop bleue, de ces ramures où la trame de la feuille semble imbibée d'eau, et qui disent l'humidité éternelle de l'air. Des bananiers dressent leurs troncs droits d'où se détachent les longues lames souples de leurs feuilles. Des cocotiers agitent leurs palmes, où le vent du Pacifique souffle indéfiniment, — ce vent qui va, comme l'immense houle de cet immense Océan, d'un pôle à l'autre. Le bourao, grand arbre au fût noueux, étale ses larges feuillages pareils à ceux de nos figuiers. Partout des fleurs, surtout les corolles plates et épanouies de l'étrange hibiscus. Dans ce décor de nature, des cases apparaissent, toutes basses, avec un chaume et des côtés à jour, le long desquels retombent de souples nattes. Des hommes et des femmes passent entre ces arbres et au bord de cette mer, les uns dansant, avec des couronnes de roses, d'autres rampant pour assassiner et voilés de branchages, d'autres portant sur l'épaule

de légères pirogues, d'autres lancés sur ces pirogues et allant à la pêche. Et c'est autour d'eux un paysage soigné, nettoyé, presque peigné : « Le sauvage, » dit profondément le peintre, « c'est *l'old fashioned gentleman,* le personnage de tradition, qui fait tout d'après des rites et qui ne veut rien changer à ses habitudes. » Et, me montrant une fille qui glisse en canot le long d'une cascade d'apparence effrayante : « Elle n'a pas peur, » ajoute-t-il, « parce qu'il n'y a pas un pli du sol qu'elle ne connaisse, pas un caillou qui ne soit depuis des siècles à la même place, hors de l'eau, et sous l'eau. Là-bas, quand vous vous faites mal au pied, vous vous dites : Mon grand-père m'avait bien prévenu qu'il y avait une pierre sur cette route... »

Entre toutes, les scènes de bain sont charmantes à regarder. De larges rivières coulent parmi des bois. Des corps de femme plongent, avec la noble impudeur antique, dans cette eau, où le bleu du ciel descend. Des enfants jouent dans le ressac de l'Océan. La vague se brise contre les récifs, et aux places où elle traîne contre des fonds de coraux, sa nuance verte devient si pure, si intense, qu'elle revêt une coloration de pierre précieuse. D'autres fois, au soleil couchant, elle est toute rose. La nudité brune et svelte du sauvage se détache, avec des finesses de bronze antique, sur cet Océan d'une nuance divine. On sent l'atmosphère molle et caressante, où la bête humaine est heureuse d'une félicité presque végé-

tale, où elle s'alanguit comme une plante. Assises autour d'un feu qui les illumine fantastiquement, des femmes de Tahiti, le corps vêtu de longues robes d'étoffes claires, des chapeaux de paille sur leur petite tête, semblent jouer à l'hiver, tandis que d'autres groupes figurent des scènes d'une grandeur biblique ou Hellénique : — un vieillard aveugle et nu est conduit par un enfant, — un jeune homme brun galope un cheval blanc au bord de la mer, — des danses, des bacchanales, allais-je dire, s'entrelacent, où les épais feuillages des couronnes portées par les folles danseuses rappellent les fêtes dans les ravins du Taygète, célébrées par le poète :

... Et virginibus bacchata Lacœnis
Taygeta.....

La joie du peintre qui montre ces études est douce à voir. Son œil a chaud de se caresser à cette lumière, son esprit épouse de nouveau cette vie primitive, avec des délices de rajeunissement et d'initiation. Il soulève une étole de prêtre bouddhiste qui voile un tableau inachevé. Ce geste découvre une figure peinte à la cire, de nuances si pâles, si fondues qu'elles vont s'évanouir. Une femme est assise, les pieds croisés, les bras serrés, les paupières baissées, vêtue d'étoffes d'un tissu miraculeux, qui lui aussi va s'évanouir, se fondre, — éclairée par une auréole qu'elle semble projeter d'elle-même. Une cascade tombe à côté de cette forme énigmatique, *précipitant son* eau qui coule, qui coule sans fin,

symbole du temps qui s'en va d'une fuite éternelle. La songeuse pourtant demeure immobile, dans sa jeunesse où la sérénité semble avoir eu de la peine à s'empreindre. C'est la déesse de la Méditation, « l'Être qui voit les sons, — *the Being who sees sounds,* » me dit l'artiste. Silencieuse, morte à la vie, absorbée dans son rêve, elle répand autour d'elle un apaisement. La grande leçon du néant de l'activité humaine arrive ainsi, du fond de l'Extrême-Orient, à ce pays de l'activité forcenée. La fièvre de culture dont ces hommes sont possédés les rend capables de comprendre, à travers d'innombrables expériences, et de traduire en des formes palpables, cette poésie de la passivité méditative, si contraire à leur race. Comme après la lecture de certaines nouvelles d'Henry James, j'éprouve, en quittant cet atelier de John Lafarge, l'impression, l'évidence plutôt, que l'âme Américaine, du jour où elle tourne sa volonté vers la délicatesse, arrive à des acuités d'analyse et de vision inégalées. Mais ce peintre, comme ce romancier, est un solitaire. Ni l'un ni l'autre ne fait partie, non pas même d'une école, mais d'un groupe. La personnalité, l'individualité irréductible de leur culture est encore un trait de leur pays, sur lequel il faut insister de nouveau. Cette solitude ne permet pas de prédire qu'il doive jamais y avoir un art Américain. A coup sûr, il y a dès aujourd'hui de très grands artistes Américains. C'est assez, après tout, pour la gloire d'un peuple.

X

DANS LE SUD

I. EN GÉORGIE

Le malheur d'un voyage un peu prolongé aux États-Unis, c'est que l'on reconnaît à chaque étape que ce pays est vraiment trop vaste, trop complexe. Après avoir amassé des montagnes de notes, il en faudrait amasser d'autres montagnes; après avoir vécu dans telle ou telle ville un mois, il y faudrait vivre un an; après avoir vu telle ou telle sorte de gens, il en reste à voir des milliers d'autre sorte. J'ai surtout senti cette immensité et cette complexité au cours d'une excursion dans le Sud que je n'essaierai même pas de rattacher aux notes précédentes. Ce sera la meilleure manière de conformer ce journal de route à la réalité, car vrai-

ment, passé Charleston, un autre pays commence. La flore a changé, et le ciel, et la faune, et les hommes. Les profondes raisons qui, sous le prétexte de l'esclavage, précipitèrent ces deux mondes l'un contre l'autre, vous apparaissent aussi claires que, si vous franchissez le Rhin, celles qui ont causé la guerre de 1870. Seulement notre vieille Europe, semblable à un corps empoisonné de diabète et qui ne refait pas de tissu cicatriciel, n'a pas refermé ses plaies. La nation Américaine, elle, n'a pas seulement guéri, elle a oublié les siennes, — et elle a recommencé la tâche difficile de mêler, de fondre, d'amalgamer d'une façon définitive ces deux morceaux de son vaste empire, ce Nord et ce Sud, si naturellement, si radicalement antithétiques. Vous ouvrez un journal par hasard dans le train qui vous emporte vers ce Charleston, vous y voyez que le *Speaker* actuel du Congrès — notre président de la Chambre des Députés — a été officier dans l'armée confédérée. Prisonnier de guerre pendant un an, il s'est tourné, sitôt la paix conclue, vers l'étude du droit. Il a fait carrière d'avocat, et le voici un des chefs importants du parti démocratique. M. Wilson est dans le même cas, ce M. Wilson si populaire, cet auteur acclamé d'un bill célèbre, que l'autre jour je voyais, dans ce même Congrès, porté en triomphe, après un discours, sur les épaules de ses admirateurs, — avec une corbeille de roses entre ses bras! Le flot de la vie a repris son cours dans ce puissant organisme, et d'une guerre terrible de plusieurs années, — guerre de races, guerre de cli-

mats, guerre de principes, guerre d'intérêts, guerre d'amours-propres, — il ne reste d'autres signes que la liste des pensions inscrites au budget. Elle va, détail invraisemblable pour qui n'est pas initié aux dessous de la politique Américaine, augmentant de chiffre à mesure que cette guerre s'éloigne. En attendant, soldats du Nord et soldats du Sud se retrouvent et fraternisent, comme si les tueries de Chancellorsville et de Gettysburg n'avaient pas eu lieu. Je me trompe. Cette lutte héroïque a laissé des vestiges plus nobles que ce honteux abus des pensions électorales : — le souvenir d'abord de la bravoure commune, la preuve que l'industrialisme Américain n'a rien diminué des énergies du sang, — la légende de Lincoln ensuite, d'un de ces hommes qui, par la seule propagation de leur exemple, modèlent à leur image la conscience de tout un pays. Ce personnage, si Américain par le caractère composite de sa figure, cet humoriste pathétique à la fois et goguenard, ce politicien rompu à toutes les roueries et cependant si capable d'idéalisme et de mysticisme, ce demi-lettré avec des simplicités magnifiques d'éloquence, cet ancien bûcheron à la face amère de dégoût et lumineuse d'espérance, ce lutteur épuisé d'épreuves et si fort, cet homme d'État tout voisin du peuple et d'une telle amplitude de coup d'œil, demeure le plus modeste des héros, celui à coup sûr que les États-Unis peuvent le plus hardiment opposer à Napoléon, à Cavour, à Bismarck. Le Sud reconnaît aujourd'hui sa grandeur comme le Nord. Il aura

eu cette chance d'être exactement l'ouvrier de la tâche qu'il a entreprise et de mourir aussitôt cette tâche achevée. Ce sont de telles rencontres qui font les immenses destinées.

En choisissant pour premier point d'arrêt, au cours de mon voyage dans le Sud, une petite ville de Géorgie, dont je ne peux pas écrire le nom ici, — je dirai tout à l'heure pourquoi, — j'avais justement le projet d'y rencontrer un ancien officier de l'armée du Nord, ami particulier de grand Président. Je dois aussi taire son nom, et je l'appellerai simplement le colonel Scott, — petit déguisement qui ne le déguisera pas à ses intimes. Mais il le veut ainsi. L'ami commun qui m'avait, à Washington, remis une lettre pour lui, me l'avait défini : « Attendez-vous à voir le plus compliqué des hommes, — un homme vraiment *many sided,* comme nous disons. Vous en jugerez : il est originaire du Massachusetts, et il y a du puritain en lui. Il a fait la guerre et il y a du soldat. Il a étudié la médecine ensuite et il y a du savant. Puis il est entré dans les affaires, il a dirigé une grande compagnie de boutons d'uniformes et de livrées, et il y a de l'industriel dans son cas. Et il y a encore du propriétaire de campagne, du *gentleman farmer,* depuis qu'il a acheté une grande plantation dans le Sud; c'est la santé de sa fille qui l'a décidé... Et il y a surtout un homme excellent, très charitable et très droit, avec toutes sortes de curieux souvenirs sur Lincoln, sur Grant, sur Hooker, sur Sherman... En-

fin, vous causerez avec lui... » J'ai beaucoup causé avec le colonel, en effet, et j'ai recueilli dans ces conversations bien des détails qu'un chroniqueur de la guerre de Sécession utiliserait. J'avoue que je les donnerais tous, — étant donné l'opinion que j'ai déjà exprimée à maintes reprises sur le mensonge des anecdotes, même quand elles passent par les bouches les plus véridiques, — oui, je les donnerais tous pour les quelques scènes locales auxquelles j'ai assisté en sa compagnie. Il m'a autorisé à les raconter après beaucoup d'hésitations, et en me demandant de les modifier d'abord sur plusieurs points, puis de ne pas le nommer non plus que la ville où ce petit drame se déroula. Telle quelle et avec ce demi-anonymat, cette *expérience* me semble jeter assez de lumière sur les mœurs particulières au Sud, pour que le lecteur l'accepte, comme une de ces *short stories*, chères aux Américains, où tous les détails significatifs sont du moins strictement exacts, et copiés d'après nature.

J'arrivai donc à Philippeville, — c'est le pseudonyme que ce lecteur voudra bien admettre pour cette petite cité de Géorgie, — vers le milieu du mois de Mars. Ma première action fut de demander l'adresse de M. Scott. On me dit qu'il habitait à deux milles environ de la ville, mais que je devrais lui écrire pour ne pas le manquer.

— « Il est passionné pour la chasse, » ajouta M. Williams, l'hôtelier qui me donnait ces détails, « et il reste des trois et des quatre jours sans rentrer. Vous savez, monsieur, que nous avons les plus belles chasses d'Amérique: des daims, des canards et des dindons sauvages, des perdrix, des cailles et pas une bête dangereuse, pas un ours, pas un puma. Ah! Philippeville *bat* toutes les villes du Sud, — *Philippeville beats every town in the South,* » répéta-t-il.

— « Pas de bêtes dangereuses? » fis-je; « et les alligators et les serpents à sonnettes? »

— « Ils sont tous là-bas en Floride, » me répondit-il, « oui, mon cher monsieur, il y a vingt ans que je passe tout l'hiver ici et tout le printemps. Je n'ai jamais vu d'autres serpents que des couleuvres... »

Le digne M. Williams négligeait d'ajouter que durant ces vingt années de séjour il n'était pas sorti cent fois de son hôtel. Il avait d'ailleurs réalisé là un idéal d'installation confortable pour ses voyageurs, qu'il traitait comme des amis, aussi soucieux de leur bien-être et de leur distraction que s'il eût été réellement un châtelain de campagne hébergeant un groupe d'invités. Vous ne rencontrerez nulle part, sinon aux États-Unis, ce type du propriétaire d'hôtel, qui dîne en habit chaque jour, dans la salle commune, vis-à-vis de sa femme en grande toilette; et tous deux passent la soirée ensuite dans le hall commun, parmi leurs hôtes, aux sons d'un orchestre loué pour la saison. Je dois croire cependant que chez le propriétaire de *Williams House*, Philippeville

Ga, la charité envers mes inquiétudes de promeneur peu habitué aux bêtes féroces l'emportait sur la véracité. Car j'avais à peine séjourné quarante-huit heures dans l'endroit, et je faisais déjà connaissance avec un de ces monstres, relégués si complaisamment en Floride. J'ajouterai que la limite qui sépare l'État de Géorgie de celui de Floride est à trois heures de voiture de Philippeville. Un alligator ou un serpent à sonnettes de la grande espèce peuvent franchir cette distance, sans se fatiguer, dans leur matinée ou leur après-midi, quand le dur soleil réchauffe leur sang trop froid, et que la faim ou l'amour les tourmentent. Admettons donc que l'animal dont je vais parler était venu de cette terrible Floride, et que M. Williams n'avait pas menti.

Aujourd'hui que je rassemble ces souvenirs loin de ce climat brûlant, j'ai peine à croire moi-même que je ne mens pas, et que j'ai bien réellement, au lendemain de mon arrivée à Philippeville, pris cette petite voiture légère, que bien réellement aussi cette voiture a suivi la longue rue bordée de cases en bois et peuplée de nègres, que bien réellement nous avons traversé, mon cocher noir et moi, un grand morceau d'une forêt de térébinthes, parsemée de chèvrefeuilles en fleur, hauts comme nous, pour arriver à une barrière tournante à claire-voie sur laquelle étaient écrits ces simples mots : « *Scott's Place* ». Je me revois, comme dans un rêve, descendant de la calèche et m'engageant le long

d'une allée sinueuse, entre de grands arbres de même essence, et je revois, à l'extrémité, la maison, large et basse, évidemment celle du maître. Elle était toute en bois, comme celles des nègres de Philippeville, mais d'un bois vernissé, laqué de jaune, avec un toit peint en rouge sombre. Un promenoir, de bois aussi, peint en blanc bleuâtre, courait autour. Je n'eus pas la peine de sonner et de demander le seigneur de cette gentilhommière du Sud, si paisible et si coquette avec son unique étage, sous le revêtement de ses roses grimpantes. Une troupe de quinze à vingt nègres, hommes, femmes et enfants, se serrait devant l'escalier. Ce cercle de têtes crépues environnait un homme de soixante ans peut-être, très grand, très rouge, mais robuste encore et svelte dans son costume de chasseur, avec ses guêtres montantes de cuir et son veston de velours brun à grosses côtes. Le colonel, car c'était bien lui, ne s'aperçut pas plus de mon approche que ces noirs qui le regardaient, avec une attention haletante, vaquer à une bien étrange besogne. Il était penché sur une grande boîte de bois blanc, fermée de lattes disjointes. Elle devait contenir un animal singulier et singulièrement irrité, à juger par le bruit qui s'en échappait : celui d'une râpe frottée furieusement contre une substance très dure. M. Scott tenait à la main droite un bâton à l'extrémité duquel il avait fixé un énorme tampon de ouate, et il promenait ce tampon à travers les interstices de la boîte, en l'imbibant de temps à autre avec le contenu

d'une grande bouteille, remplie d'un liquide de la couleur de l'eau. Je reconnus presque aussitôt l'arome fade et sucré du chloroforme. Quelle était la bête que le colonel essayait d'endormir ainsi? Le bruit de la râpe se fit un peu plus faible, plus faible encore. On l'entendait s'apaiser comme les gémissements d'un malade envahi par un puissant anesthésique. Un nègre dit : « *Il* dort maintenant. » Le colonel versa le fond de la grande bouteille à même la boîte. Il fourragea avec le bâton pour bien s'assurer de ce sommeil. Puis, empoignant une tenaille, il arracha une des planches du couvercle et renversa le tout. Je vis sortir une tête d'abord, immobile, une monstrueuse tête de serpent, large comme ma main, triangulaire et plate, avec des glandes renflées. Elle pendait inerte, comme flottante, à l'extrémité d'un cou dont la peau de dessous tremblait, molle et blanche. Le corps de la bête se déroula, s'écoula tout entier, long de huit pieds peut-être, et plus gros qu'un bras. Une petite queue le terminait, composée d'une douzaine d'anneaux comme taillés en rond dans de la corne grise. L'aspect de ce serpent à sonnettes était si hideux, si vraiment digne de ce surnom d'atroce donné par le naturaliste à cette variété, — *crotalus atrox*, — qu'il y eut parmi les nègres comme le remous d'un recul devant cette bête, pourtant inoffensive à cette minute. Le colonel, lui, avec la rapidité d'un opérateur qui sait que les instants lui sont comptés, ouvrit de son bâton la bouche formidable du monstre. Il la maintenait ainsi, la mâchoire levée,

rose d'un horrible rose de chair vivante, avec la mince langue bifide comme collée au palais. Je le vis qui, de sa main libre, empoignait un instrument de métal, un de ces daviers dont se servent les dentistes. Le voilà qui assure la pince sur cette gueule qui s'ensanglante. Un premier effort et il secoue sur le sol un des crocs du serpent, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, — quatre longues aiguilles d'ivoire recourbées, horribles et délicats outils de morsure qui, à cet instant même, contenaient assez de venin pour que de s'en piquer fût être assuré de mourir. La bête cependant continuait de dormir, avec une bave de sang sur le bord refermé de sa bouche. Le colonel la saisit de sa main velue, par le milieu du corps. Il rejette le paquet inerte dans la boîte, recloue le couvercle de trois coups de marteau, ramasse une par une les dangereuses défenses creuses qu'il pose soigneusement sur le tambour de bois du perron, destiné aux cavaliers, et, appelant un des nègres :

— « Ce gros garçon *(this big fellow)* sera un peu étonné quand il se réveillera. Débarrassez-m'en, et ne prenez pas l'habitude de m'en présenter un nouveau chaque semaine... »

A la seconde même où il venait de prononcer ces mots, ses yeux me rencontrèrent, des yeux tout gris et qui brillaient d'un singulier éclat de jeunesse dans sa face rouge. Il n'hésita pas plus sur mon identité que je n'avais hésité sur la sienne. La lettre d'in-

troduction, que je lui avais fait tenir le matin en lui annonçant ma visite pour l'après-midi, ne lui permettait guère le doute. Il me salua par mon nom en me serrant la main, et il me dit en Français, sans autre préambule, avec son immédiate familiarité Américaine :

— « C'est le sixième que j'opère ainsi depuis deux ans, et le troisième de cette année. Voilà pourquoi je leur ai parlé comme j'ai fait... Ce Jim Kennedy qui ramasse cette boîte est le propriétaire d'une collection de monstres qu'il apprivoise, je ne sais comment. Il va les montrer de ville en ville, de village en village, et gagner en quelques semaines de quoi ne plus travailler pendant des mois. Voilà tout leur caractère, à ces noirs, » continua-t-il en haussant les épaules, « aussitôt qu'ils ont de quoi manger, vous ne leur feriez pas remuer le petit doigt... »

— « Mais s'ils sont heureux ainsi, colonel ? » lui répondis-je.

— « Heureux ? » répéta-t-il avec brusquerie : « Heureux ? Mais oui. Ils ne le sont que trop. Seulement c'est d'un bonheur de brute et qui les dégrade plus encore que l'esclavage. Oui, monsieur, » affirma-t-il avec une insistance où je retrouvai le puritain dont on m'avait parlé, « ils valaient mieux quand ils étaient esclaves, vous pouvez m'en croire. J'ai été un de ceux qui ont suivi M. Lincoln avec le plus d'enthousiasme... Et je ne discute même pas cela. Non, je ne le discute pas. On n'est pas un homme, *quand on admet* qu'il puisse y avoir un seul esclave

au monde, dix-huit cents ans après Christ. Mais nous avons cru que nous avions fini quand nous les avons délivrés. C'eût été trop simple. Notre devoir commençait alors. Nous n'avons pas réfléchi qu'un être d'une race inférieure, comme ceux-là, ne passe point du coup à une condition supérieure sans danger. Vous verrez de tristes choses, monsieur, dans notre Sud, si vous y voyagez. Mais je vous tiens sous ce soleil de deux heures, qui ne me fait rien à moi, et qui doit vous brûler. Vous allez entrer dans la maison. Je vous présenterai à miss Scott... C'est une très modeste maison. Elle vous donne bien l'idée de ce qu'était une habitation d'un propriétaire d'esclaves en Géorgie, il y a quarante ans. Tout autour, vous voyez, il y avait les cabanes des nègres. J'en ai gardé trois ou quatre. La cuisine se faisait dans ce petit bâtiment, en dehors. Ici les écuries. J'ai seulement remis en état ce que les Chastin ont laissé. Vous reconnaissez un nom Français ?... C'était celui de la famille qui vivait là. Le dernier est mort voici cinq ans. Ils venaient de la Nouvelle-Orléans. Croiriez-vous qu'après la guerre, ruinés par l'affranchissement de leurs esclaves, et n'ayant pour subsister que cette terre, ils ont duré ici plusieurs années, sans presque en sortir, sans la travailler, tuant un cochon de temps à autre, chassant un peu, mangeant les tomates du potager que leur cultivait un pauvre nègre qui n'a jamais voulu les quitter ? C'étaient des gens de cœur et de braves maîtres. Cela n'empêche pas qu'ils avaient vendu l'un après l'autre les sept en-

fants de ce bonhomme... Il a dû vous ouvrir la barrière... »

— « Ce personnage tout petit, presque comique, avec des cheveux et une barbe qui sont comme de la mousse grise, comme du lichen sur cette vieille face parcheminée? »

— « Lui-même, » dit le colonel. « Hé bien! Voyez à quel degré l'esclavage dénature l'homme. Celui-là n'en a jamais voulu à ses maîtres de cette vente. Il trouvait et il trouve tout naturel qu'ils aient disposé de ses fils comme de petits veaux ou de petits porcs. Et il les aimait, ses maîtres, et ses maîtres l'aimaient!... C'est inconcevable d'inhumanité... Mais asseyez-vous. Je vais chercher ma fille. On m'a appelé juste au sortir de mon lunch, pour cette besogne. Vous n'allez pas noter ce rôle de dentiste de serpents à sonnettes comme une caractéristique des colonels de mon pays, j'espère?... Ces noirs sont si imprudents. Ça leur épargne toujours quelques chances de recevoir une mauvaise morsure... »

Nous étions entrés, en devisant de la sorte, dans une antichambre décorée de deux têtes énormes de caribous, glorieux trophées qui prouvaient que le colonel avait promené sa passion de la chasse dans les neiges du Canada comme il la promenait au soleil de la Géorgie. Le salon sur lequel donnait cette antichambre et où mon hôte me laissa seul, était une longue pièce meublée de fauteuils munis de bascules et destinés au délicieux exercice du *rocking*. Sur les murs, des photographies encadrées rappelaient des

voyages lointains. Je reconnus, au hasard du premier coup d'œil, la Mosquée d'Omar à Jérusalem, le Parthénon, la Sainte Agnès d'Andrea qui se trouve sur une des colonnes du dôme de Pise, la Fontaine des Lions à l'Alhambra. Un gigantesque Bouddha de bois laqué faisait planer sur ces témoignages d'une existence errante et active le vague sourire du prophète de l'immobilité et du Nirvanâ. — J'ai su depuis qu'entre temps, le colonel et sa fille avaient fait deux fois le tour du monde. — Un portrait à l'huile peint à un tiers de la grandeur naturelle, assez gauchement mais franchement, montrait M. Scott à vingt-cinq ans, sous son dolman de cavalier de l'armée du Nord. Il était reconnaissable, même après ce quart de siècle, avec sa rude figure d'officier improvisé, pareille dans son indomptable énergie à celle des généraux de notre première Révolution. Je n'eus pas le loisir de me livrer à un examen plus minutieux de ce salon, ni de lire les titres des livres rangés dans la bibliothèque basse à compartiments inégaux. La porte coulissée venait de s'ouvrir, et je voyais entrer le colonel lui-même, poussant devant lui, avec des délicatesses de garde-malade, un fauteuil roulant où était assise une jeune fille d'environ vingt-cinq ans.

La vue de toute infirmité irrémédiable, si cette infirmité se trouve unie à la jeunesse, remue dans l'âme une corde profonde. Lorsque cette jeunesse ainsi atteinte dans sa fleur est celle d'un être parfaitement bon et parfaitement beau, cette pitié se fait

plus douloureuse encore. Miss Ruth Scott montrait au regard, quand on ne voyait d'elle que son visage, de ces grands traits, délicats et larges à la fois, qui résistent à la flétrissure des années, un teint où éclatait la force d'un sang magnifique, une bouche ourlée et fine, dont le sourire découvrait des dents sans une tache, — celles de son père. Ses yeux d'un bleu clair, un peu plus tendre que le bleu gris des yeux du colonel, disaient le plus loyal, le plus fier des cœurs de femme, et, sur son front d'une coupe si noble, c'était la poussée d'une opulente, d'une incomparable chevelure, des torsades d'un or fauve, épaisses et puissantes, de quoi dérouler un glorieux manteau de lumière sur des épaules de déesse. Hélas! La plus humble, la plus implacable des maladies, presque la plus ridicule à nommer pour une fille de cet âge et de cette splendeur, — un rhumatisme déformant, — nouait ses pieds que l'on ne voyait pas sous les châles, et lui interdisait de marcher, tandis qu'elle montrait sans coquetterie des mains cruellement enflées aux articulations, de pauvres mains d'infirme, qui ne pouvaient plus ni manier une plume ni tenir une aiguille. Et cependant, une résignation souriante, mieux que cela, une joie sérieuse et sévère se lisait sur ce visage, qui eût dû, semble-t-il, exprimer toutes les mélancolies d'une destinée de martyre. Je ne tardai pas à comprendre d'où dérivait cette sérénité d'esprit dans une infortune si grande et impossible à seulement soulager. Miss Ruth n'avait pas encore prononcé dix phrases qu'elle m'avait révélé le

secret de sa force intérieure. Elle était, comme son père, obsédée par la responsabilité des gens de sa race vis-à-vis des noirs, et tout de suite je pus reconnaître, en elle comme chez son père, cette fièvre de prosélytisme qu'il est si difficile pour un Latin de ne pas considérer avec quelque défiance. L'histoire des Anglo-Saxons serait pourtant inexplicable sans cet instinct héréditaire de la mission active et personnelle dont miss Scott n'était qu'un exemplaire, entre des milliers, plus touchant que beaucoup d'autres, à cause de sa propre infortune. J'ai dans l'oreille, maintenant encore, sa voix un peu rude, où frémissait la brusquerie d'une conscience toujours tendue pour l'apostolat, et je l'entends me dire, à propos de ces pauvres nègres dont j'avais du moins vanté l'insouciante incurie :

— « Non, ce n'est pas toujours vrai. Il y a des tragédies de race, même aujourd'hui, qu'on ne soupçonne pas... Voici dix ans, je faisais mes études à Boston. Une fille de couleur vint se présenter à notre collège. La directrice avait des idées de justice. Elle nous fit toutes venir pour nous demander de lui promettre que nous traiterions la nouvelle venue comme une des nôtres. Sinon, elle ne la recevrait pas. Elle nous laissa une heure pour nous décider à cette promesse. Nous délibérâmes toutes ensemble, et comme les avis étaient partagés, nous décidâmes de voter, et de nous soumettre à la décision du scrutin. Il fut favorable à l'étrangère. Quelle cruauté, n'est-ce pas, de la priver d'un peu de culture à cause de son sang,

d'autant que son père était un médecin distingué?... Elle resta quatre ans parmi nous. Elle était intelligente, ce que les noirs sont souvent, et très droite, ce qu'ils ne sont pas toujours. Nous l'aimions beaucoup. Même celles qui n'avaient pas voté en sa faveur tinrent leur parole et ne lui firent jamais sentir qu'elles la considérassent autrement qu'une blanche. Enfin, elle était heureuse... Son père mourut et la laissa sans fortune. Elle dut retourner à Savannah, dans la famille de son grand-père. Là, cette enfant, habituée à vivre dans la meilleure société du Nord, ne trouva pas une personne décente qui voulût la recevoir ni même la connaître. Il lui fallait fréquenter uniquement des gens de sa race, inférieurs, grossiers, brutaux, se sachant tels, et sans instruction, sans éducation... Elle a tant souffert, qu'elle a fini par un crime. Elle a commis un suicide. Elle s'est jetée à l'eau. N'est-ce pas une tragédie, comme je vous disais, et affreuse?... »

— « Mais pourquoi n'est-elle pas restée dans le Nord? » demandai-je. « Est-ce qu'elle n'aurait pas pu s'y marier, dans le milieu où elle avait été élevée?... »

— « Cela, non, » fit le colonel à son tour, « et je le comprends. Ces mariages entre noirs et blancs ne sont pas admis chez nous, et c'est juste. Dieu n'a pas voulu que ces sangs se mélangent, et la preuve, c'est que les mulâtres sont presque toujours des hommes si mauvais... Non, il ne s'agit pas de corrompre la race blanche par la race noire. Il s'agit de faire avec cette race, si longtemps avilie, un monde d'hommes qui soient des hommes, des citoyens qui

soient des citoyens, enfin quelque chose d'autre que des enfants ou des animaux... »

— « Mais ils sont déjà Chrétiens? » interrompis-je.

— « Et bons Chrétiens, » reprit miss Ruth. « Il faut les entendre chanter leurs cantiques, où ils parlent du vieux Paul et du vieux Moïse comme de gens qu'ils auraient connus, et quelquefois ces cantiques sont d'une poésie!... Vous rappelez-vous, mon père, celui sur les os et le jugement dernier? Si vous nous le chantiez?... »

— « Je vais essayer, » dit le colonel. Et il s'assit au piano, sans plus de façons. A quel âge avait-il trouvé le loisir d'apprendre assez de musique pour jouer et chanter avec agrément? Il préluda, cherchant ses notes, de ces mêmes doigts souples qui avaient tenu l'épée de l'officier, la lancette du médecin, la plume du grand administrateur, et que j'avais vus, une demi-heure plus tôt, enfoncer le davier dans la gueule du serpent à sonnettes. C'était un air doux et sourd, une de ces mélodies étouffées où il passe l'écho d'une mesure monotone battue sur une peau tendue de tambour, pendant les nuits chaudes. Et les paroles disaient à peu près ceci : « Je sais que ces os sont à moi, — qu'ils sont à moi, — et qu'ils ressusciteront, — dans ce matin-là... » Quelle phrase d'une pénétration navrante et singulière, quand on pense qu'elle a dû être inventée et chantée par de pauvres esclaves qui n'avaient en effet à eux que ces os, que cette arma-

ture de leur squelette, impossible à leur arracher du corps pour la vendre! Quelle misère et quelle espérance!...

— « Et ils faisaient claquer les os de leurs talons et de leurs genoux, la nuit, quand nous les entendions chanter ces paroles le long de notre maison, » reprit miss Scott. « Si vous aimez ces cantiques, nous vous en chercherons d'autres. »

— « Il y a une chanson, » répondis-je, « que je n'ai jamais entendue et que vous devez savoir, colonel. J'imagine que les nègres doivent la chanter aussi, puisqu'elle a été l'hymne de leur délivrance. C'est la marche de John Brown... »

Ce n'était pas sans intention que j'avais demandé à mon hôte, le voyant si complaisant, cet admirable chant guerrier qui m'a toujours paru si impressif dans sa mâle nudité :

« Le corps de John Brown — va pourrissant dans sa tombe. — Gloire! gloire! alleluiah! — Mais son âme marche en avant. »

Je comptais que cette *Marseillaise* de l'armée du Nord me servirait d'occasion à quelques récits de bataille, comme les héros aiment à en faire. C'était mal juger l'étonnante simplicité de celui-ci. Il parut un peu étonné de ma fantaisie, comme si ce couplet de John Brown était une chose démodée et sans intérêt : — « *chestnut,* — une vieille châtaigne », c'est un de leurs mots. Pourtant il se pencha de nouveau sur le piano, et il entonna l'hymne guerrier. C'est une mélodie très nette, celle-là, très vive et

presque gaie. Elle exprime la confiance en soi, une confiance presque joviale, et le courage au service d'une cause très juste. Je regardais le chanteur pendant qu'il prononçait ces mots, associés pour lui à des souvenirs sanglants. Il chantait l'air, comme il est écrit, jovialement, avec une physionomie de s'en amuser qui déconcerta moins mes idées que son offre, aussitôt après, de me chanter la marche du Sud : « *La Terre de Dixey*... », un véritable air de danse, guilleret, agile et frivole. Le colonel prenait un plaisir égal à se les rappeler tous les deux, tant cette guerre civile était pour lui un événement d'un autre âge, presque un spectacle rétrospectif, d'un ordre purement pittoresque, et, quittant le piano pour balancer son grand corps souple dans un des fauteuils à bascule, il disait :

— « Il vous aurait fallu entendre chanter ces deux chansons par des milliers de soldats le long des routes... C'étaient de braves gens, allez, les uns et les autres, et de fiers soldats à la fin. J'ai vu ces armées se faire, se construire, jour par jour, heure par heure, comme une ville neuve... Je me souviens. Dans les tout derniers temps, un officier Français qui assistait à une de nos parades me demanda : — « Maintenant que vous avez cette belle armée, « par où allez-vous commencer? Par le Canada ou « par le Mexique? » — « Nous allons commencer par « les renvoyer tous travailler, » lui ai-je répondu. Et c'était vrai. A la fin de la guerre, nous avions douze cent mille hommes, et six mois après, cin-

quante mille... » Et il eut un beau rire d'orgueil national. Il était plus fier de ce licenciement que de vingt victoires. — Puis, sérieux, et revenant à son point de vue, comme un véritable Américain : — « Mais, » conclut-il, « nous n'avons tout de même pas fait assez pour les noirs. Il ne fallait ni leur donner les droits qu'on leur a donnés, ni les délaisser si complètement. »

— « Est-ce qu'on peut améliorer une race? » interrompis-je. « Au Canada, dont vous venez de prononcer le nom, et près de Montréal, j'ai visité un village d'Iroquois convertis. Leur prêtre me disait qu'il est impossible de les instruire au delà d'un certain point. Il y a comme une limite de culture inscrite d'avance dans le sang de chacun de nous... »

— « Encore faudrait-il l'atteindre, » dit vivement miss Ruth. — Je sentais dans sa voix le petit frémissement de malaise, presque de colère, que l'évidence des fatalités physiologiques inflige aux âmes d'apôtre. — « Vous changerez peut-être d'idée, » continua-t-elle, « quand vous aurez vu l'école que nous avons fondée à Philippeville. Je vous la montrerai, si vous restez quelques jours... »

Lorsque je quittai le colonel, nous avions, en effet, fixé un rendez-vous pour cette visite. Je devais prendre mon lunch chez lui, et nous gagnerions l'école en compagnie de sa fille, qu'un ingénieux appareil, perfectionné par lui, permettait de transporter d'un fauteuil dans une voiture. Il me racontait

ce que nous ferions cette après-midi-là, tout en me reconduisant vers ma voiture à moi, à travers son parc. Nous avions pris un chemin différent de celui par lequel j'étais arrivé, et comme nous passions devant un petit enclos rempli d'arbres et fermé de murs assez bas :

— « Voilà, » me dit mon guide, « le cimetière où tous les Chastin sont enterrés depuis cent cinquante ans. Voulez-vous voir leurs tombes ? Ces coins-là sont un reste de cette vieille Amérique que les voyageurs oublient trop souvent pour n'étudier que la neuve. Cette dernière pourtant ne s'explique pas sans l'autre... »

Nous entrâmes donc dans ce cimetière. La violente végétation méridionale faisait, en ce moment, de ces quelque trente mètres carrés, une immense corbeille de fleurs. Des jasmins sauvages, des aubépines, des chèvrefeuilles, des narcisses y poussaient dans le plus glorieux pêle-mêle. Des glycines montaient aux arbres, et des roses jaunes, de ces miniatures de roses que l'on appelle des *banksias*, grimpaient par larges touffes le long des noirs cyprès. Des pierres apparaissaient, rongées de vétusté, dans ce jardin de jeunesse, de printemps et de parfums. J'écartai les branches fraîches et les douces fleurs pour déchiffrer quelques épitaphes. La plus neuve de ces pierres, dressée sans aucun doute par les soins de M. Scott, était décorée d'un sabre sculpté. J'en lus l'inscription, et je vis que c'était la tombe du dernier des Chastin, et que ce suprême héritier

du nom avait été colonel, lui aussi, mais dans l'armée confédérée. Tout à côté, et sur une autre tombe qui disparaissait sous la végétation, je distinguai la date 1738, et ces mots : *Nouvelle-Orléans*. Je compris que le successeur des maîtres disparus avait eu la pieuse idée de faire reposer à côté l'un de l'autre le fondateur du domaine et son descendant. Ce qu'il tenait d'humanité dans cet enclos me remua le cœur. Une lignée de Français dormait là tout entière. Elle avait été puissante, et personne ne restait pour lui rendre hommage, sinon un ennemi généreux qui possédait leur héritage. Et le printemps prodiguait ses splendeurs dans cet asile funèbre, avec cette glorieuse indifférence de la nature que l'on hait quand on est tout jeune, que l'on aime quand on commence de vieillir. De sentir le peu que nous sommes nous aide à recevoir la défaite inévitable d'une âme pacifiée. Quoique, en sa qualité d'homme d'action et qui avait fait la guerre, le colonel ne dût pas éprouver tout à fait la même sorte d'émotion, cette petite oasis mortuaire que le bourdonnement des mouches emplissait seul de bruit, par cette heure lumineuse, ne le laissait pas indifférent. Il se taisait comme moi, et ce fut seulement une fois sortis qu'il reprit sa verve pour me dire :

— « Vous avez vu que ce cimetière est bien entretenu ? C'est encore une de leurs anciennes esclaves qui s'en charge. On l'appelle tante Sarah. Vous la connaîtrez à notre école. Elle y tient le ménage des *enfants*. Cette fidélité fait leur éloge, à ces Chastin,

et elle achève de me rendre cet endroit plus cher... Oui, l'on a du plaisir à penser que l'on occupe une maison habitée par des braves gens pendant quatre ou cinq générations. C'est comme de penser qu'il n'y a pas de malheureux autour de vous. Car il n'y en a pas, je vous le répète. Quand vous viendrez à l'école, nous visiterons quelques cases. Vous verrez comme ces gens ont la physionomie contente. Un peu de porc salé et des fruits, et ils se sentent aussi à l'aise que s'ils avaient tous les millions de tous les cottagers de Newport... Mais voilà la barrière et votre voiture... »

Ma petite calèche, en effet, m'attendait dans la propriété même et presque à la porte du cimetière. Je reconnus à cette délicatesse d'hospitalité le gracieux esprit de la malade. Le colonel donna quelques instructions au cocher, et quand il me dit : « A mardi, une heure, » en me serrant la main, je dus réprimer ma tentation de lui répondre : « Mardi?... comme c'est loin !... » tant j'aurais voulu le revoir plus tôt. L'originalité de son caractère, la noble figure de sa fille, le pittoresque de leur demeure m'avaient saisi d'un de ces intérêts subits que les romanciers de profession connaissent peut-être seuls. C'est comme un ensorcellement de notre nature imaginative qui nous donne un passionné désir de tout savoir sur quelqu'un, de respirer son air, de vivre sa vie, de penser ses pensées. Tandis que je revenais du côté de Philippeville, le long des routes

sablonneuses, à peine si je remarquai la magnificence du paysage, absorbé que j'étais par mes réflexions sur ces deux personnages inconnus de moi, voici quelques heures. J'admirais comment l'ardeur puritaine dont avaient été dévorés leurs ancêtres les brûlait encore d'une flamme inextinguible. Je retrouvais dans leur fièvre d'apostolat l'atavisme des passagers de la *Mayflower*. Je m'étonnais de la persistance du sentiment de la race, qui, même dans cet apostolat, leur faisait regarder comme une souillure le mariage d'un des leurs avec la meilleure de leurs protégées noires. Je pensais à la richesse, à l'opulence physiologique et morale de cette nature d'homme que cinq ou six métiers et soixante ans de travail n'avaient pas épuisée, à la tristesse de la destinée de son enfant, aux fantaisies de cette invraisemblable contrée, à cette étonnante apparition, par exemple, de M. Scott en train d'arracher ses crocs à un crotale chloroformé. Enfin cinquante idées remuaient en moi, qui me faisaient désirer de revoir au plus tôt cet homme rencontré d'aujourd'hui. Je ne me doutais pas que je le reverrais ce mardi-là dans des conditions bien différentes, très loin du lunch familial présidé par miss Ruth, et que je prendrais part en sa compagnie à une battue plus étrange que n'eût pu l'être, pour un écrivain Parisien, même une chasse au serpent à sonnettes.

J'avais fait ma visite au colonel le vendredi. Durant les trois jours qui suivirent, il tomba sur Philip-

peville une de ces pluies des climats chauds qui semblent charger l'atmosphère de vapeurs plus tièdes au lieu de la rafraîchir. Emprisonné dans l'hôtel, je n'avais d'autre distraction que de regarder cette eau s'abattre par intarissables cataractes, et de causer avec l'hôtelier. J'avais eu la malice de lui raconter mon immédiate rencontre avec un de ces redoutables reptiles dont il se serait, je crois, obstiné à nier l'existence, même s'il en avait vu un se lover au milieu de sa pelouse à tennis.

— « Ces nègres seront allés chercher ce serpent en Floride, » m'avait répondu M. Williams sans hésiter. « Ils ont la manie de les prendre vivants pour les vendre à quelque jardin zoologique. » — (Il disait : un *zoo*, par abréviation.) « M. Scott, qui est un si brave homme, ne devrait pas leur rendre des services comme celui-là, qui les encouragent, sans compter que le serpent aurait bien pu se réveiller pendant l'opération... Mais le colonel a toujours été trop bon pour ces gens de couleur. Il en est quelquefois bien récompensé. Il ne vous a pas raconté qu'il y a en ce moment dans la prison, à Philippeville, un ancien domestique à lui, un certain Henry Seymour, qu'il avait renvoyé pour vol et qui, depuis, a ravagé le pays?... Cet homme s'était sauvé dans les bois après un meurtre, et il y a vécu un an, avec son Winchester. Il tirait si bien qu'il terrorisait tous les autres nègres. Ces lâches lui fournissaient de quoi manger, du whiskey et des cartouches. On a fini par le prendre. Un faux ami lui mêla de l'opium

dans son whiskey et le livra. On a fait son procès à ce Seymour, et on l'a condamné à mort... Croiriez-vous que M. Scott s'est indigné que l'on se fût assuré de cet homme ainsi, et il a obtenu qu'on reculât l'exécution? Il est parti pour Atlanta afin d'avoir la grâce. Il n'a pas réussi, d'ailleurs, et c'est jeudi que cette canaille sera pendue... »

— « Mais le colonel a dû donner d'autres raisons que cette traîtrise pour plaider l'indulgence?... »

— « Sans doute. Il a prétendu que Seymour avait été fait convict trop jeune. Vous avez vu des hommes en costume brun et blanc travailler le long de nos routes, avec une chaîne aux pieds? Ce sont nos forçats. Ce garçon a fait, lui aussi, cette besogne. Je me le rappelle. Il avait dix-sept ans, c'est vrai. Mais pourquoi avait-il déjà commis deux vols, sans compter celui pour lequel M. Scott l'a congédié sans vouloir le poursuivre?... »

— « Dix-sept ans, » répondis-je, « c'est bien jeune tout de même. A cet âge on est très influençable, et une pareille compagnie n'est pas pour redresser un caractère qui tourne mal... »

— « *Well,* » reprit M. Williams, « il y en a beaucoup qui restent à la chaîne un an, deux ans, et puis ils refont leur vie. Quand un homme a payé sa dette, nous estimons, nous autres Américains, qu'elle est vraiment payée... Ce Seymour aurait pu payer la sienne en travail. Il a préféré se conduire de telle façon qu'il doit la payer autrement. C'est son affaire... *Et, à ce* propos, est-ce que cela ne vous intéresse-

rait pas d'assister à l'exécution? En Géorgie, nous n'avons pas adopté l'électricité. Nous nous en tenons à la pendaison. Vous comparerez avec la France. Vous avez chez vous la guillotine, n'est-ce pas?... »

— « Je ne l'ai jamais vue fonctionner, » lui dis-je, « et je doute que j'aie la force nerveuse de regarder pendre un homme, sans vider la place. »

— « Je demanderai toujours pour vous un billet au shériff, » fit l'hôtelier, « vous vous en servirez ou ne vous en servirez pas... »

Il tint parole, et dès le surlendemain, qui était le lundi, j'avais la promesse du billet. Mais, le soir du même jour, il m'abordait de nouveau, dans le hall de l'hôtel, pour me dire, avec le visage soucieux d'un bon citoyen qu'afflige une mauvaise nouvelle et d'un logeur qui prévoit de fâcheux contre-temps à ses locations :

— « Hé bien! Vous savez l'histoire? Vous ne pourrez pas profiter du permis. Ce damné coquin de Seymour ne sera pas exécuté... »

— « M. Scott a obtenu sa grâce? » demandai-je.

— « Non, mais le brigand s'est échappé. On le laissait trop libre dans sa cellule. Il recevait beaucoup de visites. Quelqu'un lui a passé un couteau, et, cette après-midi, comme le geôlier lui apportait sa nourriture, Seymour a saisi le moment où cet homme posait le plat à terre, et il lui a planté ce couteau, là, entre les deux épaules. Le geôlier est tombé mort du coup. Seymour lui a pris son revolver, ses

clefs, il a délivré sept autres noirs ou mulâtres, prisonniers comme lui. Et ces huit scélérats s'en sont allés, par la porte de derrière la prison qui donne dans la campagne. Ils ont eu la chance que personne ne les ait vus, en sorte qu'on n'a su leur évasion que deux heures après. Et les voilà dans les bois, par cette pluie et sur ces chemins détrempés où il n'y aura plus de traces. Dieu sait quand on les rattrapera! N'avais-je pas raison de vous dire que le colonel est trop faible pour ces gens-là? S'il n'avait pas demandé de sursis, Seymour aurait été pendu l'autre semaine, le geôlier vivrait, et nous n'en serions pas, nous autres, à perdre nos clients. J'avais une famille de millionnaires de Philadelphie qui devaient arriver la semaine prochaine. Qu'ils lisent dans les journaux cette fuite, ils prendront peur et ils iront à Saint-Augustine, en s'imaginant que la Géorgie n'est pas sûre... »

J'étais trop habitué moi-même à la lecture de ces journaux redoutés par M. Williams, et à leurs prodigieux faits divers, pour m'étonner beaucoup de son récit. Une fois les grands centres quittés, l'Amérique continue d'être le pays des coups de main exécutés avec une audace qu'aucun danger n'arrête. En revanche, je ne m'attendais aucunement à me trouver, moi paisible littérateur Gallo-Romain, mêlé à cette tragique histoire d'un bandit en rupture de geôle. Je passai la soirée qui suivit la révélation de M. Williams à me demander comment, au déjeuner du lendemain, j'amènerais le colonel à me

parler de son ancien domestique. Je devinais, aux quelques mots de l'hôtelier, que c'était là, chez le philanthrope de *Scott's Place,* un point de sensibilité tout à vif. L'étrange homme devait m'épargner cette hésitation, car, ce mardi matin et dès les neuf heures, on me faisait passer sa carte avec un mot. Il était en bas qui me demandait. Je le trouvai, vêtu de son costume de chasse, comme la première fois, les jambes prises dans des guêtres de cuir, et d'énormes semelles à ses bottines. Il tenait une carabine à la main.

— « Je suis venu vous prier de m'excuser, » fit-il sans préambule, « il nous faut remettre le déjeuner à un autre jour... Vous savez que plusieurs prisonniers se sont échappés du cachot public, entre autres un condamné à mort, un ancien domestique à moi... »

— « On me l'a dit, » répondis-je, « et même que vous aviez été très bon pour ce malheureux... »

— « On ne vous a pas dit la vérité, » répliqua-t-il, « d'ailleurs cela importe peu. Ce qui importe, c'est de le reprendre, pour qu'il ne recommence pas à terroriser la contrée. Nous avons tout de suite télégraphié et fait venir d'Atlanta des *blood hounds,* des chiens dressés à chasser l'homme. J'ai recruté dix citoyens pour cette besogne. A tout hasard je vous ai amené un cheval, si vous voulez être des nôtres... »

— « Pourquoi pas ? » lui répondis-je après quelques minutes d'hésitation, « pourvu toutefois... »

— « Vous appréhendez quelque scène de lynchage?... » interrompit le colonel qui avait lu ma pensée dans mes yeux. « N'ayez pas peur. Moi présent, ils n'oseraient pas... Avez-vous un fusil?... » Et sur ma réponse négative : « D'ailleurs vous n'en aurez pas besoin. Vous n'êtes pas du pays, et vous ne serez avec nous que comme spectateur, c'est tout naturel. Et puis, il n'y a d'armé que ce Seymour et seulement d'un Colt n° 48, celui du geôlier. S'il avait son Winchester, je ne vous emmènerais pas. Car il ne se laisserait pas prendre sans abattre cinq ou six de nous... »

Vingt minutes après cette conversation, et sans autres préparatifs, j'étais en train de suivre le colonel sur une des routes qui traversent l'énorme forêt de térébinthes plantés autour de Philippeville. Mon cheval était une bête du Kentucky, très douce et dressée à ce galop que les Américains appellent le *single foot,* — espèce d'amble très rapide et très allant que je n'ai trouvé nulle part ailleurs. Notre petit cortège était composé, je l'ai su depuis, de simples boutiquiers. Sauf les guêtres, ils étaient tous vêtus comme à leur comptoir, mais avec des physionomies d'une énergie singulière et une habileté non moins singulière à manier leurs montures. Visiblement, ils avaient tous exercé quelque autre métier et payé de leur personne, avant de s'établir dans ce coin perdu de Géorgie, qui épicier, qui sellier, qui marchand de nouveautés, qui entrepreneur de pompes funèbres. Sauf le colonel et moi, toute la

caravane chiquait. Je voyais les mâchoires aller et venir, et les canons des carabines — tous en avaient aussi — luisaient d'un éclat sombre auprès de ces faces remuées par ce mouvement automatique. Les chiens, huit bêtes d'assez petite taille, identiques, pour un novice comme moi, aux plus vulgaires chiens de chasse, couraient devant nous, autour de nous, à droite, à gauche, flairant, hésitant, tournant, reprenant une piste, la perdant. L'orage avait cessé de la veille, et la matinée, après ces jours de déluge, était admirable de lumière humide et brillante. Quoique les routes de la forêt, tracées à même un terrain de sable, eussent déjà bu presque toute la pluie, il en était trop tombé, de cette pluie torrentielle, pour qu'il n'en restât point dans les portions plus ravinées. Les moindres des cours d'eau qui vont vers la rivière voisine avaient débordé, et nous devions sans cesse franchir quelque ruisselet transformé en étang, où nos chevaux baignaient jusqu'au poitrail. Sans cesse aussi nous devions sauter par-dessus des troncs qui jonchaient la route. Dans ces grandes forêts de Géorgie et de Floride, les nègres ont l'habitude de prendre la résine aux térébinthes en les entaillant. Cette entaille est si profonde qu'un passage de vent un peu fort suffit ensuite à casser l'arbre, et une véritable tempête s'était déchaînée sur la région pendant deux fois vingt-quatre heures.

— « Les noirs appellent ces troncs tombés des ouragans, » me dit le colonel en m'expliquant cette jonchée nouvelle, qui, elle-même, m'expliquait les

anciennes, ce pourrissement dans le sol d'innombrables fûts entre lesquels poussait une végétation vivace et violente de palmiers minuscules, étalés, comme écrasés à terre. Et soudain hors de ce tapis de larges feuillages plats, jaillissaient de ces grands chèvrefeuilles en fleur, comme j'en avais déjà admiré l'autre après-midi, tout mêlés de rose et de blanc, — un rose si frais et un blanc si tendre. De colossaux jasmins jaunes s'enlaçaient aux arbres. Des violettes s'ouvraient dans les herbes, larges comme des pensées. L'aboiement des chiens, qui maintenant suivaient une piste, commença de remplir ce paysage de printemps d'une rumeur pour moi bien étrange. N'ayant pas les préoccupations civiques dont je voyais l'empreinte sur les faces des cavaliers en train d'aller au pas, la bride autour du poignet, les yeux tendus, le rifle aux mains, j'avais le loisir de songer, et je songeais en effet que l'ardent appel de ces chiens féroces était écouté avec épouvante par sept ou huit malheureux, tapis dans les feuillées, immobiles, ou bien écrasant d'une course furieuse des fleurs pareilles, écartant ces branches d'un bras frénétique, haletants de terreur, pantelants de lassitude. A une minute, la meute, qui venait d'hésiter de nouveau, s'élança sur un chemin de traverse avec une telle fureur que bientôt nous l'eûmes perdue de vue. Le colonel nous avait ordonné à tous de nous arrêter. Il écouta quelques instants, avec l'attention profonde d'un vieux routier *de guerre*, habitué à traduire les bruits en distance.

— « Les chiens sont arrêtés, » dit-il enfin, « ils en tiennent un. Il faut que nous nous déployions en éventail pour les cerner, et l'homme avec eux. »

Sur ses indications, la petite troupe s'égailla, en quelques minutes, à travers les arbres. Je vis les cavaliers, les uns après les autres, s'enfoncer dans les profondeurs, la bride tout à fait lâchée maintenant et le fusil prêt à mettre en joue. Les intelligents et fins chevaux semblaient avoir, eux aussi, un instinct d'aller où ils devaient aller. Le cavalier donnait une pression avec un des larges étriers de bois revêtus de cuir où il avait le pied engaîné, à la Mexicaine, et la bête tournait, assurant son pas dans les flaques d'eau, franchissant les obstacles des grands fûts couchés de toutes parts, sans les effleurer du sabot. Nous restâmes seuls, le colonel et moi, et nous commençâmes de nous diriger, à notre tour, du côté des aboiements. Nous n'avions pas chevauché ainsi deux cents mètres que notre marche dut se ralentir. La rivière — un de ces petits fleuves presque sans nom, comme il en coule par centaines là-bas et qui sont larges comme l'Adige ou comme le Pô — avait débordé. Elle noyait de son eau bourbeuse la partie de la forêt où nous avancions maintenant. Le colonel me précédait.

— « Je connais un peu la route, » m'avait-il dit, « et j'ai moins de chance de laisser ma bête se casser la jambe dans quelque trou. »

Je le voyais, à une tête de cheval de moi, et son corps, si leste malgré l'âge, sur sa monture un peu

lourde. Par moments, il se tournait pour se pencher et comme recueillir dans une de ses oreilles toute la rumeur vers laquelle nous nous dirigions. J'apercevais son profil, alors, résolu, sérieux, mais empreint d'une tristesse que je m'expliquais déjà et par les indiscrétions de l'hôtelier et par son propre caractère. A cette heure même où il exécutait son devoir de bon citoyen en donnant la chasse à un brigand, il revoyait sans aucun doute ce brigand, tel qu'il l'avait eu chez lui à son service : un tout petit jeune homme, presque un enfant. Le contraste était trop fort entre le jour où il avait renvoyé Seymour de sa maison après une première peccadille, et ce jour-ci, où il conduisait à travers ces bois noyés d'inondation la troupe chargée de traquer son ancien domestique devenu un abominable malfaiteur. Avec son puritanisme de responsabilité, il était impossible que le colonel ne rapprochât point ces deux épisodes, impossible qu'il ne se dît point : — « J'aurais empêché peut-être cette destinée, si j'avais été moins sévère. » Ce souci d'une conscience inquiétée se mêlait sur cette mâle physionomie à la naturelle tension du soldat en embuscade. Tout d'un coup, cette double expression de ce martial visage s'accentua jusqu'à l'angoisse. Le colonel venait d'arrêter à nouveau son cheval, ses mains assuraient leur position sur la carabine, et il épaulait l'arme avec un geste d'une effrayante lenteur. Je me penchai sur l'encolure de ma bête, et voici qu'entre les feuillages des térébinthes j'aperçus le bord de la rivière, recon-

naissable, dans cette énorme crue, à l'absence soudaine de végétation, — les chiens à la nage sur la nappe de l'eau presque rousse, et leurs huit gueules aboyantes, ramassées, dressées autour de la tête d'un homme. D'un bras le malheureux nageait, tandis que de l'autre il maintenait un pistolet au-dessus de l'eau. Lentement, presque imperceptiblement, il avançait, essayant de lutter contre le courant et d'atteindre un pont submergé, dont le câble de fer était encore visible à cinq mètres. C'était la seule chance qu'il eût de traverser ce terrible fleuve, dont la force se mesurait à la vitesse des troncs d'arbres charriés par places. C'était un miracle que le nageur n'eût été frappé par aucun d'eux, un miracle qu'il gagnât sur le courant même le peu qu'il gagnait... Il devait lutter ainsi depuis longtemps déjà, et il ne se décourageait pas. Quand la meute le serrait de trop près, terriblement unie et hurlante, mais sans le mordre, il frappait les mufles des chiens avec la crosse de son revolver. Ce coup furieux écartait cette barrière vivante de gueules implacables et lui rendait assez d'espace pour qu'il avançât encore un peu. Évidemment, il gardait son arme intacte pour un usage plus effectif, s'il lui fallait renoncer à son unique espoir de fuite. Il y avait, dans cet acharné débat contre tant de forces contraires : éléments, bêtes et gens, quelque chose de courageux et de vaincu d'avance, qui serrait le cœur. Nous étions si près de l'homme, que je voyais avec une extrême netteté les lignes de son visage. C'était une

face de mulâtre, plus jaune que brune, plus voisine du sang blanc que du sang noir. Les cheveux n'étaient pas crépus, ils bouclaient à peine. Le nez, au lieu de s'écraser, était aquilin. Quelle hérédité avait imprimé ce masque d'aristocratie à ce voleur et à ce meurtrier? De qui descendait cet Henry Seymour? Car c'était bien lui. Si j'avais pu garder quelque doute après la description que l'hôtelier m'en avait faite, le trouble du colonel me l'aurait enlevé. Sa carabine continuait de rester épaulée, mais le doigt ne pressait pas la gâchette. L'eût-il pressée, la balle n'eût pas touché son but, tant le bras de l'ancien maître ajustant son ancien domestique s'était mis à trembler. Puis le canon se releva sans que le coup fût parti, et j'entendis M. Scott dire à haute voix, comme s'il eût été absolument seul :

— « Non, je ne peux pas tirer sur lui ainsi. »

Il donna alors de l'éperon à sa bête qui s'avança encore un peu. L'eau était si profonde maintenant que le cavalier en avait jusqu'au-dessus du genou. Il ne pouvait aller plus loin qu'à la nage. Il était sur la lisière même de la forêt, sans aucun arbre devant lui. Il jeta un cri, et le nageur se retourna. Je vis le revolver que le fugitif continuait de tenir hors de l'eau, se diriger du côté du colonel et se relever comme avait fait la carabine de ce dernier. Seymour venait de reconnaître M. Scott et il ne tirait pas. Cette hésitation devant le meurtre était si complètement inattendue chez un assassin professionnel, et dans de telles circonstances, que, même à cette seconde

et dans la fièvre d'une pareille aventure, je ne pus m'empêcher de m'en étonner. Cet homme avait dû concevoir pour son maître un bien étrange sentiment de vénération, pour reculer ainsi devant ce coup de pistolet de plus, lui qui avait déjà versé tant de sang. Ou bien avait-il vu le geste du colonel tout à l'heure, et, certain que ce dernier ne ferait pas feu, estimait-il insensé de perdre une de ses cinq balles? Ou bien encore cet excellent tireur se rendait-il compte qu'il était incapable de viser juste en nageant ainsi? Je ne saurai jamais les secrets motifs de cette scène d'une rapidité si tragique, dont le colonel ne parut même pas s'apercevoir. Debout sur ses étriers, et faisant de sa grande taille une cible plus atteignable encore, il criait d'une voix qui dominait et les aboiements plus furieux des chiens et la clameur de l'eau et la rumeur de la forêt :

— « Allons, Henry, mon garçon, vous voyez que vous êtes perdu. Il faut vous rendre. Il y a neuf autres fusils qui vous cherchent et qui seront ici dans cinq minutes. »

L'homme secoua la tête sans répondre. Puis, comme si la présence de ses ennemis lui eût rendu une force nouvelle, il tira sur les chiens un coup de revolver à bout portant qui en fit hurler un de douleur et reculer les autres, et, jugeant que son arme ne pouvait sans doute plus lui servir à rien, il la laissa tomber à l'eau, et il plongea, nageant des deux bras.

— « Il va s'échapper, » dit le colonel dont les yeux clairs se firent fixes. Il releva sa carabine, et je

compris que maintenant il n'hésiterait plus. Cet héroïque effort de civisme lui fut épargné. Seymour, quand sa tête sortit de la rivière, était en effet tout près du pont, — assez près pour en saisir le câble. Encore un moment, et nous le vîmes qui plongeait de nouveau, puis il reparut de l'autre côté de ce câble. Peut-être s'il avait, aussitôt sur le pont, recommencé de plonger, tout en marchant, eût-il réussi à s'échapper. Le besoin de se détendre les membres après un tel effort le fit, une fois ses pieds posés sur le plancher du pont, se redresser. Son torse apparut hors de l'eau, et au même moment deux coups de fusil partirent à notre droite, tirés par deux des rabatteurs. Une des balles toucha le mulâtre au bras, et nous le vîmes qui laissait tomber ce bras comme inerte. L'autre vint frapper la corde de fer du câble, et, en ricochant, elle atteignit le bandit à la tête. Il porta sa main non blessée à son front, puis il chancela. Les quelques mouvements qu'il fit pour s'accrocher au câble étaient le convulsif effort de l'instinct. Il se sentait s'évanouir et glisser sous l'eau. Mais déjà le colonel avait lancé son cheval à la nage. Déjà il était à côté du blessé qu'il soulevait de sa main puissante, et il l'avait ramené parmi les arbres à une place où on pût déposer Seymour à terre. Un quart d'heure plus tard la troupe entière, attirée par les coups de feu, était rassemblée autour du blessé toujours évanoui. Les chiens se glissaient entre les jambes des chevaux pour venir flairer et lécher les linges ensanglantés, avec

lesquels M. Scott essuyait les deux plaies, d'ailleurs légères, du misérable. Nous sûmes depuis que, dans l'espérance d'empêcher son exécution, il avait feint une maladie et refusé de manger durant plusieurs jours. Ce fut la vraie cause de sa perte. Plus robuste, il ne se fût pas attardé comme il avait fait; il eût passé le pont comme les autres une heure avant notre arrivée, et, une fois dans l'autre partie de la forêt, il eût trouvé, comme eux, une ligne de chemin de fer, et, comme eux sans doute, escaladé un train en marche à la manière des *tramps* professionnels. Je dois ajouter qu'une fois l'assassin pris, personne ne s'inquiéta plus de ses compagnons. On était bien sûr qu'ils ne resteraient pas à errer dans les environs, ni vraisemblablement en Géorgie. L'État s'en trouvait débarrassé. « *Good bye, old chums.* — Bonsoir, vieux copains. » J'imagine que les braves citoyens de Philippeville auraient volontiers jeté aux fugitifs cet adieu cordial, s'ils n'avaient été occupés en ce moment à soigner leur prisonnier, dont ils tenaient à faire un exemple instructif pour tous les *messieurs colorés* des alentours.

Cependant, Henry Seymour revenait à lui. Au premier mouvement qu'il fit pour se redresser, un des hommes tira son pistolet, tandis que deux autres saisissaient les jambes du blessé et les lui liaient solidement. Seymour n'essaya d'ailleurs aucune nouvelle tentative d'une résistance désormais impossible. La seconde balle, en ricochant contre le câble, avait

frappé l'arcade sourcilière. Toute la partie gauche du front et de la paupière avait été cruellement meurtrie. Elle était déjà tout enflée, en sorte que l'œil droit était seul capable de s'ouvrir. Le regard de cet œil unique se fit, pour parcourir notre cercle, si féroce et si insolent, qu'un des chasseurs répondit à ce défi silencieux par une parole dite à voix haute, comme involontairement :

— « *It is too late, man.* — C'est trop tard, homme. »

Seymour ne parut même pas avoir entendu ces mots qui résumaient si simplement sa destinée. C'était le colonel qu'il regardait maintenant, et d'un tout autre regard. Sa prunelle brune avait repris cette douceur humide, celle d'une tache noire, comme mouillée, dans une sclérotique très blanche, presque bleue. Je m'attendais, devant ce regard, à quelque phrase étrange ou touchante. Elle eût démenti la simplicité animale d'une pareille nature. Ce que le blessé pouvait éprouver de sentiments particuliers envers M. Scott aboutit seulement à cette demande, qu'il lui adressa d'une manière directe, comme s'il ne daignait connaître que lui :

— « A boire, colonel; j'ai si soif... Voulez-vous me donner à boire?... »

Il y avait quelque chose de câlin, de presque enfantin dans la voix dont il parlait à son ancien maître, — comme un rappel des gâteries dont il avait été l'objet jadis. M. Scott tira de sa poche une gourde plate qu'il déboucha, et dont il mit le goulot aux lèvres du prisonnier, en lui soutenant la tête. Seymour

avala quelques gorgées avidement. Son œil se prit à luire d'un éclat plus caressant, et, avec cette souplesse de sensations, égale chez ces êtres singuliers à leur souplesse de mouvements, il sourit de plaisir, comme s'il eût oublié sa rage de tout à l'heure, son crime de la veille, sa fuite éperdue de ce matin, ses blessures, la certitude de son sinistre avenir, et il dit, en faisant claquer sa langue :

— « Hé ! c'est toujours ce même whiskey que nous avions l'habitude de boire quand nous allions ensemble à la chasse. Il bat tous les autres. Merci, colonel. »

— « Et maintenant, » répondit ce dernier, « vous allez être sage, et vous laisser panser ? »

— « Est-ce que j'aurai encore du whiskey après ? » demanda Seymour.

— « Vous en aurez. »

— « Et un de vos cigares, colonel ? »

— « Et un de mes cigares. »

— « Faites, alors, » conclut le mulâtre, qui tendit sans résistance sa tête, puis son bras. M. Scott avait apporté une trousse de campagne. Il déploya, pour nettoyer et bander les deux blessures, des adresses de vieux chirurgien, tandis que le militaire qui était en lui cherchait à s'expliquer un point demeuré obscur dans sa pensée :

— « Comment n'avez-vous pas passé la rivière, dès hier au soir, Henry ? » demanda-t-il.

— « C'est que nous sommes allés jusqu'au pont de Georgetown, colonel, » répondit l'autre, « et les

eaux l'avaient emporté. Il restait deux partis à prendre : descendre vers l'autre pont encore, celui de *Berkeley farms,* à vingt milles plus bas, ou remonter vers celui-ci. Nous connaissions mieux les chemins. Nous avons choisi cette seconde route, et nous avons eu tort. Mais vous-même, colonel, comment avez-vous eu l'idée que nous serions de ce côté ? »

— « Je savais que le pont de Georgetown s'était effondré il y a deux jours, » fit M. Scott, « et j'ai calculé que vous raisonneriez comme vous avez raisonné. Vous vous êtes dit : « On ne nous croit pas « assez audacieux pour être revenus si près de la « ville. » Mais ce n'est pas l'audace qui vous manque, Henry, ni le courage... Et maintenant que le pansement est fini, est-ce que je ne peux plus rien pour vous ? »

— « M'envoyer une bouteille de votre whiskey dans ma prison, » répondit Seymour, « et demander au shériff qu'il me la laisse finir avant que je ne m'en aille... »

— « Vous l'avez entendu, » me dit le colonel comme nous revenions tous deux vers la ville. Notre présence était inutile maintenant, et nous avions laissé les chasseurs d'hommes en train de faire leurs préparatifs pour ramener le prisonnier à Philippeville. « Oui, » répéta-t-il, « vous l'avez entendu. Il a un courage de lion, ce garçon-là, et quelque chose d'autre, encore. Vous avez vu qu'il n'a pas tiré sur *moi,* quand il m'a reconnu ?... Il va être pendu après-

demain, et voilà sa pensée quand il songe à cette mort si prochaine : Se donner un dernier plaisir d'ivrognerie, — et puis rien !... »

— « Est-ce qu'il a toujours été ainsi? » interrogeai-je.

— « Toujours, » répondit M. Scott; et il continua d'un accent sérieux où passait une douleur : « Vous avez observé que, moi non plus, je n'ai pas tiré sur lui, quand je le tenais au bout de ma carabine, et vous avez dû me trouver bien inexplicable de laisser à cet assassin une chance de se sauver. C'est bien naturel, cependant. On vous a dit que j'avais été très bon pour lui, et je vous ai dit, moi, que ce n'était pas vrai, du moins à la fin, car au commencement je l'aimais beaucoup. Puis je l'avais pris en aversion, pour un singulier motif. Il y a neuf ans tantôt de cela. C'était aux tout premiers temps de mon séjour ici, et je n'avais pas encore acheté la terre des Chastin. Je chassais beaucoup, comme maintenant, et Seymour m'accompagnait sans cesse. Je l'avais pris dans le pays, par hasard. J'étais très content de son intelligence, de son énergie et aussi de son caractère. Ajoutez à cela qu'il était excellent cocher... Or, un jour que nous partions ainsi en forêt, les chevaux, deux bêtes nouvellement arrivées du Texas, prirent peur et s'emballèrent. C'était un chemin dans le genre de celui-ci. Ils n'avaient pas couru deux cents mètres, que la voiture, précipitée sur un tronc d'arbre, se cassa net, et nous tombâmes. Nous nous relevâmes sans avoir trop de mal, et, comme les che-

vaux s'étaient aussi arrêtés d'eux-mêmes, nous nous mîmes en devoir de raccommoder notre véhicule, et surtout de ramasser mon fourniment de chasse, épars dans les herbes. Après un quart d'heure, tous les objets étaient réunis. Il manquait seulement un grand couteau dont je me servais pour découper, et qui s'enfilait d'ordinaire dans les courroies du panier à provisions. Je me mets à le chercher. Je dis à Seymour de le chercher aussi... Nous fourrageons dans les herbes... Tout d'un coup, en me retournant, je vois que l'extrémité du manche de ce couteau apparaissait dans l'interstice du gilet de ce garçon. Cependant, penché sur le sol, il feignait de continuer sa perquisition. Je l'appelle, et je lui prends le couteau qu'il cachait ainsi sous sa chemise. Il se met à trembler, à pleurer, et il finit par me dire : « J'ai pensé que vous étiez furieux contre « moi pour avoir laissé s'emporter les chevaux et « j'ai cru que vous me tueriez. Alors j'ai volé le cou- « teau... » Lui, que je traitais comme un fils!... »

— « Je comprends que vous n'ayez pas pu le supporter après cela, » m'écriai-je. « De la part d'un enfant de seize ans, et que vous gâtiez, cette défiance était affreuse... »

— « N'est-ce pas? » reprit M. Scott. « J'aurais dû penser que cette répugnante facilité au soupçon était une hérédité de l'esclavage. Les blancs avaient si cruellement abusé d'eux!... Mais non. De l'avoir vu sentir ainsi, et avec cette spontanéité, me donna *au contraire* une horrible impression d'ignoble in-

gratitude. Je cessai de sortir avec lui, et presque de lui parler. Il m'aimait pourtant à sa manière, et j'en ai eu mainte preuve depuis, sans compter celle de cette matinée... De se sentir disgracié acheva-t-il de déchaîner en lui les mauvais instincts? C'est bien possible. Bref, un bijou, une broche de diamants, je me rappelle, manqua à miss Scott. C'était Seymour qui avait volé cet objet pour en faire un cadeau à sa maîtresse. — Ils sont également précoces dans la débauche et dans la vanité. — Je le chassai. Il vola ailleurs. Il fut pris, condamné, mis à la chaîne. Il s'y déprava, vola derechef, fut repris, s'échappa, tua. Vous savez le reste... Hé bien! J'ai toujours eu la conviction que si je l'avais gardé auprès de moi, même après cet épisode du couteau, en essayant d'apprivoiser cette âme sauvage, j'en aurais fait un honnête homme. Il était bon serviteur. Il avait de la grâce et de la câlinerie... C'est justement le contraste entre cette câlinerie et ce monstrueux mouvement de défiance qui me l'avait fait prendre en haine. Tant d'hypocrisie jointe à tant de jeunesse me révoltait. Avais-je eu raison?... Enfin, tout cela m'est revenu quand je l'ai tenu là, au bout de mon fusil, ce fusil qu'il m'a tant porté. Je suis heureux de n'avoir pas tiré. Il aura le temps de se repentir avant sa mort... »

Des événements comme ceux auxquels je venais d'assister ne sont pas très extraordinaires à Philippeville, dans une cité où l'on ne se souvient guère d'avoir passé une année sans quelque lynchage. Aussi

la vie usuelle reprit immédiatement son cours, et comme, au soir même de cette dramatique journée, j'allais renouveler ma provision de cigarettes de Richmond, je reconnus dans l'épicier qui me les vendait un des cavaliers avec lesquels j'avais couru la forêt à la recherche d'Henry Seymour. Il mâchait sa chique avec le même flegme impassible, et nous ne fîmes pas plus d'allusion à notre aventure que deux Parisiens se rencontrant au Cercle, à cinq heures, ne se parlent du salut qu'ils ont échangé au Bois. Même le journal n'apportait pas au récit de la poursuite l'exagération à laquelle je m'attendais. C'est un trait du caractère des Américains : ils cessent de s'abandonner à leur naturelle outrance dès que les circonstances deviennent vraiment sérieuses et tragiques. Quant au colonel, à qui je rendis visite dès le lendemain, je sus qu'il était parti pour la chasse dès la première heure, tandis que miss Ruth était allée à son école. Le seul M. Williams parut avoir reçu de l'événement une impression profonde, car il ne se retint pas de me montrer une joie presque indécente. Mais il la justifia par un naïf aveu professionnel :

— « Les gens de Philadelphie dont je vous ai parlé seront ici après-demain, » me dit-il. « Je leur ai télégraphié tout de suite la prise de Seymour. Ils auront eu la nouvelle de son arrestation en même temps que celle de sa fuite, et ils m'ont répondu par cette dépêche qui m'annonce leur arrivée... Ah ! *j'ai eu bien* peur... Et j'oubliais de vous remettre

votre billet d'entrée pour l'exécution. Seymour n'est pas assez blessé, paraît-il, pour qu'on ne le dépêche pas demain jeudi, comme c'était fixé. Je vous ferai savoir l'heure. — Tenez, » ajouta-t-il, et tirant de son portefeuille un morceau de papier signé du shériff et à mon nom, il me le fit voir : « On a mis le titre de *docteur étranger,* parce que je vous ai présenté comme un médecin qui veut voir pendre un homme pour un but scientifique : *for a scientific purpose...* »

— « Voir pendre un homme, » me répétai-je machinalement lorsque l'hôtelier m'eut quitté, et que je me retrouvai seul au milieu du hall, tenant en main cet étrange ticket de faveur. Je me souviens. Je froissai ce chiffon de papier que je jetai par terre dans un des coins de ce promenoir public, pour mettre cet irréparable entre la tentation d'assister à ce supplice et la voix qui me disait : « Tu n'iras pas là... » Et un quart d'heure plus tard, je redescendais de ma chambre pour ramasser le permis. Je le retrouvai, heureusement ou malheureusement, et je lui redonnai une forme présentable. Dès ce moment, j'éprouvais que la tentation était trop forte et que j'irais voir cette mort. Probablement toutes les personnes cultivées qui ont eu la fantaisie terrible d'assister à une exécution capitale, ont subi les mêmes émotions nerveuses qui m'assaillirent durant les heures suivantes. Il y entre des sentiments assez complexes : une pitié d'abord pour le malheureux dont l'agonie va nous servir de spectacle, et un re-

mords d'aller là, en effet, comme à un spectacle, une anxiété torturante à l'idée de ce que cette vision aura d'abominable, et une espèce de curiosité bien humaine, dont j'oserai dire qu'elle est, au demeurant, d'un ordre assez noble. Le mystère de la mort, celui de la responsabilité, celui du droit social sont cachés derrière une pareille exécution. On va les regarder bien en face, ces trois redoutables mystères, non plus dans la lettre froide des livres, mais dans de la chair et dans du sang. C'est en nous alors un frisson de l'être le plus intime, comme à l'approche de toutes les choses tragiques et irrémissibles de la vie. Du moins, je sentais ainsi en m'acheminant, le jeudi, à midi et demi, du côté de la prison. L'exécution était fixée pour deux heures. La journée rayonnait, aussi pure, aussi printanière que l'autre. Le soleil était déjà dur, presque brûlant. La foule massée autour de la clôture de planches et d'arbres au centre de laquelle se dressait la prison, se serrait contre la palissade afin d'avoir un peu d'ombre. Ce retrait des gens rendait plus sinistre la solitude d'une voiture, arrêtée au milieu de la route, et chargée d'un cercueil tout neuf. La planche d'en haut était montée sur des clous très longs, à moitié enfoncés, et dont les têtes dépassaient. Mais, dans cette foule bavarde et gaie, qui donc regardait cette voiture et cette bière? Les quelque deux cents personnes assemblées là, presque toutes des nègres, considéraient sans doute la mort avec cette insouciante philosophie naturelle à leur race. C'était dans

leurs groupes une conversation sans éclats, une bonne humeur facile et sans aucune des hystéries sinistres qui déshonorent les alentours de la Roquette. Ces hommes et ces femmes avaient connu Seymour; ils venaient là, sans aucune idée d'être admis à l'intérieur, comme on vient demander des nouvelles d'un agonisant, avec ce besoin de savoir quand et comment la chose a fini, si naturel, si instinctif, que l'on pardonne à cette naïve férocité. Je n'entendis durant les cinq minutes que je demeurai là, après avoir fait passer ma carte et le mot du shériff, qu'une seule plaisanterie, d'un ordre bien innocent. Le gardien qui m'appela pour m'introduire, fit précéder mon nom de ce titre de *docteur* dont m'avait affublé M. Williams :

— « Pauvre Henry ! » dit un jeune homme, « il a bien besoin d'un médecin !... »

Entre l'enclos et la prison — une construction banale en briques rouges — s'étendait un terrain vague, vide en ce moment. Trois vaches y paissaient et deux petits garçons y jouaient à la palette. Ce quotidien de l'existence, que l'on ne remarque même pas aux heures ordinaires, est toujours sinistre quand un drame s'y juxtapose. Mais était-ce vraiment un drame ? L'aspect de la pièce où j'entrai d'abord, dans le rez-de-chaussée de cette prison, permettait d'en douter. Cinq ou six hommes s'y tenaient, des blancs. Ils fumaient et devisaient aussi paisiblement que si la potence n'eût pas été là, dressée dans une petite cour intérieure et visible par

la fenêtre. L'énorme corde jaunâtre, enduite de suif, descendait d'une poutre, immobile et menaçante. Ces personnages ne la regardaient même pas. Celui auquel je m'adressai pour savoir l'heure exacte de l'exécution eut pour me répondre : « Deux heures moins un quart, » le même accent de parfaite indifférence que s'il m'eût annoncé le départ d'un train.

— « Et pourquoi cette heure plutôt qu'une autre ? » demandai-je.

— « C'est le condamné qui l'a voulu, » répliqua l'homme. « On lui a laissé le choix depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi. Il a choisi deux heures moins un quart, afin d'avoir encore son lunch. »

— « Avoir son lunch ? » m'écriai-je; « mais il n'aura pas le courage d'en avaler une bouchée ? »

— « Oh ! il a beaucoup de nerf, » dit un autre des fumeurs. « Vous n'avez qu'à monter, vous verrez s'il n'est pas en train de manger avec autant d'appétit que vous ou moi. Le shériff vient de lui apporter justement les plats lui-même, il n'y a pas cinq minutes... »

Mes deux interlocuteurs ne m'avaient pas trompé. Lorsque j'eus gravi les trente marches qui menaient à l'étage supérieur, et que je me trouvai devant la cellule de Seymour, je le vis, à travers les barreaux de fer, qui, couché dans l'angle, l'œil droit toujours *bandé* du linge épinglé par le colonel, recevait des

mains d'un vieil homme une assiette remplie de poissons frits, une autre assiette remplie de gâteaux et une bouteille. Ce vieil homme qui lui apportait ainsi à manger était le même qui le pendrait tout à l'heure, le premier magistrat de la ville, et, à ce titre, chargé des fonctions de bourreau. Sa face longue et rude était couverte d'une peau qui, au cou, se gaufrait en rides presque aussi dures que des écailles. Son teint très rouge, ses prunelles très bleues, ses cheveux encore roux dans leur blanchissement, contrastaient d'une manière saisissante avec la face basanée, les longs cheveux ondulés, la prunelle noire du mulâtre, comme sa dignité simple avec la souplesse goguenarde que Seymour conservait dans ces dernières minutes. Je n'avais d'yeux que pour ce bandit qui allait mourir, que j'avais vu défendre sa vie avec une bravoure acharnée, et qui, maintenant, dégustait le poisson frit de ce suprême repas avec une si évidente sensualité. D'un de ses bras, blessé et bandé comme son front, il maintenait l'assiette sur ses genoux. De l'autre, il déchiquetait les morceaux. Je voyais ses doigts agiles de nègre dépiauter adroitement les débris de ce poisson. Les arêtes craquaient sous ses blanches dents. L'énorme platée qu'on lui avait servie diminuait sans qu'il se hâtât. Quand il eut avalé jusqu'au dernier grumeau de friture, il se tourna vers moi, et, comme il avait sans doute remarqué mon attention, il me dit en riant :

— « J'emporterai là-haut ma panse pleine de

poisson. — *I will carry with me a belly full of fish, where I go!...* »

Il avisa ensuite le flacon, qui contenait du café noir. Il en but plusieurs gorgées posément. Il prit l'assiette de douceurs et la vida de son contenu avec la même lente gourmandise. D'ailleurs, personne ne se pressait dans la prison. Le shériff sifflait maintenant un air où je reconnus la Marche des cadets de Westpoint. Penché sur un paquet, je le vis en extraire une chemise neuve et des pelotes de ficelle. Des hommes allaient et venaient dans le couloir. Ils disaient un mot ou deux à Seymour qu'ils appelaient « Henry », sans pitié ni dédain. Je sentais partout empreinte cette étrange bonhomie Américaine où il y a tant d'acceptation. Aucune névrose n'avait sa place dans cette scène qui ne comportait ni cabotinage ni aucun efféminement. Les deux se tiennent. Elle allait prendre de la grandeur par l'arrivée d'un nouvel assistant, qui n'était autre que le colonel Scott. Le moment où il apparut dans le couloir fut celui même où le shériff passait au condamné cette chemise neuve, la livrée du supplice. Le torse brun du misérable se montra, pareil, dans sa maigreur musclée, à quelque fragment d'une statue de bronze. Quoique son bras blessé — d'une blessure pourtant légère — ne lui permît que des mouvements gênés, la souplesse d'un félin sauvage se devinait au simple jeu de ses muscles, et le bras resté intact, les épaules, la poitrine, étaient d'un admirable modelé. Cette chair, si robuste, si saine, si jeune, à qui les secondes

étaient comptées, frémit d'un léger frisson au contact de la toile fraîche. Ce signe de délicatesse nerveuse donnait plus de valeur encore au courage que ce garçon de vingt-six ans déployait durant ces préparatifs. M. Scott les suivit comme moi, sans dire un mot. Il m'avait serré la main à son arrivée, et n'avait pas paru plus étonné de me voir là que moi de l'y rencontrer. Lorsque Seymour eut lavé ses mains et son visage, donné un coup de peigne à ses cheveux et mis lui-même ses bras derrière son dos pour que le shériff les attachât, le colonel interpella ce dernier :

— « Voulez-vous me laisser seul avec Henry quelques minutes ? »

— « Oui, colonel, » dit le vieil homme qui consulta sa montre, « nous avons fixé la chose à deux heures moins un quart, et il n'est pas une heure et demie... »

— « Je vous remercie, » reprit M. Scott, « nous n'en avons pas pour longtemps. »

Lorsque l'ancien maître entra ainsi dans la cellule de l'ancien domestique, une romanesque idée s'empara de moi. Je me rappelai notre conversation de l'avant-veille, et je m'imaginai soudain qu'il apportait au condamné de quoi éviter la potence et les dernières douleurs, une arme chargée, un poison foudroyant. Je calomniais le fidèle du Président Lincoln, le descendant demeuré mystique d'une race de chrétiens passionnés. A peine la grille refermée

derrière lui, et sans souci des gens qui pouvaient le regarder, le colonel s'était mis à genoux sur le pavé. Il avait aidé Seymour à en faire autant, et il commençait : — « Notre Père... » — « Notre Père... » répétait le mulâtre, — « ... Qui êtes aux cieux, que votre volonté... » — « ... Qui êtes aux cieux, que votre volonté... » et la suite. Le colonel prononçait les phrases de l'oraison d'une voix forte. L'autre les répétait d'une voix un peu sourde, une voix zézayante d'enfant, et jusqu'à leur attitude révélait la différence des deux êtres : M. Scott droit et comme debout sur ses genoux, Seymour comme accroupi et abandonné sur les siens. Quelquefois il se trompait sur les mots. Le colonel reprenait alors, plus lentement et plus distinctement, avec la patience d'un maître indulgent qui guide un écolier. Et certaines de ces formules devenaient bien étranges dans cette circonstance et à cette heure... « Et ne nous induisez pas en tentation !... » Je ne sais pourquoi, en entendant cette phrase prononcée par ce pauvre diable dont tout l'horizon tenait maintenant dans l'étroite cour d'en bas, avec ses hauts murs et sa potence, je me rappelais la médiocre plaisanterie du vaudevilliste mourant. On lui demandait : — « Que vous a dit le prêtre ? » — « Hé ! » fit l'agonisant, « il m'a donné de bons conseils. D'ailleurs, il m'en aurait donné de mauvais, que j'aurais été bien incapable de les suivre... » Cela ne prouvait pas que M. Scott eût tort de faire balbutier au bandit la plus sacrée des prières. Pour *moi*, *qui* entendais ces mots ainsi, ils avaient un sens

précis. Pour Seymour, ils n'en avaient guère, mais en les disant, par déférence pour son premier protecteur, il témoignait d'un dernier sentiment. Le courage, tout physique et quasi bestial, qu'il avait montré en mangeant avec ce joyeux appétit, s'ennoblissait soudain d'un peu d'Idéal. Il ne voulait pas seulement s'en aller repu de nourriture, comme il avait dit. Il tenait à partir réconcilié avec le seul être qui eût été bon pour lui dans son enfance et qui lui eût inspiré un peu de respect.

— « Voilà ce qui sauve du ridicule des apostolats aussi chimériques en apparence que celui de M. Scott et de sa fille, » songeais-je en m'écartant vers le fond du couloir, car je supposais que les deux hommes avaient à échanger des paroles plus intimes. Au cours de sa brève et criminelle existence, Seymour avait été marié. Sa femme vivait et ses deux enfants. Je l'avais su par l'hôtelier. Quoiqu'elle se fût bien gardée d'apparaître, il pouvait vouloir lui envoyer un adieu : « Oui, » me répétais-je, « ces chimériques sont dans la vérité des races supérieures et du devoir qui leur incombe : inspirer aux gens d'une race inférieure ce respect-là, tout personnel. A travers la personne il remonte aux idées. Voilà l'origine du sacerdoce... » Puis je songeais à l'étonnante indifférence avec laquelle ce mulâtre quittait la vie, une vie à laquelle il tenait pourtant, puisqu'il était sensuel, débauché et énergique. Je me disais encore : « Quelle ironie, tout de même, qu'un homme de cette espèce, un orang-outang capable de manier un

fusil et de parler, arrive du coup à ce que la philosophie considère comme le fruit suprême de son enseignement, — la résignation à l'inévitable! » Je me souvenais d'un de mes maîtres, le plus grand penseur de l'époque, avec qui, deux ans avant sa mort, je me promenais dans un bois, en automne : — « J'essaye d'apprendre à mourir en regardant ces arbres qui se dépouillent et qui l'acceptent, » me disait-il. « Mais que c'est dur!... » Je me demandais si le courage de cet impassible Seymour n'était pas de la forfanterie, et s'il tiendrait jusqu'au bout. J'avais aussi la curiosité de savoir ce que pensait et sentait le colonel, s'il était déjà venu le matin ou s'il lui avait suffi d'apparaître et de donner un ordre pour que le condamné se mît en prière. Le puritain croyait-il apaiser le remords dont il m'avait parlé? Toujours est-il qu'en revenant vers moi, au sortir de la cellule, il avait une sérénité singulière sur son martial visage.

— « Il mourra bien, » me dit-il simplement, « et vous verrez comme tous ces gens le sentiront. »

Il avait désigné, en me parlant, une fenêtre ouverte sur la cour de l'exécution, et par où montait un brouhaha grandissant. Les quarante personnes à qui le shériff avait donné la permission, comme à nous, d'assister à la pendaison, s'étaient amassées, pendant ce dernier quart d'heure, autour de l'échafaud. Ces hommes riaient, causaient, sifflaient. Nous nous avançâmes jusqu'à cette fenêtre, et nous pûmes voir que les pires habitués des « saloons » de Philippe-

ville, sans doute aussi les meneurs des élections, s'étaient donné rendez-vous là. Les nègres dominaient, montrant des faces patibulaires, avilies par l'ivrognerie. Ils regardaient vers la fenêtre ouverte, et nous saluèrent de cris d'impatience. Un groupe de géants blancs, aux cheveux clairs, aux masques pétris d'amertume et de gouaillerie, qui chiquaient ou fumaient la pipe, commença de nous huer. Ils se turent en reconnaissant M. Scott. C'était un public de brigands, mais sur lequel la force d'âme du supplicié allait exercer ce magnétisme d'admiration pronostiqué par son ancien maître. Comme nous étions à cette fenêtre, nous entendîmes distinctement le shériff promener ces mots qui nous firent nous retourner :

— « Êtes-vous prêt, Henry ? »

— « Oui, capitaine, » répondit le jeune homme. « Donnez-moi seulement ce cigare et allumez-le-moi. » Le vieil homme lui mit aux lèvres une moitié de cigare soigneusement déposée sur une saillie de bois, dans la cellule. La première moitié de ce havane, donné par un visiteur charitable, avait paru délicieuse à Seymour, et il avait gardé la seconde pour se procurer, avant de mourir, cette petite sensation agréable. C'était un adieu à la vie, — à sa vie, — que ces dernières bouffées qu'il huma en descendant l'escalier. Lorsque la porte de la cour s'ouvrit et qu'il vit l'échafaud, le cigare lui tomba de la bouche. Ce saisissement fut le seul signe donné par cet homme qu'il eût, lui aussi, une impression à do-

miner. Il la domina aussitôt, d'ailleurs, car il gravit les marches de bois sans que ses pieds nus tremblassent. Son attitude était si ferme, si simple, si parfaitement digne, même dans l'infamie du supplice, que le silence se fit parmi ces rudes spectateurs. Au-dessous de la sinistre corde, toujours immobile, une planche était ménagée, posant sur le vide, et attachée d'un côté par des lanières de cuir à cet échafaud lui-même. De l'autre, elle tenait par une charnière à une des deux poutres de la potence. Seymour marcha jusqu'à cette planche. Le shériff lui lia les jambes et les pieds, lui passa au cou le nœud coulant qui terminait la corde, et après lui avoir enveloppé le visage d'un voile noir, il se retira sur la plate-forme de l'échafaud pour lui demander :

— « Qu'avez-vous à dire, Henry ? »

— « Rien, capitaine, » répondit le condamné sans que le voile noir bougeât, tant l'homme était tendu à se montrer calme.

— « Dites : « Seigneur, souvenez-vous de moi « dans Votre Royaume, » cria une voix forte à côté de moi, celle du colonel.

— « Seigneur, souvenez-vous de moi dans Votre Royaume, » répéta la voix toujours zézayante du mulâtre. Puis, après un silence : « *I am all right, now**, » et avec beaucoup de fermeté : « *Good bye, captain,* » ajouta-t-il en s'adressant au shériff : « *Good*

* « Je suis prêt, maintenant. — Bonsoir, capitaine. — Bonsoir, tout le monde. — Bonsoir, colonel... »

bye, everybody, » et avec un accent plus doux : « *Good bye, colonel.* »

Tous instinctivement nous répondîmes : « *Good bye, Henry,* » et le colonel plus haut que les autres : « *Good bye, my boy.* » Il répéta : « *Good bye, my boy;* » et, à cette seconde même, le shériff, d'un coup de hache, trancha les lanières de cuir qui assuraient la planche. Elle tomba sous les pieds du patient qui fut précipité de la hauteur de son corps. J'avoue que je détournai la tête pour ne pas voir l'horrible chose. Quand je regardai de nouveau, le cadavre pendait, inerte, à l'extrémité de la corde tendue. Le cou avait été brisé net. Il y avait sur les faces des spectateurs une expression singulière et indémêlable. Tous se taisaient, tandis qu'au dehors se faisaient entendre les mêmes cris, les mêmes sifflets, les mêmes rires que nous avions écoutés avec dégoût, M. Scott et moi, de l'intérieur de la prison. C'était la foule de la rue à qui on avait ouvert les portes de l'enclos pour qu'elle pût voir le cadavre et constater la mort.

— « Tenez-vous tranquilles, gentlemen, » cria le shériff d'une voix qui domina cette rumeur. « Le médecin écoute si le cœur a cessé de battre. »

Un personnage à mine joviale était en effet sur l'échafaud. Il avait attiré le pendu à lui, et il écoutait, son oreille posée sur la poitrine. Après quelques instants de cette auscultation dernière, il prononça : « C'est fini, » et il laissa retomber le supplicié, que le shériff arrêta au passage en disant, avec le même

flegme que s'il eût été un portefaix, parlant d'une malle :

— « Il faut que j'enlève ce corps, maintenant. »

Le vieil homme reprit alors sa hache. D'un coup sec il trancha la corde juste au-dessus de la tête, toujours voilée. Quatre assistants de bonne volonté reçurent le fardeau entre leurs bras et l'emportèrent du côté du cercueil, tandis que les autres témoins de ce dernier acte du drame, rendus à leur vraie nature par la disparition de la dépouille de Seymour, se disputaient les morceaux de la corde et les courroies de cuir. Le colonel et moi nous eûmes tôt fait de fuir cette sinistre bagarre, et il me disait :

— « Je ne vous offre pas de vous ramener à votre hôtel dans ma voiture. Ma fille m'a fait promettre de rentrer aussitôt, afin de savoir si ce pauvre garçon avait fait sa prière avant de mourir. Voici quarante-huit heures qu'elle en est malade. C'est une grande consolation pour nous qu'il se soit repenti et qu'il soit sauvé... »

XI

DANS LE SUD

II. EN FLORIDE

Je n'ai pas eu la chance, en descendant plus bas encore vers le Sud, de rencontrer des personnages aussi représentatifs que M. et Mlle Scott, ni d'assister à des drames aussi violents que celui dont la pendaison du mulâtre Seymour fut le dernier épisode. Entre Jacksonville et Lake Worth, le long de cette presqu'île basse, — plus basse souvent que la mer, — toute mangée de lagunes, de lacs et de rivières, qui dévale vers les *Everglades*, et là-bas vers les Antilles, j'ai surtout vu des paysages, une végétation semi-tropicale et d'une intensité inoubliable. Toute une civilisation s'ébauche dans ce pays dont les premiers posses-

seurs, les Indiens Séminoles, n'étaient pas domptés il y a un demi-siècle. Le massacre du docteur Henry Perrine dans une des îles ou des *Keys*, des Clefs, ces brise-lames de la péninsule, date du 7 août 1840, et le premier voyageur, un New-Yorkais, qui ait exploré l'Okeechobee, un des grands lacs de l'intérieur, y pénétra en 1880. Aujourd'hui encore, une expédition en dehors des lignes de chemin de fer qui vont à Tampa sur le golfe du Mexique, et à Palm Beach sur l'Océan Atlantique, comporte d'immenses difficultés. Cela n'empêche pas nombre de jeunes Américains du Nord, attirés par la chasse, le yachting, la pêche, la vie sauvage surtout, de visiter chaque hiver et chaque printemps ces parties presque inaccessibles de la presqu'île au nom fleuri. Le lecteur qui voudra suivre le journal de touriste dont je transcris ici les étapes y trouvera le récit d'une excursion plus modeste et toute facile. Si j'avais eu le talent d'évoquer dans ces pages les horizons auxquels j'ai caressé mes yeux pendant les trois semaines passées dans cette étonnante contrée, j'aurais achevé de donner l'impression exacte de cet Est Américain : une mosaïque de civilisation et d'immédiate sauvagerie, une terre d'usines et d'industrie confinant à la plus inentamée, à la plus virginale des natures. Que doit être la côte de l'Ouest, cette Californie méridionale qui va de San Francisco à Los Angeles et au-dessous ? Comment me consoler de ne pas avoir eu, dans ces neuf mois de voyage, le temps d'aller jusque-là ? Mais

les Américains ont raison de parler de la grande échelle sur laquelle est établi leur pays. Elle est seulement trop grande!

Jacksonville. Jour de Pâques 1894.

... Une ville de toutes petites maisons, avec des rues de poussière, et, tout le long de ces rues aux trottoirs de bois, des arbres aux verdures magiques, un débordement, un jaillissement de ces verdures que cette poussière n'a pas eu le temps de souiller. Des lilas de Perse, comme ceux que j'ai respirés en Orient, montent à même la rue, gigantesques, tout en fleur. Ils parfument l'air déjà brûlant, et ce sont des orangers surchargés de fruits, des néfliers du Japon jaunes aussi de fruits, des bananiers, des palmiers, l'approche d'un autre monde encore après celui de la Géorgie. Un arome pénétrant court dans le soleil qui rayonne du ciel, — un ciel presque blanc dans le bleu trop intense, comme celui qu'il faisait sur la Mer Morte l'année dernière lorsque au sortir du couvent farouche de Mar Saba j'aperçus cette eau immobile et la ligne nue des montagnes de Moab. Mais là-bas la légende et l'histoire se mélangeaient à la sensation de la nature. Ici, c'est la nature seule dont j'ai subi le contact, avec sa faune

meurtrière, sa flore violente et ses phénomènes d'atmosphère, ses cataclysmes plutôt, — charme et danger aussitôt perceptibles, à l'air que l'on respire, à de petits détails que l'on rencontre au coin de la rue, à des sautes soudaines de température, à toute la vie enfin de cette ville claire et fleurie, si paisible par ce beau matin de Pâques.

... Des nègres, encore des nègres. Il semble que la ville entière soit à eux, tant ils pullulent sur ces trottoirs, — les hommes en redingote, avec des fleurs à la boutonnière et des pantalons aux couleurs vives, les femmes vêtues d'étoffes outrageusement éclatantes. Le vert pomme, le rouge ponceau, le rose tendre dominent. Elles ont des corsages taillés en forme de Figaro, des chapeaux parés de rubans, et des fleurs énormes s'épanouissent sur leur tête où les cheveux sont nattés tout minces, tout serrés, pour diminuer, pour détruire le crêpelage naturel. Elles sourient, découvrant leurs dents blanches entre leurs grosses lèvres. Les dents blanches des hommes leur répondent par un sourire pareil, et tous et toutes se saluent, s'abordent avec la familiarité cérémonieuse, l'espèce de sans-gêne maniéré, propre à cette étrange race. Il en passe dans un mail qui sont vêtus de blanc. Ce sont des néophytes qui viennent d'être baptisés dans la rivière. Tout ce monde est heureux d'être au monde par ce chaud dimanche d'Avril. J'en vois qui se pressent devant un temple rempli *de foule*, et, par la porte, j'aperçois cette même

mêlée de couleurs qui se bataillent dans les toilettes des femmes en train d'écouter un prédicateur fameux. La voix de ce clergyman noir, debout au fond sur une estrade, m'arrive par-dessus cet ondoiement de tons tapageurs. Il se démène, ses yeux montrent leur sclérotique blanche et roulent de façon convulsive. Il vient de peindre l'enfer avec une éloquence de visionnaire enfantin. Maintenant il annonce le salut, et il offre le Christ, comme un bateleur offre un remède : « *Do you accept Christ?* — Acceptez-vous le Christ?... » — Dans ces toilettes, dans cette religion, dans ces sourires, jusque dans ces recueillements, je sens le sauvage tout voisin. Et je songe au jeu singulier du sort, à cette stupéfiante surprise de l'événement qui fait de nous les ouvriers d'une besogne que nous ne prévoyons pas. Devant cette ville Américaine, remplie de ces nègres heureux, — de ces « ladies » et de ces « gentlemen colorés », comme les appellent les blancs, qui jouissent des chemins de fer construits par ces blancs, des tramways inventés par ces blancs, du télégraphe aménagé par ces blancs, de la justice aussi et des lois élaborées par ces blancs, je me reporte à cinquante, à cent ans en arrière. L'Afrique m'apparaît, lointaine et brûlée. Je vois des huttes de feuillage sous le soleil torride, des rois épris de sacrifices humains, toute une existence bestiale, idolâtrique et périlleuse, l'arrivée du négrier, et le transport à fond de cale des grands-pères et des aïeux de ceux-ci. Il s'est trouvé que ces marchands de bois d'ébène

furent les bienfaiteurs des misérables qu'ils racolaient ainsi pour en trafiquer sur quelque place de ce Sud, ruiné maintenant par la guerre. Ils ont cru faire des esclaves, et ils ont fait des citoyens de la libre Amérique. Par moments l'histoire a de ces ironies à double face. Elles nous prouvent que nous sommes des poupées aux mains d'un invisible auteur, qui conduit la tragédie de l'univers d'après ses idées. Nos bonnes intentions aboutissent à des conséquences de misère, ainsi de ces braves gens de 1789 qui préparaient la scélératesse imbécile de la Terreur quand ils croyaient décréter la fraternité. Et d'autres fois des crimes atroces de lèse-nature se résolvent en des bienfaisances qu'aucune charité n'aurait même essayées.

... J'appelle un de ces noirs, paresseusement assis sur le siège d'une calèche à roues minces. C'est un vieillard d'environ soixante ans, — il ne sait pas exactement son propre âge, — qui a été esclave jusqu'à près de trente. Il est petit, ratatiné. Son œil brille dans un visage de parchemin, franchement noir, mais terni par l'âge et qui n'a plus ce lustre luisant du cuir des jeunes. Une barbe blanche, courte et frisée, revêt ses joues et son menton d'une moisissure mousseuse. Nous faisons marché ensemble pour qu'il me montre la ville; après toutes les complications de discours dont ces gens sont coutumiers. Un d'eux, à qui un voyageur demandait hier devant moi, dans un wagon Pullman, de le réveiller

le matin, commença : « Je vais vous dire, monsieur, si nous arrivons exactement, vous devez vous lever à six heures. Mais maintenant nous sommes en retard. Seulement en route, à Waycross, nous devons laisser quatre voitures. Alors nous marcherons à toute vapeur. » — Et comme l'autre insistait : « Enfin, à quelle heure me réveillerez-vous ?... » — « Je vais vous dire, monsieur, » continua le nègre, « je demande à mes voyageurs : Combien mettez-vous de temps à vous habiller ? Bien. Si vous me dites : Une demi-heure, — je vous appelle une demi-heure avant la station. Si vous dites : Une heure, — je vous appelle une heure avant... » Et ainsi de suite, indéfiniment, avec une espèce de sourire vaniteux et mystificateur, important et indiscret... Le cocher de ce matin est dans les mêmes habitudes de comique et puérile loquacité. Tout en roulant dans sa calèche le long des rues, puis dans la campagne, je finis par obtenir de lui quelques confidences sur son ancien état. Il avait de bons maîtres qu'il me nomme, et il était heureux. Il est heureux aussi d'être libre :

— « Je travaille de même, mais si je suis mal, je peux servir ailleurs... »

Ce mot résume son fatalisme d'esclave-né, de fils d'une race à jamais domptée. Il le prononce avec l'impassibilité d'un homme qui n'avait évidemment jamais pensé que son sort pût changer et dont l'âme n'a pas changé avec cette métamorphose de son sort. Cependant nous sommes sortis de Jacksonville, et à l'extrémité d'une allée de ces lilas de

Perse, toujours en fleur, la rivière Saint-John s'aperçoit, énorme et clapotante, — espèce d'estuaire par où les grands lacs de l'intérieur et l'Océan communiquent entre eux. Elle était bleue tout à l'heure sous un ciel d'un rayonnement tropical. Voici qu'elle s'est foncée jusqu'au vert, jusqu'au gris de plomb, jusqu'au noir. Voici qu'un frisson commence de courir sur les maisons de bois et sur les arbres. Un nuage couleur d'encre, qui s'est formé depuis dix minutes, grandit, grandit. La tempête arrive comme un homme qui court. La poussière se lève par tourbillons qui aveuglent les bêtes et les gens. Les arbres se tordent, les maisons tremblent, la voiture et le cheval reculent. Le nègre dit : — « Ce n'est rien, la saison des ouragans est passée, » et sur ce vent, sur cette poussière, sur ces maisons, sur ces arbres, noyant tout, écrasant tout, une pluie se met à tomber, soudainement, pareille à celles de Géorgie, ininterrompue, inépuisable, une chute d'eau chaude versée d'un gouffre. Cette soudaineté et cette intensité du formidable orage révèlent une nature terrible, effrénée dans le déploiement de sa force, une nature où l'homme tient si peu de place qu'il lui faut, pour y durer, s'identifier avec l'animal, ne plus raisonner, ne plus vouloir, subir. Et c'est bien ainsi que se comportent ces noirs. Abrité dans la salle d'en bas d'une maison de bateliers, je vois le cocher et un groupe de ses pareils recevoir la trombe, comme le cheval lui-même, paisiblement, passivement. Le soleil revient. La tempête est partie aussi

vite qu'elle était arrivée, et tout ce peuple recommence d'aller, avec ses sourires, avec ses saluts, avec son enfantillage et sa prétention. Assis de nouveau dans la calèche, je recommence moi-même de causer avec le cocher nègre qui me ramène vers ce qui fait un des orgueils de la ville, le jardin zoologique, le *zoo,* comme il l'appelle avec la même abréviation que l'hôtelier de Philippeville.

L'originalité de cette collection très sommaire consiste en ceci que toutes les bêtes ramassées dans cet enclos ont été données par des gens du pays. Ce sont celles que le promeneur est exposé à rencontrer aussitôt sorti des villes. La familiarité avec laquelle un autre nègre, le gardien du musée, se comporte parmi ces monstres, atteste combien l'imagination des gens du pays est, dès l'enfance, habituée à cette formidable faune. Celui-ci, les pieds nus, souple d'une souplesse de gorille, glisse sous les branches qui débordent des massifs, sans presque faire de bruit, et il m'amène sur le bord d'un bassin dans lequel sommeille, ou paraît sommeiller, un énorme alligator, pris à quelques milles. Immobile au milieu de son eau, le monstre n'est séparé de la berge par aucun rempart. Un jour, ce matin, demain, après-demain, il en sortira, comme viennent de faire une vingtaine d'autres, plus jeunes, qui tombent dans l'eau à notre approche. De ses petits yeux haut placés sur sa redoutable tête, longue comme un buste, il ne perd pas un seul de nos gestes. Sa queue, qui dépasse l'eau comme une crête, bouge

à peine, et cela suffit pour qu'il tourne avec nous, d'un mouvement de bête qui guette, si souple, si agile, et quand, arrivés sur le pont qui franchit la mare, le nègre lui jette par moquerie une grosse pierre, les mâchoires de l'animal grommellent avec fureur. Il s'élance hors de l'eau et montre tout son torse avec ses pattes semblables à des bras. Le nègre me raconte tranquillement que sur la rivière de Saint-John un pêcheur a été pris ainsi l'autre jour. « Histoires de Floride, » disent volontiers les gens du Nord, comme nous disons, nous : « Histoires de Marseille ! »... Mais ce qui n'est ni une histoire ni une fantaisie, c'est, tout auprès de la pièce d'eau où se lamentait l'alligator, une caisse grillée de laquelle s'échappe un bruit de râpe que je reconnais. Un crotale de la grande espèce est là. Un nègre l'a apporté, voici quelques jours. Mon guide m'explique le procédé de cette dangereuse capture :

— « On connaît les places où ils viennent se chauffer au soleil. Ils sont très lents quand ils ne sont pas lovés... On prépare une pince de bois, et quand on en voit un, étendu, qui se chauffe, on s'avance par derrière, comme ceci... On lui plante les bouts de la pince, là, juste des deux côtés de la tête, puis on serre, et on le tient... »

Il mime la scène de chasse, alertement, tandis que le crotale enfermé, qui nous sent plus près, active le bruit de ses anneaux. Roulé sur lui-même, et dardant sa langue bifide, il montre sa tête triangulaire et plate. Sa queue est dressée tout auprès de cette

tête. La vibration des anneaux est si rapide, quand nous nous penchons vers lui, qu'on ne les distingue plus. Les glandes de ses joues gonflées, derrière lesquelles je devine les crocs aigus que j'ai pu étudier l'autre jour chez M. Scott, se renflent encore de rage. Il a sur le dos ce quadrillage d'écailles noires et jaunes qui lui ont fait donner le surnom de crotale diamanté. Je me retourne, et c'est pour voir derrière une autre grille des chats sauvages aller et venir, des félins aux mouvements légers, avec des miaulements féroces qui découvrent des dents formidables. C'est la bête qui tient la place entre notre angora domestique et la panthère, mais bien plus voisine de celle-ci que de celui-là. Des aigles gigantesques aux dures serres blanches qui émergent comme des pieds hors d'une culotte de plumes où sont prises les jambes, — des ours au poil court avec un museau spirituel et qui semble une ébauche de trompe, — des singes criards et irritables, — d'autres serpents, entre autres ce terrible habitant des rivières, qui s'appelle ici le *Water-Mocassin*, complètent cette ménagerie. Elle suffit pour faire comprendre quelle farouche existence menèrent les Séminoles dans cette péninsule brûlante et fiévreuse, toute revêtue d'une si vivante toison de végétation. De vieilles gravures les montrent chassant les alligators avec des pieux, d'autres faisant cuire la viande de ces serpents à sonnettes, d'autres en extrayant une huile destinée à guérir les douleurs. Leur industrie avait déjà raison de cette redoutable

nature que les blancs continuent d'exploiter courageusement. Si elle était abandonnée aux noirs, il est bien probable que le pullulement des monstres recommencerait, et aussi après quelques générations, l'atavisme aidant, des cultes analogues à ceux de l'antique Afrique réapparaîtraient, tant ces pauvres êtres demeurent voisins, malgré tous les efforts pour les cultiver, du sauvage primitif qu'était leur grand-père et leur aïeul, avant que le négrier n'accomplît son œuvre paradoxale d'involontaire civilisation.

Jacksonville. 28 Mars.

... Un Bostonien établi à Jacksonville, que j'interroge sur ce retour des noirs à la vie Africaine, même ici, par une hérédité irrésistible, me conduit dans un de leurs cimetières. J'y vois des tombes ornées de la plus étrange décoration. Des bouteilles de gingembre en grès, enfouies le goulot en bas, entourent des tertres où ne se voit ni pierre ni nom. Puis il me propose une excursion dans une campagne qu'il possède assez loin d'ici, sur les confins de la Géorgie, afin d'y voir une cérémonie de Méthodistes Hurleurs.

... L'église où nous nous rendons la nuit est une

pauvre chapelle au milieu des bois. Nous la gagnons en voiture, sous une lune d'un éclat si vif que l'on dirait de l'argent en fusion. L'admirable nuit de printemps est bleue et douce comme une nuit d'été en France. Nous entendons le chant des crapauds dans les mares, et l'arome très doux des fleurs du *crab apple* flotte dans l'air. A un détour l'église apparaît sous cette lune. C'est une espèce de case en bois montée sur pilotis. Elle peut contenir environ cent personnes. Il y en a dix quand nous y entrons, puis vingt, puis trente, des nègres et des négresses. Le mobilier consiste en quelques bancs et une petite chaire, le tout éclairé par une lampe qui va sans cesse s'éteignant. Ce misérable lumignon suffit pour qu'habitué à ce jour intermittent, je distingue quelques physionomies : celle du doyen d'abord, avec un gros visage très rond, presque enflé. Le blanc de ses yeux brille sur sa peau luisante et tendue. Ses grosses lèvres massives lui donnent un air bourru, épais, bestial, et sa redingote souillée, délabrée, tient à peine sur son torse énorme. Un autre, à côté de lui, semble un Berbère. Son teint est de ce noir presque vert, propre à certaines peuplades des montagnes du Maroc. Je le regarde avec plus d'attention au moment où, sur un signe du doyen, les assistants entonnent un cantique. Après quelques couplets, l'extase l'envahit. Sa lèvre supérieure se retrousse aux deux coins en frémissant et découvre ses dents blanches dans un rire où il y a de la sensualité et de la cruauté. Les

cantiques succèdent aux cantiques. Sur une mélopée assez douce, monotonement et passionnément, ces gens reprennent un refrain tel que : — « *Regarde Moïse...* » ou bien : « *Ève est là...* » ou bien : « *Ne savez-vous pas que c'est le moment ?* » ou encore : « *Oh! des talons d'argent!...* » Et celui-ci : « *J'ai un juste Dieu, derrière les rayons du soleil, derrière la lune...* » La voix des femmes domine maintenant. Elles arrivent en plus grand nombre. Ce sont de maigres créatures, avec des cheveux toujours nattés très fin. Quelques-unes ont enveloppé de toile blanche chacune de ces petites nattes, en ficelant cette toile du nœud le plus serré. Rien de singulier comme ces vingt ou vingt-cinq cadenettes, relevées ainsi sur le fond noir de la tête. La plus vieille — elle a soixante-cinq ans — a imaginé par coquetterie de poser sur ses vrais cheveux un bonnet noir très épais qui forme perruque, et pardessus lequel est son chapeau. Une ceinture de cuir étrangle sa taille prise dans une blouse de soie, et, en chantant, elle tord ses mains par un geste souple et rythmé pareil à celui des danseuses Javanaises.

A un moment, et quand ces chants paraissent avoir suffisamment excité les fidèles, le doyen leur dit : — « Vous pouvez hurler maintenant jusqu'à ce que le toit tombe... » Les femmes se lèvent. Elles commencent, accompagnées par les cris et les battements de mains des hommes, le plus barbare des exercices, une danse de cannibales à laquelle il

manque seulement les victimes. Elles marchent en glissant des deux pieds sur le sol, sans presque quitter terre, par un mouvement des reins d'une souplesse incroyable, baissant et détendant leur tête et s'arc-boutant sur leur croupe. On les croirait frappées d'une épilepsie, possédées d'un vertige. Elles vont, elles vont ainsi en cercle, mêlées aux hommes qui finissent par les imiter. C'est une danse du ventre dont la mesure est marquée par l'indéfinie répétition du refrain Biblique ou Évangélique. Les mystères impurs de l'antiquité empruntaient sans doute aux profondeurs de la Libye et de l'Éthiopie des rites semblables. Toute la petite chapelle de bois résonne au passage de cette procession hurlante. La vieille esclave à la ceinture de cuir batifole autour, sans retrouver avec son vieux corps les alertes attitudes des plus jeunes, et un négrillon en chemise, de trois ans peut-être, hurle aussi et danse, en imitant ces gorilles.

Ce Christianisme gesticulateur, où le nom de Jésus, celui du *Old Paul*, du « Vieux Paul », et du *Holy Ghost*, du « Saint Esprit », reviennent sans cesse, se résout dans des crises nerveuses. Un fidèle tombe, — il est *happy*, — heureux, comme ils disent, et il faut l'emporter. J'ai l'impression de la vie religieuse au point précis où elle baigne dans la vie animale, et aussi l'évidence que la race noire, si les blancs ne se dévouent pas à elle, cœur et âme, établira dans ce Sud délivré de l'esclavage une véritable Afrique.

une tache de sauvagerie, et que cette tache ira grandissant, dévorant tout, jusqu'à devenir un danger national. Mon guide ne me fait plus sourire en me racontant que certains Américains pensent sérieusement à fréter des navires qui transportent dans la réelle Afrique tous les *gentlemen* colorés. D'autres pensent à leur donner un territoire qu'ils administrent à leur gré et dont ils ne puissent plus sortir. Tous sentent bien que la question noire se posera un de ces jours à nouveau. Un fait pourtant permet d'espérer une solution favorable : durant ces dix dernières années, le nombre des blancs dans les seize États du Sud a plus grandi que le nombre des noirs, En 1880, les blancs étaient douze millions et demi, ils sont aujourd'hui quinze millions et demi; les noirs étaient six millions, ils sont seulement six millions et quelques milliers. Ces chiffres et l'éducation représentent la part d'optimisme nécessaire pour se consoler, au sortir de scènes aussi dégradantes que cette cérémonie nocturne, dans ce bois mystérieux et sous la lune, astre des incantations troubles et des liturgies coupables.

Saint-Augustine. 29 Mars.

De Jacksonville à Saint-Augustine il n'y a pas beaucoup plus d'une heure de route. Le train traverse la rivière Saint-John sur un de ces ponts jetés

presque au ras de l'eau, comme on en voit tant aux États-Unis que l'on finit par s'habituer à leur audace fragile. Il entre ensuite dans la forêt, une forêt vierge hier encore et où tout redouble la sensation de la nature dangereuse. Ce sont de nouveau des térébinthes entamés à leur base par une entaille qui a servi à en extraire la résine, et si profondément que beaucoup sont tombés. Entre leurs troncs fourmille, monstrueux gazon fait à souhait pour le rampement des serpents à sonnettes et des chats-tigres, un foisonnement de palmettos, — de tout petits palmiers sans tiges. Les vertes et larges feuilles couvrent les sentiers qu'on ne voit plus. Les fûts des arbres serrés les uns contre les autres, et les hautes pousses au fond là-bas, achèvent de donner à ces profondeurs un redoutable aspect d'enchevêtrement. Les cases de bois surgissent de place en place, laissant voir sur leur seuil le sourire d'un nègre et d'une négresse, — ce sourire obsédant qui flotte sur les dents blanches de toute cette race enfantine, et on le retrouve sur les cuillers d'argent qui se débitent dans les « halls » des hôtels, à titre de souvenirs, avec cette devise : « Le Sud ensoleillé, — *The sunny South* », — illustration ironique du vers du poète :

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère !...

Un jeune garçon blanc, hâve et nerveux, et dont le sourire, lui, est amer comme cette vie elle-même, parcourt indéfiniment le train, cherchant à vendre d'abord des romans, puis des journaux, puis des

guides illustrés, puis des bananes, puis des oranges. Le contraste de son activité avec l'indolence des noirs est plus saisissant encore dans ce paysage de lumière. Il vous dépose les brochures sur les genoux. Il vous contraint de respirer les fruits. Aucun refus ne le rebute. Aucune indifférence ne le décourage. C'est l'animal de proie, affamé et qui veut vivre. Il y a soixante ans, il eût été marchand d'esclaves avec la même âpreté. Demain il sera marchand de terres sur cette ligne, marchand de charbon, hôtelier, que sais-je? Cependant une nouvelle rivière apparaît, et des maisons. Je reconnais les clochetons à forme Mauresque de cet hôtel Ponce de Leon, célèbre dans toute l'Amérique. Il était si cher à une époque, qu'un de mes amis prétendait qu'on payait cinq dollars pour le regarder. C'est Saint-Augustine, le Cannes de l'Amérique ou son Monte-Carlo, vieille petite ville fondée voici trois cents ans par les Espagnols, qui massacrèrent là une colonie de huguenots Français. Qu'il reste vrai, ce mot mélancolique du savant et malheureux Buchon, qui disait, découvrant par-dessous la Morée Vénitienne toute une Morée Française: « Quel pays au monde n'avons-nous pas conquis et perdu?... »

... Des hôtels maintenant, encore des hôtels; des jardins, encore des jardins, remplis d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses, de chênes verts, et, au milieu, un tout petit reste de ville Espagnole, une rue étroite qui va d'un fort ruiné à une place où se

tenait le marché d'esclaves, — c'est tout Saint-Augustine et c'est exquis. La vieille rue est sinueuse. On la sent construite, comme la *rue des Serpents* à Séville, pour établir un courant d'air frais par les journées brûlantes d'été. Ses maisons basses sont si rapprochées que les balcons de l'unique étage se touchent presque. Ce sont des terrasses où causer d'un logis à l'autre, sans bouger, parmi les fleurs et en aspirant durant les nuits tropicales le souffle de brise venu de la mer, de l'Océan, qui là-bas, par derrière l'île Anastasia, brode la grève de sa mobile frange d'écume. La vie coloniale de l'autre siècle vous apparaît dans l'hallucination d'une minute, avec son intimité et ses dangers. Vous devinez, à regarder le fort Marion, flanqué de ses larges bastions et protégé de ses murs épais, l'attaque toujours imminente. La vieille ville n'était qu'un petit campement autour de cette vaste citadelle, aménagée pour servir d'asile à la population. Et tout de suite à côté les hôtels colossaux rivalisent de luxe, les villas succèdent aux villas. Vous constatez, comme à Newport, quoique à un degré moindre, ce que l'Américain moderne dépense d'argent à se divertir, à quelle prodigalité de luxe il demeure toujours prêt. Vous calculez combien tous ces gens qui hivernent ici ont dû « faire » de dollars pour vivre comme ils y vivent, et de nouveau vous sentez une Amérique ancienne sous l'Amérique actuelle, mais si lointaine, si étrangement, si irréparablement ensevelie!

Saint-Augustine. 30 Mars.

Cette vie d'hôtel aux États-Unis ne ressemble vraiment à aucune autre. C'est à Saint-Augustine qu'il faut venir pour comprendre à quel point ces rudes travailleurs en jouissent, ce qu'ils lui demandent, combien elle correspond à des choses d'eux, intimes et profondes. En ce moment, et quoique la fin de la saison d'hiver soit proche, à peine si le voyageur trouve à se loger dans ces bâtiments en forme de palais, qui ressemblent, celui-ci à l'Alcazar, cet autre à l'Alhambra, un troisième à l'Escurial, un quatrième à une vaste maison de l'époque coloniale. Et c'est dans tous un étalage de richesse, extravagant, mais dont tout ce monde de voyageurs jouit visiblement. A la différence des passants d'un grand hôtel dans une ville d'eaux Européenne, ceux-ci se sentent dans ces halls somptueux, dans ces *patios* magnifiques, parmi ces peluches et ces tableaux, à l'aise comme chez eux, plus que chez eux. Beaucoup viennent des villes neuves du centre et du bord de l'Ouest. Leur fortune, neuve comme ces villes, leur donne le goût d'un luxe et d'un confort que cet hôtel leur représente, brutal, mais facile. Cette brutalité, ils ne la sentent pas, et ils se délectent dans cette facilité. Il faut les voir, dans la journée, se balançant sur les rockings au son d'un orchestre qui,

depuis une heure jusqu'à trois heures, et depuis sept heures jusqu'à dix, fait vibrer tout le vaste bâtiment. Après le dîner un bal s'organise où ils dansent tous. Vous voyez des hommes de soixante-dix ans faire des cavaliers seuls dans un quadrille, une grand'mère polker à côté de sa petite-fille, et des jeunes gens valser avec cette légèreté incomparable des garçons d'ici. Le mouvement et l'entrain avec lesquels ces danses sont menées, le rythme trop vif des *pas,* réellement dansés et non pas marchés, trahissent une fougue physique, des sens plus jeunes, une ardeur au plaisir égale à l'ardeur au travail. Avec cela, tout ce monde est en grande toilette, des jeunes gens sont amenés aux jeunes filles — aux *Hotel Belles* — par d'autres jeunes gens. Des groupes rieurs s'installent partout, sur les escaliers, sur les terrasses. Il y a dans l'air une bonhomie qui vous ferait croire que toutes ces personnes se connaissent depuis des années, n'était que sans cesse des présentations ont lieu autour de vous. Les innombrables *very glad to meet you* prononcés dans la soirée, par des voyageurs qui se serrent la main cordialement et qui le matin ne se saluaient pas, vous donnent l'impression d'une gare où tout un train de touristes serait présenté à un autre, pêle-mêle, indistinctement, et cette passion des Américains pour les nouvelles connaissances me fait me souvenir d'une anecdote que me racontait un ancien ministre Anglais à Washington. Comme il demandait, avant de partir, quelques conseils à un New-Yorkais très spirituel sur le moyen de réussir

aux États-Unis, l'autre fit avec sa main le signe de tirer son portefeuille, puis de corner et de distribuer cartes après cartes en répétant indéfiniment cette formule : « *Carding, carding, carding, carding...* »

Cette folie de plaisir et de vie sociale gagne jusqu'aux domestiques de ces hôtels toujours en remue-ménage. Ceux du caravansérail que j'habite ont donné ce soir, pour notre divertissement, ce qu'ils appellent un *cake-walk,* — littéralement une promenade de gâteau. C'est, en fait, un concours de marche dont le prix est un gâteau. Au centre d'un des salons, le plus vaste, un tribunal composé de cinq nègres est installé, comiquement grave, et devant lui deux musiciens, un qui touche du banjo, l'autre de la guitare. Indéfiniment, infatigablement, ils jouent des airs aigres et nets, très grinçants et très allants. Les couples qui concourent marchent, marchent autour de la salle, la femme appuyée au bras de l'homme. Il s'agit de marquer le pas exactement, d'après la mesure de cette musique, et de tourner aux coins bien en carré, sans perdre le rythme. Sur une table, un donjon en pâtisserie, crénelé de sucre candi, attend le triomphateur. Tous les candidats à cette étrange récompense sont, bien entendu, des nègres et des négresses. A mesure que la marche se prolonge, les visages se tendent davantage, un sourire de défi les éclaire. La volonté de briller, de se faire remarquer, se reconnaît à la crispation du *bras* gauche qui est libre chez l'homme, du bras

droit chez la femme. Une force vaine, comme répandue sur tout leur être, révèle ce qui constitue le fond vrai de ces enfantines natures. Voici maintenant que la marche est finie, et que les juges votent une première fois. Un certain nombre de compétiteurs sont éliminés, et un autre concours recommence entre les vainqueurs du premier. Un des marcheurs est maintenant grand favori. Toute l'assemblée l'encourage. Il gagne, et on le voit qui sort de la salle escorté de ses partisans, tenant entre les mains son gâteau, avec une incomparable fierté.

Rockledge. 2 Avril.

Presque aussitôt au-dessous de Saint-Augustine, le paysage recommence de changer. Le palmetto qui se traînait à terre en broussailles, se prend à grandir. Il est d'abord haut comme un enfant, puis comme un homme, puis comme deux. Ses colonnades se font serrées. Des arbres étranges apparaissent dont le tronc jaillit d'une bulbe énorme, pareille à l'oignon d'un gigantesque orchis. Les champs d'orangers se multiplient, plus vastes, plus profonds, et l'atmosphère brûlante révèle l'approche des tropiques, plus voisine encore. Mais l'énergie Américaine ne semble pas touchée par le climat. Ce Midi

n'a d'un Midi que sa végétation et sa lumière. La dure race énergique y est toujours tendue à la lutte. Les wagons chargés de fruits se succèdent sur la ligne du chemin de fer, aussi nombreux qu'aux environs de Chicago les wagons chargés de viande. Ils sont ventilés comme les autres étaient gelés. On voit les plaines se défricher et se couvrir de ces orangers qui n'étaient pas du pays. Il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans qu'on s'est avisé de les planter dans cette terre, et déjà le commerce des oranges de Floride menace celui des oranges d'Espagne et de Sicile. Comme sur le bord de l'Ouest, cette ligne de chemin de fer sème les petites villes le long de ses rails, et les spéculations de terrains se greffent sur le tout. On me raconte qu'à Lake Worth, où je serai après-demain, un des magnats de cette compagnie a ainsi élevé subitement, dans une espèce de désert, un hôtel qui est un palais; puis il a prolongé la ligne pour arriver à son hôtel, et une ville d'hiver est en train de naître là-bas, par enchantement. Ici encore vous retrouverez cette obsession de l'Europe, qui se mélange, chez ces gens, aux intenses originalités de leur esprit d'entreprise. L'idée de donner à leurs pays une Riviera hante ces grands spéculateurs de la Floride. Ils y ont réussi, mais sans pouvoir jeter sur cette côte ce qui fait le charme de notre Provence, cette jolie fièvre de la mondanité cosmopolite, — ni le charme de la rivière de Gênes, ce voisinage des premiers musées et des premières églises de la divine Italie. — Mais si cette

Floride n'a pas l'élégance de Cannes, ni les fêtes de Nice, ni la sorcellerie de l'Art, quels paysages et quelle nature!

Je me suis promené ce soir sur le bord de cette *Indian River,* que je descendrai demain. — C'est une longue lagune de cent soixante milles, large de deux lieues à certains endroits, de cinquante pieds à d'autres. Un ruban de terre, développé indéfiniment, la sépare de l'Océan. Elle va ainsi, étalée le long de toute la presqu'île, et semée sur sa plage paisible de stations d'hiver comme celle où je me suis arrêté aujourd'hui..... Il était cinq heures. Le soleil baissé sur l'horizon enveloppait d'une poussière vibrante et lumineuse le foisonnement de la végétation. Je suivais entre les palmiers le sentier qui longe la berge. Ces beaux arbres poussaient de tous côtés, non plus par bouquets, comme dans les oasis d'Orient, mais en forêt, redressant, penchant leurs troncs gigantesques épanouis là-haut en larges raquettes vertes où le vent émouvait un murmure métallique. Entre ces fûts comme feutrés d'une écorce effilochée, d'immenses plantes, d'essence pour moi inconnue, montaient par buissons, chargées de fleurs tout ouvertes, rouges ou bleuâtres, — des fleurs d'étoffe, de satin, de velours, larges comme deux fois un lis. Des chênes verts se mêlaient à ces fleurs et à ces palmiers, enlacés, étouffés sous un réseau de lianes d'un vert très pâle, et, quelquefois, à un moment de la promenade, un interstice soudain

entr'ouvert laissait voir un bois d'orangers, avec les fruits d'or piqués dans le feuillage lustré. L'eau de la lagune était toute frémissante de la marée qui, par un goulet voisin, se fait sentir jusqu'ici. Cette eau clapotait contre le rivage, parmi les arbres debout et contre le bois des arbres écroulés, avec une monotonie rythmée où l'on devinait la palpitation et comme la respiration de l'Océan, perdu là-bas derrière la bande de terre protectrice. On l'appelle la *Fairy Land,* la Terre des Fées, vieux ressouvenir des pays de brumes, de l'Irlande et de l'Écosse, d'où sont venus tant de colons d'ici. Sur cette nappe tout ensemble morte et vivante, reposée et remuée, des yoles glissaient légères, la coque renflée, la voilure haute et pleine de vent, — un vent chaud, une haleine de langueur et d'ardeur. Le long de ce chemin de rêve, des cottages se succédaient, ouvrant à même la forêt leur petite terrasse couverte. Là une femme malade se balançait dans un hamac. Ailleurs un jeune homme au teint épuisé lisait et songeait. C'était vraiment une nature pour s'y éteindre doucement, une nature contre laquelle ne plus lutter, où s'absorber, envahi, bercé, endormi. Pensant à l'âpre hiver de Boston et de New-York, avec sa neige et ses traîneaux, je sentais comme cette terre est grande, comme elle touche à l'une et à l'autre extrémité des climats. Je réalisais l'énormité de ce continent, et je me demandais de nouveau si, la conquête une fois installée, — elle est si récente, — l'Américain se *laissera* pénétrer par cette diversité des climats, s'il

installera une civilisation plus douce dans ces États-ci, plus analogue à cette lumière et à cette beauté. Et comme pour répondre ironiquement à cette question, voici qu'à un détour du chemin j'aperçus un train *vestibulé* qui passait à toute vapeur parmi les arbres, et sur un tronc de palmier les feux du soleil qui finissait de tomber, éclairèrent une affiche où je pus voir qu'une certaine source minérale est le « Czar des eaux de table ».

Sur l'Indian River. 3 Avril.

Je reprends ce journal sur un bateau de forme singulière qui descend vers le poste militaire de Jupiter, d'où le chemin de fer me mènera jusqu'à Lake Worth. — C'est, en bas, une espèce de radeau, où va et vient un équipage uniquement composé de noirs. Des piliers s'y érigent, qui supportent une espèce de pont, et au-dessus une passerelle. Dans l'intervalle de ce pont et de cette passerelle, une longue salle à manger est disposée. De petites cabines ouvrent sur elle des deux côtés. La roue est derrière, qui meut lentement cette embarcation, faite pour ces eaux parfois profondes, parfois si peu hautes que le dessous plat du radeau gratte le sable. J'aurai sans doute été l'un des derniers à

descendre ainsi cette lagune, car la voie ferrée va être ouverte demain entre Titusville et Jupiter, en sorte qu'on ira de New-York à Lake Worth sans avoir à changer de wagon. Le capitaine, un Américain des États du Sud, tout mâtiné d'Espagnol et de Français, avec un petit visage spirituel d'habitant de Tarbes ou de Pau, et un je ne sais quoi d'inexprimablement aristocratique dans ses simples manières, me montre les rails sur le rivage, et il me dit : — « Chaque fois que vous voyez une traverse de chemin de fer, vous voyez la tombe d'un *steamboat man*... » Le chemin de fer ira plus vite. Il évitera au voyageur la longue journée de huit à dix heures sur les détours de la rivière. Il ne lui en donnera pas l'intimité.

... Une eau très large d'abord, tout de suite après l'embarquement à Fort Pierce, avec la ligne à gauche de la bande de terre, étroite et boisée, qui sépare cette eau de l'Océan. Presque pas de trace de culture, ni sur cette gauche, ni sur la droite où s'étend la terre ferme, mais toujours cette végétation intense, qui grandit encore depuis Rockledge. A mesure que les rives se rapprochent, on aperçoit mieux l'inextricable treillis des branches. Dans ces bois un arbre domine maintenant, dont le tronc sert de couronne à des racines tout à jour, emmêlées à la manière d'un énorme nœud de serpents. On dirait encore les tentacules immobiles d'une monstrueuse méduse dont le corps serait formé par le tronc de

l'arbre et qui pomperait l'eau, avidement, insatiablement, de ses cinquante bouches pâmées. A côté, des palmiers se dressent, presque tous déjà brûlés et roussis. Des herbes et des buissons s'entrelacent en fourrés colossaux de la hauteur de deux hommes, dangereux maquis où les bêtes les plus formidables paraissent devoir se tapir. Au moment où la rivière se resserre, la grande rumeur de l'Océan commence de se faire entendre. Tout d'un coup il apparaît lui-même par-dessus la ligne des arbres, — immense et bleu, d'un bleu de saphir, d'un bleu de lapis, avec la traînée sur cet azur intense d'un azur noir, d'une large veine, presque pourpre tant elle est violette. C'est le *Gulf Stream*, la mystérieuse coulée d'eau brûlante à travers les profondeurs froides de cet Atlantique. Les énormes lames se brisent en crêtes d'écume blanche sur la plage que l'on aperçoit du pont du bateau, tant la langue de terre préservatrice est ici mince et basse. Elle s'interrompt, et un goulet s'y creuse par où les hautes lames se précipitent, arrêtées tout de suite par un îlot de sable jaune sur lequel se posent des milliers de mouettes et de pélicans. Le bruit de la roue de notre bateau les fait partir. Le tourbillon des ailes éperdues blanchit le ciel, où les taches noires des grands échassiers s'éloignent moins vite. J'entends se prolonger le cri des mouettes. Ce gémissement, pareil à celui d'un enfant malade, est si humain qu'il fait mal.

Cependant le capitaine va et vient sur sa passe-

relle, préoccupé d'un vaste baquet où il conserve une vingtaine de petits alligators pris à même les criques. Les passagers, qui se sont vite liés les uns avec les autres, se répètent des histoires de chasse plus ou moins authentiques, et un gentleman du Nord, qui voyage en chapeau haut de forme et en redingote, nous raconte sa vie d'homme d'affaires. Elle me paraît trop typique pour que je ne la note pas ici même. Jusqu'à quarante-cinq ans il a travaillé très durement. Il était à la tête d'abord d'une entreprise de bouchons, puis d'une entreprise de savons. Quand il fut *out of business,* il entreprit de réaliser un projet caressé pendant des années, celui de faire le tour du monde. Il était veuf. Le voilà parti avec sa fille unique pour le Japon. Elle y rencontre un compatriote avec lequel elle se fiance contre la volonté du père. Ils se séparent. Dégoûté de continuer sa route tout seul, ce père rentre à Philadelphie, sa ville natale, et, comme avant de s'embarquer pour sa longue absence il avait vendu ses meubles, congédié ses domestiques et quitté sa maison, il s'installe à l'hôtel où il achève de vieillir depuis cette époque, — il y a dix ans déjà! — trompant sa solitude par des excursions. Ces *trips,* comme on dit ici, consistent à aller pour une saison en Palestine, pour une autre en Espagne. Ce printemps, il se prépare à pousser jusqu'à la Havane. Mais c'est le tour du monde qu'il voudrait faire, et qu'il ne fera pas, tant la colère le saisit à l'idée du mariage de sa compagne de route.

— « Et avez-vous revu votre fille? » lui demande quelqu'un.

— « Jamais, » répond-il énergiquement.

... Les dix heures de ce trajet paisible passent vite, enchantées par le paysage et amusées par les saillies originales de ce pur Yankee, lequel nous célèbre la gloire d'un certain club de Philadelphie, — le plus ancien club Anglo-Saxon du monde, nous assure-t-il, depuis la disparition du *Beefsteak Club* de Londres. Il nous décrit l'antique organisation de ce cercle, avec son gouverneur, son lieutenant-gouverneur et son shériff. La fonction de ce dernier consiste à mettre en état d'arrestation celui des membres qui ne vide pas son verre de vieux Madère, et en guise d'amende on verse le vin dans les manches du délinquant. Notre compagnon nous vante les délices d'une certaine alose grillée, connue sous le nom de *planked shad,* et qui se mange dans de la vaisselle d'argent aux armes de William Penn. C'est un de ces Américains qui vous soutiennent et qui vous démontrent que leur pays est peuplé de plus vieilles familles que l'Europe. Il les énumère, et sans pouvoir lui donner tort, je me rappelle cette plaisanterie d'un de mes amis Anglais : au terme d'une conversation pareille, et comme son interlocuteur, après avoir fait remonter sa généalogie jusqu'à l'un des *Pilgrim Fathers,* lui demandait :

— « Et vous, où sont vos terres? »

— « Ce sont les plus grandes du monde, » ré-

pondit flegmatiquement l'Anglais, « car elles contiennent les forêts où fut coupé le bois avec lequel on construisit le plus vaste de tous les bateaux, un bateau qui portait autant de gens que la plus énorme flotte... »

— « Et lequel? » demanda l'autre.

— « La *Mayflower.* »

Et c'est vrai que les Américains citent trop souvent ce nom vénérable. Cette exagération n'empêche pas que l'on ne rencontre sans cesse dans ce pays si neuf des traces d'une civilisation déjà très lointaine. Elle parait même plus lointaine, tant elle est abolie. Je le sens, à écouter les dernières anecdotes du Philadelphien, sur le quai d'une gare, à Jupiter, une fois descendus de bateau. Dans le soir qui tombe, et en attendant le départ du train, je vois des nègres sous un hangar, des employés de cette ligne, travailler en jouant. Ils n'avaient sans doute pas vu de locomotive avant l'année dernière. Ils roulent de gros fardeaux et ils musardent, ils chantent, ils s'interpellent, ils se donnent des surnoms, ils s'allongent des claques, et cependant ils continuent d'édifier la bâtisse inachevée. Elle sert déjà au transport qui est en train de modifier ce coin perdu, de mettre sur ce bout sauvage de péninsule une première couche d'une civilisation aussi, mais qu'elle est neuve! qu'elle est fragile! Il y a tant de coins pareils aux États-Unis, que les autres, les moins récents et surtout les séculaires, semblent une anomalie.

Lake Worth. 4 Avril.

Je suis arrivé à Lake Worth hier à la nuit tombée. Voilà encore une de ces impressions de contraste comme l'Amérique seule peut en donner : un bout du monde, un coin de péninsule très loin des grandes et des petites villes, plus de villages même, plus de culture, des lieues d'une solitude périlleuse et inaccessible ; puis tout d'un coup, par la fantaisie d'un propriétaire de chemin de fer, un hôtel dressé qui est un palais. Je vois celui-ci, dont on m'avait tant parlé, remplir un coin d'horizon de sa masse énorme et lumineuse, par delà une large nappe d'eau où tremble le reflet d'un admirable ciel d'étoiles. Le train s'est arrêté au bord du vaste étang salé qui baigne là-bas *Palm Beach*, la Plage des Palmes, où ce fantastique hôtel se trouve placé. Un bateau de promenade, coquette embarcation à vapeur, meublée avec cette même invraisemblable fantaisie, vient nous prendre, et après des virevoltes esquissées un peu au hasard sur cette eau sombre, pour éviter ici un banc de sable, là les poutres d'une future jetée, le palais apparaît, aussi luxueux que s'il profilait à New-York, sur les trottoirs de la Cinquième Avenue, cette entrée à colonnettes, illuminé d'électricité, perforé d'ascenseurs. Son hall est rempli d'hommes et de femmes en toilette de bal qui dan-

sent éperdument et qui montrent des teints brûlés par le soleil torride du jour, par les stations sur la grève sablonneuse, par les bains dans cet Océan tout voisin et que le *Gulf Stream* échauffe comme la Méditerranée en été. De temps en temps un couple de danseurs vient sur la terrasse; ils respirent la douce nuit tropicale, et, paresseusement, ils sucent des oranges qui partout emplissent de larges corbeilles, parfumant l'air d'un arome sucré, tandis que le vent, venu des jardins, roule sur cette terrasse et dans ce hall des parfums de fleurs inconnues.

Quel pays pour y être heureux, à la façon d'une plante qui pousse au soleil, insouciante et sans désir d'être ailleurs! En ouvrant ma fenêtre au matin, je vois, entre le lac et la maison, une forêt de cocotiers. Les fruits apparaissent au milieu des palmes, pendus par grappes et aussi gros que des têtes d'enfant. En allant du côté de l'Océan tout à l'heure, je respirais l'odeur d'un bois de lauriers-roses qu'un tramway desservi par un seul cheval traverse pendant un mille. La voiture froisse en passant ces beaux arbres aux fleurs de chair dont les gens d'ici n'ont pas même taillé les branches, en sorte que nous déchirons, que nous meurtrissons ces vivantes fleurs. Mais cette végétation est si puissante qu'il semble que demain ces souillures seront réparées. Il s'exhale de ces arbres et de ces herbes, des champs d'ananas et des bois de cocotiers, comme une chaude odeur de poussée qui enivre. Cette nature est à la fois trop

violente et trop douce. La mer au bout de cette allée de lauriers-roses est trop bleue. Ce n'est plus le sauvage Océan, c'est la Méditerranée, la voluptueuse, la féminine... — Mais non. Vue de près, la colossale enflure des lames révèle que c'est bien le grand, le mâle Atlantique. Sur cet azur passe de nouveau la grande artère sombre du *Gulf Stream*. Des formes gigantesques de poissons jouent dans les bleus et les violets de la houle. Ce sont des requins. Leur présence n'empêche pas les jeunes Américaines de se baigner sur cette libre plage. J'entends l'une d'elles dire à une autre qui hésite :

— « *Go and run your risk.* — Allez et courez votre chance. »

Ce mot contient toute une philosophie.

Lake Worth. 6 Avril.

... En barque, à pêcher tout le jour sur la vaste lagune intérieure, avec deux nègres dont un arrive des îles Bahamas. Il me dit qu'il est Anglais, et il me montre une lettre sur laquelle se trouve un timbre à l'effigie de la Reine : « *My old Missus,* — ma vieille Dame, » s'écrie-t-il. Son visage, plus ferme et plus fin que celui de la plupart des noirs d'ici, se fait sérieux pour ajouter qu'il appartient en religion à

l'Église Anglaise : *Church of England*. La vanité d'être un membre, même très humble, de ce vaste empire Britannique, est en lui. En l'écoutant, je me rends mieux compte du prestige qui maintient unies tant de terres et de si lointaines sous la domination de la *old Missus*. Cette fierté qui faisait dire aux habitants de la Ville Éternelle leur hautain *Civis Romanus sum* dicte à ce batelier des propos d'un étrange dédain pour les États-Unis :

— « Les Anglais, » dit-il, « ont supprimé l'esclavage bien avant cette nation-ci. »

Et il me raconte que sa grand'mère, emmenée d'Afrique sur un négrier Espagnol, a été délivrée dans la mer des Antilles par un vaisseau de guerre Anglais, et aussi qu'elle parle toujours de retourner là-bas, dans son pays. Il l'aime beaucoup, et il se réjouit de la revoir, lorsque dans quelques jours, sa saison d'hiver terminée, il pourra rentrer chez lui. Il est fiancé depuis l'automne dernier. La lettre dont il me montre l'enveloppe est de sa promise. Je songe, devant ces sentiments de famille rendus possibles chez ces pauvres noirs par la liberté, à la négresse dont on m'a raconté l'histoire en Géorgie. Elle avait eu vingt-quatre enfants, qu'on lui avait pris tout jeunes, pour les vendre çà et là. Après la guerre de Sécession, elle se mit en marche pour les retrouver tous, les revoir, les voir plutôt, avant de mourir. Quelle réalité d'un tragique égal à celui de la légende de Niobé, si cette femme noire avait de l'âme ! Et pourquoi pas ?

Notre barque va longeant la côte. Le vent gonfle la haute et longue voile. C'est un bateau profond et large avec lequel le nègre est venu des Bahamas ici, et dans quinze jours il y retournera. Il a payé ce bateau trois cents dollars. Sa pêche sur ces mers si riches lui suffit, et elle est facile. Deux lignes à l'arrière suivent le sillage avec deux hameçons sans appât. La petite forme coloriée d'un poisson en métal danse à l'extrémité. C'est assez pour attirer les poissons vivants. Ils foisonnent comme aux premiers jours du monde dans ce vaste étang où quasi personne ne venait avant ces dernières années. Autour de nous, ils sautent par centaines, crispant leur souple corps blanc au-dessus de l'eau frémissante. Les histoires d'alligators et de serpents à sonnettes ont maintenant remplacé les souvenirs personnels dans la conversation du pêcheur. Elles sont fantasmagoriques, — moins pourtant que l'inscription que j'ai vue hier sur un étang près de l'hôtel : « *Pet Gators ! Don't shoot.* — Alligators favoris ! Ne leur tirez pas dessus. »

Nous arrivons, poussés par cette brise, à une plantation que je veux visiter. Le rude personnage qui m'en fait les honneurs est un Irlandais de Cork. Il peut avoir cinquante ans. Son œil est étrangement clair dans sa figure, restée rousse malgré le climat, — clair de cette clarté, presque verte dans le bleu, particulière aux Celtes de son île. Un énorme

chapeau de paille sur ses cheveux gris, une chemise ouverte sur sa poitrine, un pantalon tenu par une ceinture de cuir à laquelle est appendue une gaîne de revolver, de grosses bottes, de quoi marcher dans les taillis sans craindre les serpents, — voilà tout son costume. Il est ici depuis seize ans. A la suite de quel procès politique ? Il ne le dit pas, quoiqu'il raconte qu'il a fait de longs mois de prison à Dublin. Le goût de la vie sauvage l'a entraîné dans ce coin de Floride, alors terriblement solitaire et vide. Il y cultive des fruits et des légumes. Ses ouvriers empilent dans des caisses, pour les expédier à Philadelphie, des tomates qui ont le goût d'une pêche. Partout, dans sa plantation, les cocotiers, les goyaves, vingt essences d'arbres à épices poussent et prospèrent. Il serait riche, me dit-il, n'était que tous ses envois arrivent à destination à moitié dévalisés par les gens des chemins de fer et des bateaux. Et puis, le conspirateur regrette l'Irlande. Je le devine, à l'accent dont il m'en parle, quand il sait que j'y ai voyagé. Les cieux brouillés du comté de Clare, les gazons humides du Phoenix Park, la mélancolie des lacs de Killarney, remplacent une minute devant le regard de sa rêverie les cieux éclatants, les verdures opulentes, les eaux tièdes qui nous entourent. Nous évoquons nos souvenirs communs, assis sur un tronc de palmier abattu, tandis qu'un nègre, pour nous désaltérer, brise à coups de hache la cosse d'une noix de coco qu'il vient de choisir en la faisant tinter à son oreille

pour voir si elle est pleine de lait. Les scènes imaginées dans mon enfance à travers les pages du Robinson me reviennent à la pensée, et, durant ces quelques secondes, je réalise ce qui fut l'attrait ensorceleur de toute cette contrée aux premiers temps de la découverte, l'espèce de poésie d'idylle, soudain goûtée sur une terre sans possesseurs, avec la nostalgie de l'Europe abandonnée, pour adoucir, pour attendrir la saveur trop âpre de ce farouche animalisme. Il y manque aujourd'hui ce qui achevait d'exalter le colon d'autrefois, tant l'homme est fait pour se développer par l'action et dans l'action : — la demi-ivresse du danger toujours voisin.

Lake Worth. 7 Avril.

Je vais quitter demain, à la pointe du jour, l'adorable oasis de ces jardins jetés entre cette lagune et l'Atlantique pour gagner New-York et de là, par un autre des *lévriers de mer,* Liverpool, puis la France. Avant de m'en aller je voudrais transcrire parmi ces notes une courte et tragique histoire qui m'a été répétée par un des cottagers des environs, un ancien industriel de l'Ohio affolé de yachting et de pêche, espèce de géant blond à muscles de boxeur, et qui habite un petit chalet en bois, ap-

porté du Nord par pièces numérotées. Il s'amusait à prendre des requins en tendant sur la plage de l'Océan une ligne grosse comme un câble, avec un véritable harpon auquel il attachait comme appât d'énormes poissons tout entiers. Je lui avais été présenté, suivant la mode Américaine, par un de mes compagnons de table à l'hôtel, et il m'avait, toujours d'après la mode Américaine, témoigné aussitôt cette chaleur spontanée d'hospitalité qui demeure le trait le plus charmant du caractère national. Je venais de lui raconter ma visite à la plantation de l'Irlandais et cette impression que j'en rapportais d'un homme absolument réfractaire aux amollissements du milieu où il vivait et toujours préoccupé de l'unique Irlande. La conversation s'engagea entre nous sur cette race excitable et violente, sur ses vertus d'invincible patriotisme et sur ses cruautés dans la vengeance. L'anecdote par laquelle il m'illustra, pour ainsi dire, cette psychologie du Celte, m'a prouvé combien j'avais tort de croire que le frisson du danger manque à ce paysage des tropiques, et je la reproduis telle quelle, en priant le lecteur d'imaginer pour cadre à cette causerie un chemin au bord du lac parmi des lauriers-roses, une nappe d'eau teintée de mauve où sautent des poissons d'argent et d'or, où nagent des crabes pareils à des tortues, avec une pince qui leur sort de la bouche comme une épée. Ce sont les *horse-shoe*, les *crabes fer-à-cheval*. Un nègre passe, traînant à l'extrémité d'une corde un crotale qu'il vient de tuer et dont il a déjà coupé et vendu la son-

nette. La bête saigne sur le sable. Cependant le ciel se colore de flammes qui teintent de pourpre les voiles des barques, et voici comment s'exprime, avec force *well* nasillards, le yachtman de l'Ohio :

. . . .

... « C'était la première année de mon séjour ici, » commença-t-il, « et l'endroit était beaucoup plus désert qu'aujourd'hui, quoique les travaux de l'hôtel fussent déjà ébauchés, et que toutes les familles des ouvriers habitassent autour des fondations, dans des cases construites comme celles que vous avez pu voir le long du tramway. Mon chalet était le même, et je passais, comme aujourd'hui, des journées entières, quelquefois des semaines, sur l'eau. La pêche était meilleure. Les poissons sentent déjà l'homme, et ils s'en vont comme les alligators. Ce n'est pas le danger qui les chasse, c'est le bruit. Il n'y a que ces serpents qui ne s'en vont pas. Pas d'année où ils ne me tuent deux ou trois chiens. Ils les mordent aux naseaux et c'est l'affaire d'une heure à peine. C'est par dégoût de ces bêtes que je chasse moins. Mais à cette époque, j'étais dans toute la ferveur de ce sport, d'autant qu'il y avait à une vingtaine de milles d'ici des bois remplis de petits ours bruns à la poitrine jaune. Le chemin de fer va finir de *les* faire émigrer. Ces jours-là, et pour commencer de grand matin, je couchais dans mon bateau que j'amarrais dans une crique très sûre, au bord de laquelle s'étendait une plantation pareille à celle que vous avez

visitée hier. Un homme y vivait, un blanc, servi par quelques noirs. Il se faisait appeler M. Shaw, et il se donnait comme un Américain du Nord. Je n'avais pas causé avec lui dix minutes que je le savais Irlandais. Il y a deux choses que ces gens-là ne changent pas : leurs yeux d'abord, puis leur façon de prononcer certaines lettres, le *i* et le *r*. Faites-leur dire un mot où il y ait le son *aï*. Ils ne peuvent pas. Ils disent *oï*. Pourquoi M. Shaw dissimulait-il sa nationalité ? Cette question ne m'intéressait guère, et je ne me la posais même point. Nous autres Américains, nous avons cela de bon que nous ne tenons pas compte du passé des gens. Nous estimons qu'un homme n'est jamais trop vieux pour recommencer sa vie, et nous n'allons pas chercher dans ce qu'il fut de quoi l'empêcher d'être ce qu'il est ou ce qu'il sera. Je pensai que M. Shaw avait été compromis dans quelqu'un de ces innombrables attentats qui se sont commis en Irlande, et qu'il se cachait pour avoir la paix, en attendant de recommencer. Et je ne m'en serais jamais occupé s'il n'avait eu la singulière manie de ramener sans cesse la conversation sur la mort violente. Je l'entends encore me dire de sa voix un peu rauque des phrases comme celle-ci :

— « Savez-vous que le meurtre dans cet État est presque impuni ? Il y a eu six assassinats dans les deux derniers mois. Les auteurs ont tous été acquittés. Le juge a relâché le dernier pour trois dollars... Quelle police ! Mon Dieu, quelle police ! »

« Ou encore, à propos de quelque nouvelle à sensation publiée dans un journal :

— « Croyez-vous que la police découvre la vérité sur ce crime ? On n'a plus de sécurité, avec de pareilles négligences... Et, sans police, pas de travail... »

« En prononçant de pareils propos, et qui trahissaient, par leur constant retour, l'obsession de l'idée fixe, M. Shaw me regardait, avec ses yeux clairs, d'un regard qui se détournait, qui se brisait plutôt dès qu'il rencontrait le mien en face. Il y avait, dans l'arrière-fond de ses prunelles, d'un bleu pers, une anxiété continue, comme si l'attente d'un danger l'eût secoué sans cesse d'un frisson de peur. Quelquefois cette anxiété se faisait si profonde qu'il pâlissait en tenant un de ces discours sur les assassinats et les assassins. Ce n'était qu'une seconde, et le sang revenait tout de suite à sa face rousse, où frisait un poil très court, la barbe d'un homme qui a porté les joues et la bouche rasées jusqu'à plus de trente ans. Il en avait quarante. Et je me disais : — « Mon garçon, tu voudrais beaucoup « me faire croire que tu as un grand amour pour la « police, afin que je ne devine pas que tu en as une « grande peur. Tu ne penses qu'à elle et tu ferais « mieux de t'en taire. » Oui, telles étaient les réponses que je lui adressais mentalement. Car je ne me souciais pas d'en savoir davantage. Il était poli, obligeant. Avec cela un tireur de premier ordre. Je pouvais laisser mes armes chez lui et mes chiens dormir

sous son toit en parfaite sûreté. Et puis, j'ai du vieux sang de *outlaw* dans les veines. J'ai toujours pensé que la meilleure des justices est celle que l'on se fait à soi-même. Que M. Shaw eût exécuté quelque infâme landlord sur une des routes du Connemara ou du Donegal ne me paraissait pas plus coupable que les lynchages auxquels mes compatriotes se livrent de temps à autre. Ce n'est pas très légal, mais c'est très sain... »

— « D'ailleurs, » continua-t-il après avoir attendu une objection que je ne lui fis pas. Quand les Américains veulent étonner un Européen, ce dernier n'a qu'à se taire. C'est la meilleure réponse, et celle qui les déconcerte le plus. « D'ailleurs, je n'allais pas tarder à apprendre que je me trompais, et que M. Shaw n'était rien moins qu'un justicier. — Une nuit, exactement à cette même époque, il y a cinq ans, nous dormions tranquillement, mes trois domestiques noirs et moi, dans le chalet que vous connaissez, lorsque des coups frappés violemment à la porte nous réveillèrent en sursaut. Je répondis à cet appel ainsi qu'il convient dans des endroits comme celui-ci, même à présent, en prenant mon fusil et ordonnant à mes trois noirs de prendre le leur, à très haute voix, pour que le visiteur nocturne sût bien qu'il aurait à qui parler. L'homme avait entendu mes ordres, et une supplication éperdue succéda aux coups de poing. Je reconnus avec stupeur la voix de M. Shaw qui gémissait, qui étouf-

fait son appel comme quelqu'un qui a peur que son cri ne porte trop loin.

— « Ouvrez! ouvrez, par pitié!... C'est moi, M. Shaw, ouvrez-moi, tout de suite... »

« Il y avait une telle détresse dans son accent que je lui ouvris en effet sans hésiter. Je vis entrer un homme dont le visage décomposé, livide, révélait une terreur indicible. Du sang tachait sa chemise de flanelle, à la place de l'épaule. Son pantalon s'était déchiré aux broussailles, et ses pieds nus prouvaient qu'il avait été surpris dans son sommeil. — Nous dormons tous ici, habillés, sur notre lit. — Quand il entra dans la chambre, le regard circulaire qu'il jeta de tous côtés fut celui d'une bête traquée. Il tenait un pistolet de la main gauche, et comme son bras droit pendait inerte, je reconnus que le sang dont il était couvert venait d'une blessure. Mon premier mouvement, à cette vue, fut de crier à un de mes noirs d'aller chercher la boîte à pharmacie.

— « Non, » dit M. Shaw à voix basse, « je n'ai pas le temps. Je suis perdu si vous ne m'emmenez pas tout de suite dans votre bateau... Il faut que je gagne Miami demain... Ils ne m'y chercheront pas... »

— « Mais de qui s'agit-il? » lui demandai-je. « Calmez-vous. Nous sommes ici trois hommes armés. — Avec vous, puisque vous pouvez vous servir du bras gauche et que vous avez votre revolver, cela fait quatre... Nous tiendrons bien toute la nuit si nous sommes attaqués... »

— « Quatre, » répondit-il après un silence. « C'est vrai... N'importe. Partons, partons tout de suite... »

« Je le regardai, et je vis que de nouveau ses yeux ne pouvaient soutenir les miens. Pour venir ici, il avait dû franchir des milles et des milles à travers les broussailles, les bois, les étangs. Le poste de police était à moitié route. S'il était poursuivi par des voleurs, pourquoi ne s'était-il pas arrêté à cette baraque où il y a toujours, à cause des Indiens, une vingtaine de soldats? Et s'il ne fuyait pas devant des voleurs, devant qui fuyait-il? Les querelles et les coups de revolver tirés dans le dos sont choses fréquentes par tout le Sud. Je voulais bien protéger un innocent. J'aurais arrêté de mes mains un coupable, et brutalement je lui dis :

— « Non, monsieur Shaw, je ne vous aiderai pas à vous sauver, sans savoir qui vous poursuit et pourquoi vous vous sauvez. »

— « Vous avez raison, » répliqua-t-il. « Hé bien, laissez-moi aller. »

« Il fit le geste de gagner la porte. Cette fièvre de fuite acheva de me convaincre que la police était à ses trousses. Dans ces coins éloignés, c'est le rôle de tout bon citoyen de l'aider, fût-ce contre un ami, et M. Shaw n'était pas mon ami. Je me plaçai devant lui, mon revolver à la main.

— « Cela non plus, » lui dis-je. « Vous ne vous en irez pas avant que je ne sache comment vous avez été blessé et pourquoi vous voulez partir ainsi...

Vous vous plaignez toujours qu'il n'y a pas de sûreté dans ce pays. Il y en aurait plus si chacun faisait son devoir, et je fais le mien en vous arrêtant... »

— « Vous avez raison encore, » reprit-il, et il regarda du côté de la porte avec une terreur grandissante. « Mais éteignez la bougie, je vous en conjure, » — et avant que j'eusse pu le prévenir il l'avait éteinte, — « et parlez bas... Ah! » insista-t-il avec désespoir, « cela se reconnaît pourtant, la vérité... Vous me prenez pour un assassin?... Je ne le suis pas. C'est moi qu'ils veulent assassiner... Et s'ils le font, vous aurez mon sang sur les mains... »

— « Mais qui? Ils? » interrogeai-je de nouveau, ébranlé malgré moi.

— « Ceux de la *Land League,* » répondit-il, sans chercher ses mots cette fois. — « Je suis Irlandais, » continua-t-il, « j'ai été l'un d'eux. Ils m'ont condamné à mort. Depuis huit ans je leur échappe. Ils m'ont trouvé. Livrez-moi maintenant, si vous voulez... »

— « Billy, » fis-je à un des nègres après une minute de délibération intérieure, « vous préparerez le bateau. » Je savais que cet homme ne me mentait pas.

« Il ne me dit même pas merci. A travers la demi-obscurité de la nuit, je voyais qu'il recueillait dans chacune de ses oreilles tour à tour, en penchant sa tête, tous les bruits du dehors. Quand j'eus parlé, il se laissa tomber sur une chaise. Un autre des noirs alla lui chercher un peu d'eau et de whiskey

qu'il but avidement. Je ne pensais plus, je vous le répète, à discuter sa véracité. Sa terreur m'avait gagné. Il se passa une demi-heure peut-être entre le moment où j'avais donné l'ordre et celui où Billy revint nous dire que la barque était prête. Je l'employai à prendre quelques provisions nécessaires, de quoi manger, de quoi nous couvrir, de quoi panser le blessé. Je connaissais de réputation l'implacabilité des conspirateurs Irlandais. Pour être venus surprendre M. Shaw dans ce fond de presqu'île, ils attachaient à sa mort une importance extrême. Pourquoi ? Je le saurais plus tard. L'affaire était de le sauver. Nous sortîmes du chalet avec toutes les précautions. J'ouvrais la marche, mon fusil à la main. M. Shaw suivait, puis Billy, puis le nègre chargé des paquets. La lune malheureusement éclairait en plein notre file indienne. Vous vous rappelez qu'il y a, près de l'anse où j'amarre mes bateaux, une espèce de *log-house* que le chemin de bois contourne. Un instinct de défiance me fit quitter ce chemin pour fouiller la place autour de cette cabane, en sorte que le soi-disant M. Shaw s'avançait maintenant le premier. Me voyant disparaître, il s'arrêta, et à la même seconde un coup de feu tiré d'en haut presque à bout portant l'étendait raide mort, tandis qu'une forme humaine s'élançait du toit de la cabane et s'enfuyait dans les fourrés. L'assassin nous avait guettés, étendu là. Cette attaque fut si rapide que je ne pensai même pas à me servir moi-même de mon arme. Billy avait déjà

épaulé la sienne et tiré sur le fugitif. Nous entendîmes un cri de douleur.

— « Il est blessé, » dit le nègre. « Attendez-moi ici dix minutes. Je l'aurai trouvé. »

« Monsieur, vous ne connaissez pas la perfection des sens de ces garçons, et moi-même je ne me rends pas compte, après tant d'années, de l'espèce d'animalisme qui leur permet des tours de force comme celui-là. Nous avions à peine eu le temps de porter le corps de M. Shaw dans la cabane après avoir constaté qu'il avait été tué raide, et déjà l'appel de Billy nous avertissait qu'il avait réellement découvert son homme. Nous le rejoignîmes et nous le trouvâmes accroupi auprès du malheureux qu'il avait trop bien ajusté. La balle était entrée entre les deux épaules et elle était sortie en biais par la poitrine. L'assassin vomissait le sang à pleine bouche et allait mourir. Il eut cependant la force, quand je fus auprès de lui, de me regarder avec des yeux de mépris et de haine que je verrai toute ma vie, et il me dit :

— « Vous avez vengé un traître. »

. . . .

— « Et vous n'avez jamais rien su de plus sur cette trahison ? » demandai-je à mon tour, comme le narrateur se taisait.

— « Jamais rien, » me répondit-il. « Nous enterrâmes les deux cadavres côte à côte, et ce fut tout.

J'oubliais. Cette nuit même, la maison de M. Shaw fut brûlée par des mains inconnues. Ses domestiques s'étaient enfuis. Ceux que l'on arrêta le lendemain déclarèrent avoir été attaqués, au coucher du soleil, par plusieurs hommes. Mais c'étaient des nègres, et comment savoir d'eux la vérité ? Quelquefois ils sont très braves, et quelquefois un seul blanc suffit pour en faire sauver vingt. Quelquefois ils sont fidèles, et quelquefois pour un dollar ils vous laissent assassiner sans se retourner... J'oubliais d'ajouter ce détail dont vous retrouverez l'analogue dans toutes les exécutions agraires en Irlande. Les bêtes appartenant au traître : dix porcs, quatre vaches et un cheval, avaient les naseaux et un pied coupés... »

XII

LE RETOUR

*A bord du ***. — Avril 1894.*

Quinze jours encore à New-York, pour classer mes notes, en vérifier quelques-unes, revoir des coins déjà vus, causer avec des gens déjà connus, dire enfin un adieu non sans mélancolie à cette terre si attachante, car on y respire vraiment à toute minute l'air de la liberté, — et me voici de nouveau sur l'Atlantique, à bord d'un paquebot Anglais cette fois, plus vite que celui sur lequel j'ai passé la mare *(crossed the pond,* comme disent familièrement les Yankees), en Août dernier. Nous avons quitté New-York samedi matin, c'est aujourd'hui mercredi, et demain jeudi nous serons à Queenstown, en Irlande, après-demain ven-

dredi à Liverpool. Quand les Anglo-Saxons se prennent à lutter les uns contre les autres, leur force de concurrence ne connaît pas l'impossible. L'autre bateau jaugeait onze mille cinq cents tonnes. celui-ci en jauge treize mille. Les machines de l'autre avaient une force de vingt mille chevaux vapeur, les machines de celui-ci ont une force de trente mille. Le premier était long de cinq cent quatre-vingts pieds, celui-ci l'est de six cent vingt. Et de même que ce premier était déjà l'Amérique, celui-ci est déjà l'Angleterre. Je le reconnais à vingt petits signes : à la politesse et à l'exactitude du service, à l'aspect un peu sombre et lourd des salons, qui n'ont plus cette éclatante fastuosité de peluche et de nickel; à l'économie de la table que n'encombre plus de plats innombrables le gâchage Américain, quoique les provisions emmagasinées dans l'entrepont atteignent à des chiffres fantastiques : vingt mille livres de bœuf frais, mille de bœuf salé, dix mille de mouton, dix mille volailles, dix-huit mille œufs, mille livres de thé, quinze cents de café, trois mille de beurre, six mille de jambon. Mais quand on revient d'un si long voyage, on n'a pas le cœur à se complaire dans des observations de cet ordre. La moisson d'exotisme est finie, et je crois bien que de ces cinq jours d'une course vertigineuse sur cet Océan, remué d'une houle éternelle, je ne me rappellerais rien si, vingt-quatre heures après notre départ, un Irlandais n'était mort à bord, d'un accès furieux d'alcoolisme.

C'était un beau garçon de trente-cinq ans et qui retournait dans son pays, après avoir fait une petite fortune. Ses amis et lui se dirent des adieux arrosés de tant de verres de whiskey que le *delirium* l'a saisi dans la nuit et qu'il a passé. On l'a enfermé aussitôt dans un cercueil de planches attachées ensemble avec de grosses cordes, et le soir même, vers les cinq heures, on le jetait à la mer. Nous étions tous là, autour du capitaine qui lisait à voix haute des versets de la Bible. Un drapeau recouvrait le cercueil placé sur le bastingage. A un moment le clairon a sonné : le temps de retirer ce drapeau, de tendre une corde, et la funèbre dépouille était roulée par la vague, perdue à jamais dans cette profondeur d'abîme, sur laquelle blanchissait le remous du paquebot déjà éloigné. J'ai vu quelques scènes tragiques dans ma vie, depuis cette nuit de mai 1871 où, tout jeune homme, presque enfant, je me promenais sur la place du Panthéon prise par les soldats de Versailles dans l'après-midi, et parmi les morts qui avaient tous le crâne défoncé, jusqu'à cette après-midi de ce printemps-ci où j'étais en Géorgie au pied d'un échafaud sur lequel se trouvait le mulâtre assassin, la corde suifée au cou. Aucun ne m'a remué d'un frisson plus sinistre que cette plongée de ce cercueil dans la mer, et cette fuite éperdue ensuite de notre bateau, continuant sa marche, comme le temps, comme le monde continueront la leur quand ce sera notre tour, à nous aussi, d'être lancés dans le gouffre des grandes ténèbres. Seulement le paquebot sait

où il va, — d'une terre à une terre, d'un port à un port, — au lieu que le temps, au lieu que le monde se précipitent d'un mouvement ininterrompu, vers quel rivage? vers quel asile? L'âme de cet inconnu jeté par-dessus bord le sait aujourd'hui, « à moins », comme l'a dit avec tant de douleur un des plus tourmentés d'entre les grands artistes de ce temps, « à moins que la mort n'ait pas plus de secrets à nous révéler que la vie! » — C'est l'écho, dans un cœur dévasté par le doute, de la saisissante parole de l'apôtre : « Si les morts ne ressuscitent pas, nous sommes les plus misérables des hommes. »

Vaines questions, puisqu'elles sont sans réponse, à jamais, pour l'incroyant, et que le croyant ne se les pose même plus. Je les écarte, pour revenir à ce qui est la besogne positive et efficace du jour et de l'heure, à cet examen de conscience intellectuel que j'ai fait, il y a neuf mois, sur le bateau du départ, que je me suis promis de faire sur le bateau de retour. Quels germes ce voyage d'Amérique aura semés en moi, quelles modifications profondes le contact de cette civilisation, si vivante, si différente de la nôtre, aura imposées à ma pensée, je l'ignore. Les grands voyages ressemblent, si l'on peut appliquer au travail sacré de l'esprit une comparaison de cet ordre, à ces cures d'eaux minérales dont les médecins disent qu'elles sont à longue portée. C'est plus tard, dans des épreuves parfois très inattendues, que l'on reconnaît en soi l'in-

fluence d'impressions reçues à l'étranger et depuis longtemps oubliées. Je voudrais seulement, et ce sera un jour l'épilogue de mes notes, si je les publie, reprendre ces deux ou trois problèmes d'ordre très général, qui m'obsédaient quand j'ai quitté l'Europe, et savoir dès aujourd'hui si j'en suis vis-à-vis d'eux au même point qu'à cette époque. En feuilletant ce journal de route, je trouve que j'allais surtout chercher aux États-Unis des clartés sur l'avenir que nous réservent ces trois grandes et inévitables puissances en train de repétrir le Vieux-Monde, — la démocratie, la science et l'idée de la race. J'ai vu en effet fonctionner là-bas une immense démocratie qui a fait pénétrer l'esprit scientifique sous la forme d'industrie dans le moindre détail de sa vie et sous la forme d'éducation dans l'âme même de son âme. J'ai vu aussi vivre côte à côte des noirs et des blancs, des Allemands et des Irlandais, des Chinois et des Scandinaves, des Italiens et des Anglo-Saxons. Quelles hypothèses ce spectacle m'a-t-il induit à former par analogie sur le lendemain de notre civilisation à nous?

Par analogie? Mais cette analogie peut-elle s'établir? Ce que nous entendons chez nous par démocratie a-t-il quoi que ce soit de commun avec la forme de société que les Américains ont inaugurée dans leur vaste république? Oui, si l'on s'en tient à ce vague programme que Lincoln formulait en ces termes, comme Napoléon d'ailleurs : « Tout pour le peuple et par le peuple. » Non, si l'on regarde à

l'esprit général du pays d'une part et de l'autre aux mœurs que cet esprit est en voie d'élaborer. En France, pour choisir parmi les grands États Européens celui qui se croit le plus avancé sur le chemin des réformes, le mot démocratie signifie que tous les pouvoirs de l'État se trouvent délégués aux représentants du peuple, c'est-à-dire de la majorité, et si oppressives, si injustes que soient les mesures prises par ces représentants, du moment qu'elles satisfont les passions du plus grand nombre, nous les estimons, non seulement légales, mais démocratiques. Ainsi conçue, la démocratie réside dans le sacrifice constant de l'individu à la communauté. Or, c'est précisément dans le sens contraire que travaille la démocratie Américaine. C'est au développement le plus intense, le plus complet de l'individu qu'elle a tendu, jusqu'ici, et à la diminution, à la suppression, s'il était possible, de l'ingérence de l'État.

En arrivant à New-York, de quoi l'étranger est-il frappé? De l'énergie individuelle, de l'esprit d'entreprise manifesté partout et visiblement sans contrôle. Si, comme je l'ai fait, il commence l'étude du pays par le haut, par le monde qui reçoit et qui s'amuse, quel caractère le saisit d'abord? Cette même énergie appliquée aux élégances sociales, et qui impose au visiteur Européen la sensation continue du trop, de l'abus, de l'outrance. C'est l'énergie encore et le robuste développement de l'individualité qui donne la caractéristique de la femme et de la jeune fille Américaines. C'est par l'énergie et par l'individua-

lité que se distingue pareillement l'homme d'affaires de ce pays, et, pour lutter contre lui, les individualités plus faibles de ses employés, de ceux d'en bas, comme je les ai appelés, n'ont d'autre ressource que de s'associer; en d'autres termes, que de se défendre elles-mêmes et sans rien demander à l'État. C'est par l'énergie encore et par l'individualité que les gens du sauvage et rude Ouest se tiennent debout, et c'est l'énergie, l'individualité, l'esprit d'entreprise qu'enseignent les écoles de la partie la plus raffinée du pays, j'ai nommé la Nouvelle-Angleterre, toutes fondées par des générosités individuelles ou municipales, ce qui revient au même. Le trait est si essentiel qu'il se retrouve dans les plaisirs Américains, constamment mêlés de volonté, d'action, de personnalité, et il est si profond qu'il résiste à l'amollissement du climat. Sans cesse, vous vous heurtez dans le Sud au témoignage vivant de cette activité du Nord, invincible même à l'approche des tropiques. — Tel est du moins le résumé de la trop brève enquête faite dans mon trop bref passage à travers cette immense République. Conçue et pratiquée de la sorte, la démocratie se trouve produire, non plus comme chez nous, un universel nivellement, mais bien au contraire des inégalités étonnantes entre les individus, qui forcément se dévorent les uns les autres. La loi de la concurrence vitale opère là comme dans la nature, à tel point que, par moments, cette démocratie donne l'impression d'une aristocratie, j'allais dire d'une féodalité. Le président d'un grand

chemin de fer, le propriétaire d'un grand journal, le patron d'une grande usine, à New-York, à Chicago, à Saint-Paul, ont plus de pouvoir réel que n'en a un prince. Seulement ce sont des princes qui se sont faits eux-mêmes, et une pareille conquête est à la portée de tous, pourvu qu'ils en aient la force. *Une égale possibilité sociale,* telle est la formule de la démocratie en Amérique. *Une égale réalité sociale,* telle est sa formule en Europe et particulièrement en France, depuis la Révolution de 1789. Je n'en connais pas de plus contradictoires.

Il y a une seconde différence qui ne permet pas l'analogie entre l'idéal démocratique aux États-Unis et chez nous. Les États-Unis — toutes réserves faites sur l'agitation socialiste des immigrés Allemands — apparaissent au voyageur comme le moins révolutionnaire des pays, comme celui où les problèmes relatifs à la constitution sont le plus définitivement, le plus irréparablement réglés. C'est une démocratie conservatrice, c'est-à-dire exactement le contraire de la nôtre. Cela tient à ce que ce pays a pratiqué d'instinct la maxime qui domine la vie des nations, comme elle domine celle des individus: « *res eodem modo conservantur, quo generantur.* — Les choses se maintiennent par les mêmes conditions qui leur ont permis de naître ». En s'organisant sur l'énergie individuelle, l'Amérique s'est conformée à sa loi d'origine. Qui l'avait faite? Des proscrits, des révoltés, des aventuriers. Ils étaient venus sur cette

terre nouvelle pour s'y recréer une existence de toutes pièces, à coups de volonté. Un pacte social assez fixe pour empêcher que ces volontés ne tournassent en outils de désordre, assez large et assez souple pour ne rien mutiler en elles, — voilà, sous une forme abstraite, le programme que les docteurs ès sciences sociales eussent dicté à ce pays, et c'est celui qu'il a d'instinct réalisé. Il n'est pas arrivé à la démocratie par le raisonnement, il s'y est trouvé par constatation. De là résulte cette espèce d'allure aisée dans la liberté, qui est un des traits frappants de l'Amérique, et cette absence de lois de combat. On sent, à mille signes différents, un peuple sans rancunes civiles. Cette vaste cordialité patriotique a gagné même le Sud, en dépit de la terrible guerre. Toutes les contrées construites de la sorte dans la logique de leurs origines ont cette même unité profonde, et, par suite, cette plasticité, quelle que soit d'ailleurs la nature de leur gouvernement. L'aristocratique et monarchique Angleterre en est la preuve. C'est une leçon que nous pouvons recevoir de la démocratie Américaine ; mais, pour la pratiquer, il nous faudrait travailler dans un sens opposé à celui où marche depuis cent ans chez nous le parti démocratique. Nous devrions chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les universités locales et fécondes sous notre Univer-

sité officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de tester, protéger le travail par le rétablissement des corporations, rendre à la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et par le droit de posséder librement, assuré aux associations religieuses, en un mot, sur ce point comme sur l'autre, défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution Française, C'est le conseil qui, pour l'observateur impartial, se dégage de toutes les remarques faites sur les États-Unis. Si leur démocratie est si vivante et si forte, c'est parce que l'individu y est libre et puissant en face d'un État réduit à son minimum d'action. Si elle réunit toutes les volontés en une immense harmonie, c'est qu'elle est vraiment nationale. C'est pour avoir établi un régime où l'État centralise en lui toutes les forces du pays et pour avoir violemment coupé toute attache historique entre notre passé et notre présent, que notre Révolution a si profondément tari les sources de la vitalité Française. La critique n'est pas neuve. Les trois plus lucides analystes de la France contemporaine : Balzac, Le Play et Taine, partis de doctrines si différentes et avec des méthodes plus différentes encore, sont arrivés à cette même conclusion. Il n'est pas sans intérêt de constater que c'est la conclusion aussi d'un voyage accompli par un indépendant au pays le plus souvent cité par les partisans de cette Révolution.

J'ai donc appris en Amérique à traduire le mot de

démocratie dans des réalités tout à fait contraires à celles qu'il représente en Europe, et par conséquent à en avoir moins peur. Car, du moment que la démocratie est conciliable avec le plus intense développement de l'individualité et le plus personnel, toutes les objections adressées contre cette forme de civilisation tombent à la fois. C'est à nous de la diriger dans ce sens par tous les moyens en notre pouvoir. J'y ai appris aussi à reconnaître la bienfaisance sociale de la science. C'est un lien commun parmi nous et auquel j'ai, pour ma part, adhéré trop souvent, qu'un principe de nihilisme se cache en elle qui la rend incompatible avec les hauts besoins du cœur de l'homme. Ceux-là mêmes qui ne vont point jusqu'à la condamner ainsi au nom de l'Idéal inclinent à croire qu'elle est une mauvaise éducatrice du peuple. Ils estiment que beaucoup de maladies morales de l'heure présente n'ont pas d'autre cause : l'intoxication que ses résultats mal compris infligent à des cerveaux mal préparés. On composerait une bibliothèque si l'on réunissait en volumes les pages dans lesquelles ces objections ont été formulées et commentées depuis vingt ans. On va jusqu'à proclamer la banqueroute de cette science qui excitait, voici quarante ans, de tels enthousiasmes parmi ses dévots, les Renan, les Taine, les Flaubert. L'enthousiasme de ces grands lettrés pour les résultats futurs des méthodes positives n'était pas entièrement justifié. La réaction d'aujourd'hui ne l'est pas davantage.

Une visite dans ces États-Unis où ces méthodes

ont le plus constamment, le plus puissamment pénétré les moindres détails de la vie, remet les choses à leur vrai point. On y reconnaît d'abord combien sont calomnieuses ces affirmations de nos moralistes sur ce nihilisme foncier de la science, puisqu'elle vit là-bas côte à côte avec le Christianisme le plus fervent, — toute la Nouvelle-Angleterre en est la preuve, — et ni le Christianisme n'entrave le développement scientifique, ni ce développement la foi chrétienne. Dans un essai consacré à un célèbre article de M. Taine sur l'Église en France, un des mieux outillés d'entre les apologistes de ce temps, M. l'abbé de Broglie, le remarquait justement : ce mot de science signifie chez nous depuis trop longtemps deux ordres d'idées très distinctes : d'une part, un groupe de notions positives acquises par le procédé expérimental, et, de l'autre, des hypothèses de pure métaphysique construites sur ces notions. En réalité, le groupe des notions positives constitue seul la vraie science. L'esprit Américain, avec sa lucidité distributrice, paraît avoir vu cela dès le premier jour, puisque la vie religieuse et la vie scientifique ont grandi en lui, sans se heurter et comme parallèlement. Ses écoles et ses universités ont ainsi démontré, comme par une leçon de choses, l'exactitude de la théorie posée par Herbert Spencer au début de ses *Premiers Principes :* la réconciliation possible de la Religion et de la Science par l'agnosticisme. La première ayant pour objet l'Inconnaissable, c'est-à-dire, par définition, le domaine de

recherche qui échappe à la seconde, il suffit de ne pas mêler les deux empires pour que ces deux puissances également nécessaires de l'âme humaine fonctionnent côte à côte, et sans s'atteindre. Cet accord que l'Amérique a réussi, nous pouvons, nous devons le réussir à notre tour. C'est une des tâches auxquelles son exemple convie les meilleurs de nous. Elle nous démontre aussi, cette terre de toutes les initiatives, que cette même Science, au rebours des préjugés auxquels je faisais allusion tout à l'heure, est une excellente éducatrice des classes inférieures. Mais c'est à la condition qu'elle soit prise réellement comme une éducatrice, c'est-à-dire qu'elle s'adresse à la volonté à travers la pensée. Les Américains n'ont obtenu cette vitalité de leur civilisation industrielle qu'en se soumettant à cette règle. Toute culture est doublée, dans leurs écoles, d'une activité correspondante; toute connaissance aboutit à la pratique, et le plus scientifique des enseignements, compris de la sorte, ne produit ni des déclassés ni des révoltés.

Sur un point, ma visite aux États-Unis n'a pas modifié mes idées, je veux parler de la vision que j'y avais apportée de l'antagonisme irréconciliable des races. J'avais laissé derrière moi une Europe toute déchirée, même dans la paix, par cet antagonisme. Je n'ai pas trouvé que le Nouveau-Monde y échappât davantage. Quand on essaie de d[illegible] l'avenir de l'Amérique, c'est toujours, com[illegible]

celui de l'Europe, du côté de ce problème des races qu'on finit par regarder. S'il doit éclater quelque jour un conflit entre l'Ouest et l'Est, — et tant de signes semblent parfois l'annoncer, — le vrai principe en sera là, dans cet afflux d'éléments de race Germanique et Scandinave, si abondants que cette civilisation d'origine Anglo-Saxonne n'arrive plus à se les assimiler. Ce n'est pourtant là qu'une hypothèse, et la plupart des Américains se refusent même à la discuter, tant ils ont confiance dans la méthode employée par leur République pour la réduction de ces différences de races. Cette méthode très simple est conforme à ce profond respect de l'individualisme sur lequel toute leur démocratie est fondée. Elle consiste à multiplier indéfiniment les centres d'activité locale, et, par conséquent, à briser sans cesse en actions de détail des forces qui, massées en faisceau, seraient trop puissantes. Remarquez, en effet, que les troubles si graves dont l'Amérique a eu à souffrir ces dernières années proviennent justement d'associations très centralisées et construites au rebours de la tradition individualiste. Certes l'Europe ne peut pas, liée comme elle est par les nécessités historiques, emprunter immédiatement cette méthode et briser l'unité des grandes patries qui la constituent. Il se dégage pourtant de cet exemple deux indications. L'une a rapport à la politique intérieure. Nous pouvons reconnaître, par l'exemple des États-Unis, combien la facilité de la naturalisation est dangereuse, et combien il est urgent de la régler de ma-

nière à ne pas fausser la conscience nationale par un apport trop intense d'éléments étrangers. L'autre indication porte sur la politique générale. Nous comprenons la nécessité de revenir à la théorie des petits Etats tampons — remplacée, hélas! par celle des nationalités — et qui, systématiquement appliquée au lendemain du premier Empire, nous assura tant d'années d'une paix si féconde. La solution du problème des races est là, dans une loi de naturalisation plus restrictive et plus respectueuse de notre droit historique d'une part, — de l'autre, dans une géographie remaniée et qui, sans contrarier les tendances héréditaires, leur morcelle leur champ d'activité. Quand se résoudra la crise de militarisme aigu que la plus brutale et la plus maladroite des annexions nous impose, cette théorie dominera d'elle-même ceux qui organiseront la nouvelle carte du Vieux-Monde. Ce sera un premier pas vers ce qui fut le rêve du roi Henri IV et qui demeure l'Idéal des véritables civilisés, — un Idéal conciliable avec toutes les formes de gouvernement et toutes les traditions intérieures : les États-Unis d'Europe.

Dernier soir.

... Vingt-quatre heures ont passé depuis que je m'attardais à détailler quelques-uns des avertisse-

ments salutaires que le Nouveau-Monde peut donner à l'Ancien. J'ai assez dit, au cours de mon journal de route, les défauts qui m'ont choqué dans ce Nouveau-Monde : — son incohérence et sa hâte; la brutalité des rues de ses grandes villes; l'outrance de sa vie mondaine et son manque d'équilibre, de mesure, de goût; la tension trop artificielle de sa culture qui donne à ses femmes comme à ses fleurs une facticité de plantes de serre; l'espèce d'abus de l'énergie qui pousse jusqu'à la férocité la compétition de ses hommes d'affaires et qui réduit ses vaincus à une trop cruelle extrémité de malheur; la corruption de ses policiers, de ses magistrats et de ses politiciens; le je ne sais quoi de fabriqué que l'excès de la conscience y mélange à l'éducation; l'absence de relâche et de laisser-aller dans ses plaisirs. Mais quoi! Tous les défauts de cette société se résument en ceci, qu'elle s'est passée du temps. Cette transplantation soudaine des plus énergiques et des plus désespérés des enfants de l'Europe dans cette terre nouvelle a produit une poussée trop rapide. Il est vain de reprendre ces critiques à nouveau. Plus j'avance et plus je comprends la justesse admirable de la phrase de Gœthe :

— « Quand on ne parle pas des choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on en dit ne vaut pas la peine d'être rapporté... »

Au moment de remettre le pied sur cette terre d'Europe, c'est vraiment avec une émotion de gratitude que je dis adieu à l'Amérique, — de gratitude

parce qu'elle me fut si chaleureusement, si généreusement hospitalière, — de gratitude parce que j'y ai reçu de précieux, d'ineffaçables enseignements, — de gratitude parce que j'ai senti que mon pays y est aimé, — de gratitude enfin parce qu'elle existe, et que cette seule existence représente pour l'avenir de la civilisation une immense possibilité.

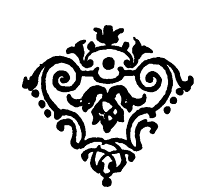
... Par ce dernier soir, et à quelques heures de Liverpool, les idées où se résument ces longs mois d'exil, viennent de me remuer plus profondément encore. Vers cinq heures, une molle et vague buée s'étant élevée, tous les contours de la côte commencèrent de se fondre et de s'évanouir. Je ne voyais que l'eau morte et verte, verte d'un vert où il y avait de l'émeraude et du lait. Un frisson de déchirement doux courait sur cette eau, comme le paquebot avançait. Au bas du ciel une large bande mauve traînait, et c'était, dans ce mauve, une naissance d'arc-en-ciel, la base posée d'un pont de lumière, élancé vers où? Le soleil, qui se couchait là-bas, allongeait ses rayons au ras de l'eau. Il frappait droit sur un bateau-signal peint en rouge qui semblait de flamme, et un voilier s'approchait, qui, lui, prenait des teintes toutes noires, si bien qu'il paraissait une barque de deuil, d'une fuite tendrement, paisiblement funèbre. C'était un paysage de songe, comme il s'en rencontre sur cette mer d'Irlande, — un paysage pour y voir les pieds du Sauveur, de l'Ami

céleste marchant vers nous, vers les pauvres êtres que nous sommes, à qui cette beauté de pareilles soirées perce et noie à la fois le cœur. Je me retournai et de l'autre côté je vis le soleil qui allait mourir. Il était rouge, du rouge d'un sang répandu, et cerné exactement de noir, d'un noir de nuit qui le pressait, qui le mangeait sans s'en éclairer. Une barre s'étendit sur lui. Puis il diminua jusqu'à n'être, dans cette noirceur du ciel appesanti sur une mer maintenant d'un brun roux, qu'un point de pourpre qui s'éteignit. Et il n'y eut plus que l'arrivée des grandes ténèbres! C'est ainsi — on l'imagine quelquefois par cet âge de guerres menaçantes et d'insensées révoltes — que d'autres ténèbres et plus irrévocables vont cerner, dévorer, noyer le petit point de lumière qu'est la civilisation...

Et voici que je me pris à refaire en pensée le chemin que le paquebot venait de faire sur l'Océan. Je me dis que là-bas, à cette même heure, ce soleil était au haut du ciel, à mi-chemin de sa course, éclairant des villes, des campagnes, tout un univers. Le port de New-York m'apparut et son énorme activité, puis les avenues et la foule de leurs passants. Je revis, dans un éclair, Boston, Philadelphie, Baltimore, Buffalo, Détroit, Chicago, Saint-Paul, Minneapolis, tant de cités où je me suis à peine arrêté, mais assez longtemps pour que leurs noms se traduisent à moi en images exactes. Et cette sensation que cet autre Monde existe à côté du nôtre,

que l'humanité a là-bas ce colossal champ d'expérience où continuer son œuvre, me remplit d'une sorte d'exaltation mystérieuse, comme si un acte de foi dans la volonté humaine se prononçait en moi, presque malgré moi, et j'ouvris mon cœur tout entier à ce grand souffle d'espérance et de courage venu d'Outre-Mer.

FIN





TABLE

VII. Ceux d'en bas. — II. Fermiers et Cowboys. . 1

VIII. L'éducation 70

IX. Plaisirs américains. 140

X. Dans le Sud. — I. En Géorgie. 201

XI. Dans le Sud. — II. En Floride. 262

XII. Le Retour. 312

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY





